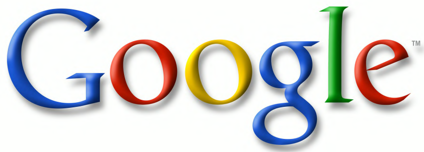




TTRE

AMPOLLION

LE JEUNE,

ERTITUDE DE L'AGE

DES

JMENS ÉGYPTIENS

PHYSIQUE, POLITIQUE ET RELIGIEUSE

DE L'ÉGYPTE,

L'INVASION DE CAMBYSE,

D. M. J. Henry,

Royale des Antiquaires de France et des Sociétés littéraires de Marseille et de Toulon.



RIS,

[illegible]

[illegible]

LETTRE

A

M. CHAMPOLLION

LE JEUNE.

A PERPIGNAN, DE L'IMPRIMERIE DE Mlle. TASTU,
RUE DE LA PRÉFECTURE, N.° 5.

LETTRE

A M. CHAMPOLLION

LE JEUNE,

SUR L'INCERTITUDE DE L'AGE

DES

MONUMENS ÉGYPTIENS

ET SUR L'HISTOIRE PHYSIQUE, POLITIQUE ET RELIGIEUSE

DE L'ÉGYPTE,

AVANT L'INVASION DE CAMBYSE,

Par D. M. J. Henry,

Correspondant de la Société Royale des Antiquaires de France et des Sociétés littéraires de Marseille et de Toulon.



PARIS,

BOSSANGE Père, LIBRAIRE DE S. A. R. Mgr. le duc D'ORLÉANS,

RUE DE RICHELIEU, N.° 60.



1828.

LETTRE

À

M. Champollion le Jeune,

SUR L'INCERTITUDE DE L'AGE

DES

MONUMENS ÉGYPTIENS

ET SUR L'HISTOIRE

PHYSIQUE, POLITIQUE, RELIGIEUSE ET FUNÉRAIRE

DE L'ÉGYPTE,

AVANT L'INVASION DE CAMBYSE.



M.

VOTRE inappréciable découverte de l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques, en fixant enfin le vrai sens de ces signes, sera à jamais regardée comme l'un des événemens littéraires les plus mémorables de notre XIXe siècle. Mais jusqu'à quel point cette découverte nous initiera-t-elle dans les secrets de l'Egypte pharaonique? vos laborieux efforts seront-ils couronnés de tout le succès qu'ils méritent, et qu'attend avec avidité l'Europe savante? le temps seul pourra le dire.

Si M. Villemain a dit de J. J. Rousseau que la plus rigoureuse censure ne pourra jamais atteindre sa gloire, on peut dire aussi de vous, M., que la réputation que vous ont si justement acquis vos célèbres travaux, ne saurait rien craindre de la critique la plus sévère, si cette critique était possible. Encouragé par la conviction où je suis que la vérité est le seul but de vos infatigables investigations, j'oserai me permettre une légère controverse sur l'âge que vous croyez devoir attribuer aux monumens des arts égyptiens qui subsistent encore de nos jours : ce sont des difficultés qui embarrassent un néophite, et dont il demande la solution à la seule personne capable de la donner.

Le système de l'excessive antiquité des Égyptiens, abandonné par le plus grand nombre des savans, dès qu'il fut démontré que l'hypothèse de l'ouverture de l'année primitive au signe de la balance, ne pouvait pas se soutenir, a dû s'écrouler entièrement devant vos précieux travaux et devant ceux du savant M. Letrone.

Les fastes de l'Egypte remontaient fort au-delà du règne de Sésostris, mais les commencemens s'en perdaient dans l'obscurité des temps traditionnels, dont le merveilleux faisait la partie principale. Dans ces fastes antiques, sur une phrase de vrai, il est probable qu'il y avait des pages

entières de fables : les traditions, enflées à l'envi par tous ceux qui les recueillaient, étaient ainsi dénaturées d'une génération à l'autre ; c'est ce qui jette tant d'obscurité sur le premier âge de chaque peuple. Pour arriver à une appréciation approximative de l'ancienneté des monumens de l'Égypte, examinons la nature du sol qui les supportait. Ce sol est tout d'alluvion, et la couche de terre végétale qui le forme s'augmente insensiblement chaque année.

Les opérations pour constater l'exhaussement progressif qu'il acquiert, sont consignées principalement dans un mémoire de M. Girard (1). Un grand nombre de puits furent creusés sur une ligne transversale à la vallée d'Égypte, en trois endroits différens, Syout, Quéné et Esné. Partout le terrain se montra formé par une couche plus ou moins épaisse de limon, déposé par les inondations sur une masse de sable. Ces bancs de sable reposent eux-mêmes sur une couche de cailloux roulés, qui ont paru avoir été entraînés par des courans très-rapides, sur un abaissement des mêmes roches qui constituent le fond de la vallée d'Égypte, et qui, en s'élevant à droite et à gauche, forment les montagnes de la chaîne libyque et arabique.

M. de Rosière, dans un mémoire sur la cons-

(1) Description de l'Égypte, H. N., tom. 1.

stitution physique de l'Egypte, s'occupant aussi de l'exhaussement du sol, pense qu'il est impossible d'apprécier l'épaisseur moyenne de la couche de terre qui couvre le fond de la vallée. Les déplacemens successifs du lit du Nil, et les dépôts quartzeux qui s'opèrent dans son lit, peuvent, suivant ce savant naturaliste, expliquer en partie ces irrégularités dans l'épaisseur des couches de limon, irrégularités auxquelles contribuent encore les grandes dérivations qu'on tire du fleuve. Cette différence d'épaisseur est si vraie, que sur la ligne des puits creusés à Syout, elle varie depuis un mètre jusqu'à six mètres et demi.

N'ayant pas à constater l'épaisseur moyenne de la couche qui couvre l'Égypte dans toute son étendue, il nous suffit d'avoir des données positives sur un point suffisamment éloigné des bords du fleuve, pour apprécier, à peu-près, le temps qu'il a fallu au sol pour se former en cet endroit. Je prendrai donc pour base l'épaisseur que présente toute cette couche, dans un des points de la vallée qui, susceptible d'avoir été constamment atteint par les eaux, a pu recevoir chaque année leur tribut limoneux. Les puits cotés num. 2 et 3, dans la coupe transversale de la vallée de Syout (*mémoire de M. Girard*), laissent entre eux un espace de deux cents toises à peu-près uni, où les dépôts ont pu se faire sans obstacle, et sans

être considérablement augmentés ou diminués par aucune cause locale ou étrangère. C'est aussi le point où la couche est le plus épaisse ; cette épaisseur est de 6 mètres 25 centimètres à 6 mètres 41 centimètres, ou environ vingt pieds.

Les recherches faites par le même M. Girard, sur la quotité de l'exhaussement du sol dans les puits des nilomètres, lui ont fourni une base pour déterminer approximativement de combien le terrain de l'Égypte s'élève, dans une période de cent ans ; il a été reconnu que la somme de cet exhaussement était d'environ 0,126 millimètres, ou quatre pouces huit lignes par siècle. M. de Rosière porte plus haut cette quotité. Suivant lui, l'exhaussement séculaire serait de six pouces, terme moyen.

En adoptant l'évaluation de M. Girard, et divisant par 126 millimètres la somme de 6,410 millimètres qu'a le sol de Syout dans sa plus grande épaisseur, on a pour quotient 5,075, d'où il suit que l'origine du sol, en cet endroit comme à Quéné et à Esné (1), c'est-à-dire, dans

(1) Un puits creusé à la limite des terrains cultivables, à Esné, offre 7,330 mm. d'épaisseur de limon ; mais en cet endroit, le terrain est très-inégal, et le puits se trouve au point où cette inégalité est la plus grande. Mais ce surcroît même ne donnerait que huit cents ans d'antiquité de plus au sol de l'Égypte, ce qui ne change rien au système.

la haute et la moyenne Égypte, ne remonterait pas plus haut qu'environ l'an 5,100, à partir de l'an 1800, auquel furent faites les expériences. Quelles que soient les irrégularités que l'on suppose dans la distribution du limon, par rapport aux dispositions locales, la différence, dans un endroit suffisamment éloigné de toute habitation, ainsi que des rives du fleuve, ne pourrait jamais être assez forte pour donner au sol une antiquité beaucoup plus élevée.

En rapprochant de la chronologie des Septante, cette époque approximative du commencement de la formation du sol de l'Égypte, nous en trouvons l'origine dans les bouleversemens opérés par le déluge.

La question d'un déluge universel a été souvent agitée en sens opposé. Le souvenir des hommes a conservé la tradition de plusieurs cataclysmes partiels, qui ont ravagé de vastes portions de l'ancien hémisphère; mais tout porte à croire qu'avant, et indépendamment des déluges d'Ogygès, de Deucalion, de Xisutrus (2), il y en a eu un plus général, plus étendu, qui enveloppa,

(1) M. Cuvier ne croit pas à ces déluges; il les regarde tous comme identiques avec celui de Noé. Voyez sa note insérée au premier volume des métamorphoses d'Ovide, de l'édition Lemaire, et son discours sur les révolutions du globe.

sinon le globe entier dans ses dévastations, du moins la plus grande partie de notre hémisphère, et qui aurait sévi principalement sur l'orient. Les hommes qui survécurent à ce déluge durent en consigner l'époque dans leurs annales. Les Egyptiens, comme les Babyloniens, comme les Indiens en trouvèrent la date dans les notes de leurs dévanciers, et les Hébreux, issus des *Chaldéens*, qui n'étaient que la *caste lettrée* des Assyriens, durent également la connaître. Les livres des Hébreux étant les seuls qui aient échappé au naufrage des temps les plus reculés, ce n'est que par eux que nous pouvons arriver à la connaissance du moment de cet affreux désastre.

Les chronologistes ne s'accordent pas entre eux. Eusèbe compte 5,200 ans entre la création et la naissance de J. C. La même période aurait été de 5508 ans, suivant le V.e concile de Constantinople; de 5634, suivant le père Riccioli, et de 6934, suivant les tables alphonsines. Les travaux astronomiques de Riccioli jouissant de l'estime de tous les savans, adoptons son système.

Le temps qui s'est écoulé entre la création et le déluge est évalué à 2242 ans; celui depuis cette catastrophe jusqu'à la naissance de J. C., est de 3392. La formation du sol de l'Égypte étant supposée dater de l'an 5100 avant 1800, ou environ 3300 avant notre ère, la différence entre cette

formation et le terme du déluge serait à peu près nulle. Il semble donc constant que c'est au courant des eaux, rentrant dans leurs bassins, après le déluge, que sont dus les cailloux roulés qui tapissèrent le fond de la vallée d'Égypte. Les dernières eaux déposèrent leur gravier et leur sable sur ces cailloux, et immédiatement après, le sol cultivable commença à se former, par les inondations annuelles.

Le sol de l'Égypte n'exigeait aucune préparation pour être productif. Tous les ans, le Nil le pénétrait de son humidité fécondante, et le couvrait d'une légère couche de limon qui lui servait d'engrais.

Un semblable terrain avait à peine quelques pouces d'épaisseur, que déjà il était d'un grand produit. Cette circonstance dut fixer de très-bonne heure dans la vallée d'Égypte, des tribus nomades d'Ethiopiens, de Libyens, d'Arabes, peut-être même de Syriens.

L'expérience avait appris aux premiers habitans que les eaux, en couvrant les champs, rendaient inhabitables les maisons construites sur le sol vierge. Ils cherchèrent à les mettre hors de l'atteinte des inondations au moyen de buttes factices. On couvrit de remblais l'emplacement qui devait supporter les villes. Ceux sur lesquels était bâtie l'antique Thèbes, calculés par l'épaisseur du limon

qui les couvre en totalité à partir de leur base, ont paru à M. Girard remonter à l'an 2960 avant J. C., c'est-à-dire, à quatre siècles, à peu près, après le déluge.

En supposant au sol de la Thébaïde la même épaisseur qu'à celui des plaines de Syout, de Quéné et d'Esné, la couche végétale aurait été d'environ quatre pieds, quand on commença à former le monticule qui supportait la capitale de l'Égypte.

Ces premiers remblais sur lesquels étaient bâties les villes devenant insuffisans, Sésostris les fit exhausser au retour de ses conquêtes. Plusieurs siècles après lui, l'éthiopien Sabacos compléta cet ouvrage, en faisant relever les chaussées auxquelles ce Prince n'avait pas fait toucher.

La sortie des Hébreux d'Égypte eut lieu, suivant Joseph, 393 ans avant le règne de Sésostris, que le plus grand nombre des chronologistes place au XV.e siècle avant J. C. Les monumens dont les ruines subsistent encore à Thèbes, remontent-ils à cette époque? vous n'y mettez aucun doute.

Vous citez, M., comme construits par les Rois de la XVIII.e dynastie de Manethon, les palais et les temples de Karnac, Louqsor, Kourna, Mediné-Tabou, le *Memnonium* et une foule d'autres édifices tant de la Thébaïde, que de la Nubie et de l'Ethiopie. Cette proposition mérite d'être discutée.

Dès l'an 3000, ou environ, avant notre ère, on avait élevé les premières chaussées de la ville de Thèbes. La hauteur totale de ces chaussées a été trouvée de 3 mètres 24 centimètres, ou environ dix pieds. Quelle que fût la hauteur donnée primitivement à ces monticules factices, il est certain qu'à l'époque de Sésostris ils ne garantissaient plus la ville, et qu'il devint urgent de leur donner plus d'exhaussement. Ce Prince fit ajouter aux anciens remblais, toute la quantité qui les fit arriver à cette hauteur fixe de dix pieds. Cette opération exigea qu'on les démolît, pour les rebâtir ensuite sur l'exhaussement que leurs propres décombres avaient donné aux monticules. Ce que j'avance est pleinement justifié par Hérodote, qui ne laisse à cet égard ni doute ni incertitude. Voici ses propres paroles, au sujet du nouvel exhaussement des chaussées, sous le règne de Sabacos.

« Bubastis fut de toutes les villes d'Égypte, » celle dont on éleva le plus le terrain, par les » ordres de Sabacos.

» Dans cette ville est un temple de Diane, » qui mérite qu'on en parle. — Ce temple est au » centre de la ville. Ceux qui en font le tour le » voient de tous côtés; car étant resté *dans la* » *même assiette où on l'avait d'abord bâti*, et la » ville ayant été rehaussée par les terres rappor-

» tées, on le voit en entier de toute part » (1).

Ce passage présente de très-grandes difficultés, relativement à la hauteur à laquelle durent être portées ces chaussées, par rapport au temple. Il me suffit, à moi, de l'aveu de l'existence d'un *seul* monument, conservé *dans la même assiette où on l'avait d'abord bâti.* Ce fait ressort clair et sans équivoque. Diodore ne s'exprime pas d'une manière moins intelligible, quoiqu'en termes moins précis, à propos des travaux exécutés par ordre de Sésostris. « Ce Prince ayant fait faire » de grandes élévations avec de la terre rapportée, » *il y fit bâtir les villes* dont le terrain n'était pas » naturellement assez élevé » (2).

---

(1) *Quum sit templum in media urbe, undique conspicitur ex toto circuitu : nam, quum oppidi solum, aggere adgesto, sit exaltatum, templum autem, ex quo primum extructum, non mutatum fuerit, undique conspectui patet.* (Trad. de M. Schweighaeuser.)

« Comme ce temple est au centre de la ville, *il est aperçu » de tous les points*, parce que le sol environnant *s'étant » exhaussé*, tandis que celui où le temple repose est tel qu'il » était anciennement, la vue plonge de tous côtés sur cet » édifice. » Cette traduction, de M. Miot, ne rend pas complètement le sens du texte. D'abord le sol ne *s'est pas exhaussé*, mais il l'a été, *aggere adgesto*. Ensuite, si le sol a été élevé, on ne peut pas voir, *de tous les points*, ce temple qui est enfoncé.

(2) Il est vraisemblable que ce n'était que les édifices pu-

De tout cela, il résulte incontestablement

Que les édifices publics furent démolis dans les villes dont les deux Princes firent relever les chaussées ;

Qu'un seul temple, celui de Bubastis, avait été, par une dévotion particulière, maintenu dans l'assiette où on l'avait bâti primitivement, ce qui le faisait paraître enfoncé dans le sol.

Les décombres provenant de la démolition forcée des édifices procurèrent, ai-je dit, aux buttes factices la nouvelle hauteur qu'elles devaient avoir. Ces décombres, les membres de la commission d'Égypte les ont reconnus dans les remblais de Louqsor, de Karnac, d'Esné, de Syout, d'Héliopolis, dans tous ceux, en un mot, dont ils ont eu occasion d'explorer le massif. C'est à ces mêmes démolitions que seraient dus les fragmens de monumens plus anciens qu'on remarque dans quelques édifices, si, comme tout le fait croire, ces édifices ne sont pas d'une date beaucoup plus récente. Nous savons en effet, par l'inscription du grand temple d'Antœopolis, expliquée par MM. Jomard et Letrone, que la corniche de ce

---

blics qu'on rebâtissait ainsi, quand les chaussées étaient parvenues à la hauteur qu'on voulait leur donner. Les maisons des particuliers restaient dans leur première assiette, jusqu'à ce que le besoin de les rebâtir y forcât leurs propriétaires.

temple bâti par Ptolémée-Philometor ; étant tombée de vétusté, fut rétablie par les Empereurs Antonin et Verus, l'an 164 de notre ère. Des monumens antérieurs aux Rois grecs, et très-postérieurs à Sésostris, ont donc pu s'écrouler, ou rendre nécessaire leur démolition, et leurs matériaux entrer dans les constructions entreprises sous la domination des Grecs ou avant leur arrivée.

Non seulement les édifices de Louqsor, Karnac et autres points de l'emplacement de Thèbes, ne me semblent pas devoir remonter à une époque antérieure à Sésostris, ou même voisine de ce règne, mais tout me démontre que les plus vieux ne vont pas au-delà du règne de Psammétique.

Si vous considérez, M., que la plupart des monumens de Thèbes portent des marques de non achèvement, vous serez conduit, peut-être comme moi, à penser que ces ouvrages n'ayant été interrompus que par l'arrivée des Perses, leur commencement ne pouvait pas remonter excessivement au-delà du règne d'Amasis. Vous connaissez en effet, quels travaux gigantesques entreprit ce roi, pour terminer les ouvrages de ses prédécesseurs, ou pour en faire exécuter de nouveaux. Consultons la description de l'Egypte. Nous voyons, à Karnac, un premier pylone du palais, et d'autres parties du même monument qui n'ont jamais été achevées ; les sculptures des

appartemens de granit restées imparfaites, s'y montrent encore simplement dessinées au trait; à Louqsor, les colonnes des propylées et quelques portions des murs d'entre-colonnement où elles sont engagées, ne sont point terminées, et le pylone qui forme le mur du fond de la galerie, ne l'a pas été dans sa partie intérieure; à Médiné-Tabou, le fond de l'espace rectangulaire du portique des propylées, ainsi que des parties du petit temple au sud-ouest du pavillon, n'ont pas été achevées, les sculptures même des murs du pavillon ne le sont pas. La pièce du premier étage du pavillon n'avait pas son plafond en dalles, mais en bois, ce qui, certes, n'indique pas un travail du premier style égyptien. La même interruption de travaux se remarque dans les tombeaux des Rois. Si de Thèbes nous passons dans les autres villes, nous trouverons partout de semblables imperfections. A Abydus, des parties du palais que vous regardez comme commencées par des princes fort antérieurs à Sésostris (1),

(1) La ville d'Abydus, qui jouissait d'une très-grande célébrité sous les Grecs, n'était pas connue avant eux, du moins ne la trouve-t-on citée nulle part. C'est donc sous les Grecs qu'elle acquit son importance. La construction de ses monumens date donc de cette époque seulement. Si l'on compare ses décorations à celles de Philœ et d'Élephantine, bien reconnues pour grecques, on retrouvera la même école.

n'ont pas été achevées; on y voit une face de mur entièrement nue de sculptures, et celles de l'une des voûtes ne sont qu'ébauchées au trait A Syenne, les murs du temple ne sont qu'en partie couverts d'hiéroglyphes, et suivant le sentiment de l'auteur de la description, cet édifice resta inachevé. Le temple, au nord d'Esné, est dans le même cas; celui de l'est, aussi; à Erment, à Ombos, à Contra-Lato, à Edfou, à Philœ, au Quasr-Queroun, même interruption dans la construction des édifices ou dans leurs décorations; partout nous voyons des preuves de travaux entrepris et abandonnés. Dans les monumens les moins anciens, ce non achèvement est le résultat des maux qui commencèrent à peser sur l'Egypte vers le troisième siècle de la domination romaine; dans les moins récens, c'est le fait de l'invasion des Perses.

Il me semble qu'il est bien prouvé, par le fait du temple de Bubartis, qu'aucun édifice antérieur à l'exhaussement des chaussées sous Ramsès le Grand, ne peut avoir laissé de traces de son existence. La circonstance du nom des Rois de la XVIII dynastie, gravée sur les monumens, est-elle suffiante pour contrebalancer ce témoignage? « Un maître de l'Égypte, dites-vous, soit Per-» san, soit Grec, soit Romain n'eût point souf-» fert que l'on couvrît un édifice construit sous

» son règne, des images et des louanges d'un
» vieux Roi du pays, étranger à sa propre famille,
» et dont il pouvait même avoir usurpé le trô-
» ne. » Pourquoi non? En Égypte, les Rois étaient considérés comme des Dieux, et, à ce titre, leur nom put trouver place dans les temples et les palais, à quelque époque que ces édifices aient été construits. Nul Roi, ni Grec, ni Romain, ne se serait opposé à ce qu'on fît mention d'un de ses prédécesseurs déifié, quel qu'il fût d'ailleurs, puisque lui-même participant, aux yeux d'un peuple éminemment religieux, du caractère divin, son nom devait également par la suite trouver place dans les constructions de ses successeurs, tant que le culte local qui déifiait ces princes, subsisterait. N'en avons-nous pas une sorte de preuve dans l'inscription du temple d'Antœopolis, dans laquelle les empereurs Antonin et Verus, restaurateurs de ce temple, ne refusent pas le titre de dieux aux Ptolémées qui en avaient été les fondateurs, quoique cependant les Romains eussent détrôné la race de ces Rois.

Si la seule présence des noms des Rois les plus anciens suffisait pour faire attribuer à ces rois une part dans la construction des monumens, il faudrait en conclure que les temples les plus authentiquement reconnus pour Romains ou

Grecs, remonteraient aussi aux rois de la XVIII.e dynastie, car le nom hiéroglyphique de Thoutmosis II, septième roi de cette famille, se voit dans les temples de Philœ, et que dans ceux de Denderah on lit non-seulement le nom de Sésostris, mais encore ceux de ce même Thoutmosis et de Ramsès-Maiamoun. Si les plus grands rois, depuis Aménophis I jusqu'à Psammétique, ont fait continuer, augmenter et embellir le palais de Karnac, dont le plan, parfaitement régulier, indique qu'il a été arrêté dans tout son ensemble avant qu'on mît la main à l'ouvrage, comment concevoir qu'un Ramsès, probablement le grand Sésostris, ait fait élever les deux colosses qui décorent l'entrée de la salle Hypostile, et sur le ventre de l'un desquels, encore debout, on voit son nom, pendant que cette salle aurait été construite par les ordres du roi Osorchon, son 14.e successeur, suivant Manethon? que Thoutmosis ayant fait bâtir les appartemens de granit, ait fait ériger ses propres obélisques en dehors de toute cette partie du monument, quand Psammès, son 34.e successeur, aurait fait élever le péristile qui précède ces appartemens, dont il a toujours été une partie inhérente? (1)

L'inscription de Rosette donne le titre de *Dieu*

---

(1) *Descript. de l'Egypte. Antiq.*, *p.* 21, *tom.* III.

aux Ptolémées-Soter, Adelphe, Evergetès, Philopator, Epiphanès; la même raison qui a fait inscrire successivement, sur cette pierre, les noms des dieux Ptolémées, prédécesseurs de celui sous qui fut rendu le décret qu'on y grava, a fait inscrire pareillement dans les temples les noms des dieux-rois Autoctones, quoique ces monumens fussent renouvelés ou bâtis sous des monarques différens ou étrangers. Les Ptolémées furent considérés comme des dieux, parce que les rois leurs prédécesseurs l'avaient été, et que c'était là un des dogmes du culte égyptien.

Cette qualification de dieu, donnée aux rois d'Egypte n'était pas un simple titre honorifique; nous avons la preuve qu'il exprimait bien réellement la qualité d'immortel. Sur une momie dont vous faites mention, on voit un prêtre offrant de l'encens à Aménoftep, à Nané-Atari, sa femme, à Amensé, petite-fille de ce roi; sur un bloc de granit rose, dessiné tome III de la description de l'Egypte, le roi Thoutmosis II, se trouve accolé à de véritables divinités, Ammon, Mandouri, Neith; et il est là, comme étant lui-même un dieu du même ordre. Sur un groupe du musée royal égyptien de Turin, cité par vous-même (1), on lit des prières à *Osiris*

(1) 1.re *Lettre à M. de B.*, p. 9.

ot à *Aménoftep*, en faveur d'un nommé *Pékitési*, qui y est qualifié d'homme *attaché au culte du Roi Aménoftep*; l'inscription de la pierre de Rosette parle d'une Irène, *prêtresse de la reine Arsinoé*; enfin, sur le contrat de vente déchiffré par les savans de Berlin (1), on voit une Canéphore attachée au *culte de la Déesse Arsinoé Eupator*, un Atlophore attaché à celui de Bérénice Evergète, et il y est parlé des *prêtres des deux sexes de Ptolémée-Soter*; ainsi voilà des rois bien véritablement transformés en Dieux, et honorés d'un culte et d'un sacerdoce. On peut donc affirmer, ce semble, en toute assurance, que les noms de ces princes ne se trouvent que comme *noms divins*, tant sur les monumens que sur les sarcophages, les étuis de momies, les manuscrits funéraires, et généralement sur tous les objets qu'on enfermait avec les morts dans leurs tombeaux.

Si les édifices que vous désignez, M., comme construits sous les plus anciens rois d'Egypte remontaient effectivement à une époque aussi reculée, outre qu'une conservation telle que celle qu'offrent encore plusieurs de leurs parties pourrait être considérée comme un vrai phénomène (2),

(1) *Revue Encyclop. Mai* 1821.

(2) On s'est tellement habitué à regarder les ouvrages des

il y aurait une accusation bien grave à porter contre les successeurs de ces princes, pour n'avoir pas fait terminer ces monumens dans le laps de plus de dix siècles. Mais cette accusation, ils ne l'ont par méritée. Diodore de Sicile voulant parler de Sésostris, entre ainsi en matière. « Comme non seulement les écrivains » grecs, mais les prêtres égyptiens eux-mêmes, » et ceux qui ont mis en cantiques les éloges de » ce roi ne s'accordent pas sur les mêmes faits, » nous avons recueilli ce qui nous a paru le plus » vraisemblable, tant *d'après les vestiges qui* » *subsistent encore de lui*, que dans les faits sur » lesquels s'accordent les historiens. » Pesons bien ces mots : *d'après les vestiges qui subsistent encore de lui*. Ces *vestiges*, opposés à *historiens*, ne peuvent s'entendre que de ceux des monumens qu'il avait fait construire ; ces constructions avaient donc été minées par le temps, et

---

Égyptiens comme remontant à une antiquité immense, que le temps semble avoir perdu tous ses droits à leur égard. Des amphithéâtres, des temples bâtis par les Romains, avec tout le soin et la solidité possibles, nous frappent d'étonnement par leur *belle conservation*, quand ils ne sont dégradés qu'en partie, après 16 ou 18 siècles d'existence. Pour les ouvrages des Égyptiens, on ne parle d'une durée de plus de *trente siècles* que comme d'une chose toute simple et toute naturelle.

il n'en subsistait plus que des ruines. Déjà du temps d'Hérodote, les édifices des princes les plus voisins du grand Ramsès étaient très-rares; il ne cite, comme l'ayant vu, qu'un *Témenos* qui avait été consacré à Protée, contemporain de la guerre de Troie. Suivant Justin, « Cambyse, indigné des superstitions des Égyptiens, ordonna de détruire le temple d'Apis et des autres Dieux ». Ne résulte-t-il pas de tous ces témoignages, que de tous les ouvrages du plus ancien style égyptien, il ne devait subsister que bien peu de chose au moment de l'expédition d'Alexandre ?

Hérodote a voyagé en Égypte avant que ce pays fût devenu la proie d'un soldat macédonien. Il visita Memphis, Héliopolis et Thèbes, interrogeant partout les prêtres et les personnes instruites, et se montrant soigneux de connaître la vérité. « Pendant mon séjour à Memphis, dit-il, j'appris encore d'autres choses dans les entretiens » que j'eus avec les prêtres de Vulcain : mais » comme les habitans d'Héliopolis passent pour » les plus habiles de tous les égyptiens, je me » rendis ensuite à cette ville, ainsi qu'à Thèbes, » *pour voir si leurs discours s'accorderaient avec* » *ceux des prêtres de Memphis* ». Hé bien, Hérodote assure tenir des prêtres, que de tous les rois antérieurs à Sésostris, pas un, excepté le premier et le dernier, n'avait *laissé un monument de*

la postérité. Par ces mots, Hérodote n'entend pas sans doute des édifices ordinaires, mais des constructions considérables, des monumens aussi remarquables que le sont, à juste titre, les temples et les palais de Thèbes. Les prêtres de cette ville n'ignoraient pas, ou n'avaient pas oublié ce que leur patrie devait aux prédécesseurs de Sésostris? Ces prêtres, si jaloux de la célébrité de leurs rois qu'ils inventaient même des fables pour la relever, se seraient-ils plus à rabaisser précisément les plus illustres de ces Princes?

Si les aïeux du grand roi étaient parvenus à un si haut degré de puissance, si les monumens avaient attesté et leurs conquêtes et leurs travaux, pourquoi les historiens des siècles des Lagides n'en auraient-ils pas ouvert la bouche? pourquoi Manethon accuserait-il le père de ce grand roi de s'être enfui en Éthiopie, parce qu'il était hors d'état de résister à quelques milliers de lépreux révoltés? Les grecs domiciliés en Égypte, ou nés dans ce pays, connaissaient les inscriptions des monumens; leurs voyageurs s'étaient mis en contact avec les prêtres égyptiens, et Strabon cite, d'après eux, celles de ces inscriptions qui auraient attribué à ces anciens rois un million de soldats armés.

En admettant que les monumens pussent remonter aux siècles de Sésostris, il resterait encore

certain que les décorations des murs ne dateraient pas de la même époque, et cela par deux raisons : la première, que si les monumens avaient, du temps des Grees, offert l'histoire des siècles les plus reculés de la monarchie égyptienne, écrite à l'époque contemporaine, Manethon, Eratosthène, Chérémon, Appion, Lysimaque, qui lisaient les inscriptions hiéroglyphiques de ces murs beaucoup mieux que nous ne pourrons jamais le faire, parce qu'ils possédaient tous les élémens qui nous manquent; qu'ils avaient, avec l'intelligence parfaite de la langue et de son génie, ces inscriptions entières et complètes, ainsi que de nombreux points de comparaison pour ce qui aurait pu présenter quelque obscurité; que ces écrivains, dis-je, nous auraient laissé une histoire certaine, positive des temps reculés de l'Égypte. Que s'ils avaient différé en quelques points, ce n'eût été que sur des objets de peu d'importance; mais que pour les grands événemens survenus sous tel ou tel roi, ces faits, gravés irrévocablement sur la pierre, n'auraient pu être rendus de deux manières; que ne pouvant jamais, dans ce cas, commettre d'erreur sur le nom des princes ou des rois inscrits de tout temps sur ces pierres, ils ne nous auraient pas égarés dans ce dédale de noms, de prénoms, de surnoms ou d'épithètes qualificatives, qui jettent tant de confusion et tant

d'incertitude sur la chronologie. La seconde raison, c'est que la langue égyptienne n'ayant pu que vieillir dans l'immense intervalle de plus de 1600 ans qui aurait séparé la fondation des monumens d'avec l'époque des Lagides, et cette langue étant devenue, dans beaucoup d'expressions, inintelligible même pour les Egyptiens qui vivaient sous ces derniers rois, nous, bien moins qu'eux, ne pourrions les comprendre. Du temps de Manethon, les livres sacrés n'étaient plus d'accord sur la signification précise de mots bien connus, appartenant à la langue que parlaient les Égyptiens sous la XVIII.e dynastie, puisque le mot *hycsos* s'y trouvait interprêté, dans les uns par *rois pasteurs*, dans les autres par *pasteurs captifs*, qualités qui sont loin d'avoir entre elles aucune ressemblance : et pourtant Manethon connaissait bien sa langue. Le titre de chef suprême de l'empire était exprimé, du temps de Moïse, par le mot *Pharaon*, que nous ne trouvons nulle part sur les monumens supposés construits par ces princes. Le mot *Soten*, qui le remplace, semble appartenir aux temps les moins anciens de la monarchie égyptienne (1).

---

(1) Le mot שטן, dans toutes les langues antiques de l'orient, n'offre que des idées défavorables, des sentimens de haine, d'aversion ; c'est un adversaire dangereux ; c'est

Les édifices dont les ruines subsistent encore à Thèbes et dans les autres villes d'Égypte, ne me paraissent pas remonter à quatre siècles avant Alexandre; et je suis loin de croire qu'avant Psammétique la sculpture eût fait, dans la vallée du Nil, aucun pas vers la perfection : ce n'est que sous ce prince, et par l'effet d'une circonstance toute particulière, que l'art y sortit de l'enfance, qu'il commença à faire ses premiers progrès.

Si l'art avait été aussi parfait, sous les prédécesseurs de Sésostris, que le ciseau grec eût pu l'atteindre mais non le dépasser, ainsi que vous semblez le croire, pourquoi cet art aurait-il dégénéré en proportion de ce que l'empire acquérait de splendeur et de prospérité ? Cette marche est tout-à-fait contraire à celle que les institutions, comme les arts, doivent nécessairement parcourir, quand rien ne s'oppose à leur avancement. L'Égypte était divisée en plusieurs petites puissances avant Sésostris; c'est ce grand prince, ou son aïeul, qui les réunit toutes sous ses lois, qui recula jusqu'en Éthiopie les limites de son empire. Depuis cette époque, quelques familles puissantes se disputèrent encore la souveraineté, mais les institu-

---

le *Satan* des chrétiens. *Soten* ne peut venir de cette racine que considérablement modifié par le temps et l'usage. Il paraît emprunté de l'arabe, où il exprime la tyrannie, le despotisme.

tions sacerdotales ne varièrent pas, et chacun sait que les temples furent toujours le foyer des lumières qui communiquaient la vie aux sciences et aux beaux-arts. Pour que ces arts eussent dégénéré depuis Sésostris, il faudrait que l'Égypte eût été opprimée comme elle le fut depuis sous la domination des Perses, et rien ne nous montre pour elle des temps aussi calamiteux, avant l'arrivée de Cambyse. Sous le règne d'Anysis, les Ethiopiens envahirent cette vallée; mais sous leur puissance les arts ne pouvaient pas décheoir; nous voyons, au contraire, Sabacos, leur roi, se montrer très-jaloux de laisser un nom recommandable à la postérité. Il traite l'Égypte comme son propre pays, et ne s'occupe pendant tout son séjour que de la prospérité de cette contrée; pour ne pas céder à l'impulsion d'un songe qui lui commandait de faire massacrer tous les prêtres égyptiens, il quitte volontairement ce royaume; il aime mieux abandonner sa conquête que de souiller sa gloire par des meurtres, que la superstitieuse confiance aux songes, alors si générale et si puissante, n'aurait pu justifier à ses yeux. Seul, après Sésostris, ce roi fait travailler à relever les chaussées des villes, dont le sol ne se trouvait plus au-dessus des inondations, et c'est lui qui, en faisant relever la butte factice qui supportait Bubastis, conserve intact le temple de la déesse. Aussi, le nom

de ce prince étranger fut-il inscrit sur les monumens, parmi ceux des rois dont l'Egypte se glorifiait le plus, et on le voit encore en hiéroglyphes à Abydus.

Ne nous le dissimulons pas; il n'est rien de plus incertain que l'histoire d'Egypte, avant le règne de Sésostris; rien de plus obscur et de plus contradictoire, que ce que nous en ont transmis les écrivains venus à une époque infiniment postérieure à celle dont ils s'efforçaient de recueillir les annales. Hérodote qui a visité ce pays avant l'établissement des Lagides, qui a mis le plus grand soin à connaître la vérité, qui dans ce but a comparé les récits des prêtres et des personnes les plus instruites des trois principales villes de ce royaume; Hérodote, qui seul aurait pu nous servir de guide, est d'un laconisme qui prouve que ceux près de qui il recherchait l'instruction n'en savaient guère plus que lui, à bien des égards. Tout se borne, de la part des prêtres, à lui lire le nom de 330 rois qui régnèrent depuis Ménès jusqu'à Mœris, et à dire que le premier et le dernier, seulement, se signalèrent par des travaux utiles.

Si les rois antérieurs à Sésostris ont élevé des monumens signés en quelque sorte de leur nom, d'où vient cette profonde obscurité, d'où viennent les impénétrables ténèbres qui pèsent sur

le nombre et sur la succession de ces rois? Pourquoi les prêtres qui fournissent des renseignemens à Hérodote, pourquoi les historiens qui sont venus après lui et qui ont vu l'Egypte dans un temps où la lecture des hiéroglyphes n'était plus un mystère, pourquoi l'auteur de la vieille chronique, puis Manethon, puis Esatosthène, puis Diodore, puis les autres écrivains grecs et romains sont-ils tous opposés les uns aux autres, dans la description de leur chronologie? « Ceux qui ont écrit sur la construc-
» tion des pyramides, dit Pline, sont Hérodote,
» Euhémèrus, Duris de Samos, Aristagoras,
» Denis, Artémidore, Alexandre-Polihistor, Bu-
» torides, Antisthenès, Démétrius, Demotélès
» et Appion; entre eux tous, ils n'ont pu arracher
» de l'oubli le nom de ceux qui les ont élevées;
» juste punition de tant de vanité (1) ».

Voilà donc douze historiens qui ont traité des affaires de l'Egypte, et dont pas un ne s'accorde avec l'autre. Joseph en cite encore plusieurs qui, à d'autres égards, ne sont pas moins opposés entre eux. Cependant le plus grand nombre des écrivains nommés par Pline et par Joseph, étaient ou nés ou domiciliés en Egypte. Pourquoi n'ont-ils pas su découvrir la vérité sur ces

(1) *Nat. histor.* XXXVI, 12.

constructions, comme sur les événemens politiques qui en furent contemporains? Vous pensez que les tableaux qui couvrent les murs de certains monumens retracent l'histoire des princes, auteurs de ces monumens, pourquoi donc la foule des historiens de l'Egypte nous laisse-t-elle dans l'ignorance la plus complète sur les circonstances de ces règnes? Ces écrivains avaient pourtant sous les yeux ces vastes pages des faits; ils en voyaient la représentation, ils en lisaient la description dans de nombreuses colonnes d'hiéroglyphes, non tronquées, non mutilées; ils savaient positivement la valeur de tous les signes et n'étaient pas réduits, comme nous, à en deviner un certain nombre, ce qui n'exclut pas l'erreur; ils connaissaient à fond la langue du pays, étaient familiers avec ses inversions et ses différens dialectes, pouvaient juger de l'écart plus ou moins grand que tels mots avaient reçu dans leurs significations propres, du mélange des idiomes étrangers; ils étaient à même, en un mot, de lire couramment et de transcrire fidèlement ces annales lapidaires. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait? pourquoi ne nous ont-ils transmis que des notes très-courtes et très-vagues sur ces temps si reculés? S'ils pouvaient lire l'histoire des conquêtes d'Aménophis II, de Ramsès-Maiamoun, de Sésostris, pourquoi ces

écrivains se sont-ils imposé un silence aussi sévère sur ces campagnes et sur ces victoires? pourquoi Diodore vient-il nous dire qu'il existe mille fables sur l'origine du grand Roi et sur les opérations de son règne; que les anciens cantiques faits à sa louange ne s'accordent pas avec les vestiges des monumens? Plus rapproché de ces siècles antiques, pourquoi nous assure-t-il que les contradictions au sujet de ce roi existent autant dans ce qu'en ont recueilli les simples historiens, que dans ce qu'en ont rapporté les *prêtres égyptiens* eux-mêmes. Si l'ordre chronologique des rois d'Égypte était si bien établi par les monumens, pourquoi ce manque d'accord entre Hérodote qui écrit sous la dictée des prêtres de son époque, Manethon qui copie ses livres sacrés, et surtout Diodore, qui venu long-temps après celui-ci, aurait dû le suivre scrupuleusement, par la raison que Manethon étant prêtre et gardien des archives de son temple, Diodore devait supposer qu'il connaissait à fond la succession des rois antérieurs à Psammétique?

Les auteurs anciens et modernes accordent aux prêtres égyptiens la tenue d'annales dans lesquelles ceux-ci inscrivaient tous les événemens parvenus à leur connaissance, et le langage solennel que ces mêmes prêtres tiennent à Solon, est fait pour nous donner la plus haute idée de leur saga-

cité. Mais l'histoire de leurs rois fut, à ce qu'il paraît, toujours étrangère à ces annales. L'incertitude au sujet des pyramides prouve qu'ils n'en conservaient même pas exactement le souvenir. L'inscription de la plus grande de ces masses, interprétée à Hérodote par les prêtres, contenait le détail exact des frais de nourriture des ouvriers qui l'avaient élevée. Cette inscription datait donc du temps de la construction du monument. Si l'usage de graver sur les édifices le nom de leurs auteurs existait à cette époque, pourquoi douze historiens en donnent-ils un différent? Les archives des temples renfermaient les fastes du royaume, et les murs des édifices publics offraient la peinture des faits avec leur explication en langue sacrée : les prêtres auteurs d'histoires d'Égypte ont puisé nécessairement à ces deux sources infaillibles. Sous l'empire des Lagides, quand les grecs furent maîtres de tout, leurs historiens ont dû aussi y chercher les documens les plus certains. Dans ce cas, le récit des uns et des autres doit être uniforme. Loin de là : toutes les histoires se contredisent, tous les historiens se démentent. Ne paraît-il pas constant que si les prêtres tenaient réellement les annales du monde, soit par politique soit par religion, l'histoire de leur propre pays n'en faisait pas partie; qu'ils en usaient à cet égard comme, chez nos ancêtres, les Druides, à

qui il était défendu d'écrire les fastes nationaux ; comme en usèrent les Indous qui en sont restés au même point où étaient alors les Egyptiens, et chez qui tous les efforts des savans anglais n'ont pu parvenir à découvrir une histoire nationale : ces Indous avouent même que la religion leur défend de conserver la mémoire de ce qui se passe dans l'âge actuel (1), dont ils font remonter les commencemens à 3102 ans avant J. C., c'est-à-dire, au déluge.

Cette histoire ne reposa donc, avant Sésostris, et long-temps encore après lui, que sur les traditions : et quoi de plus variable que les traditions! Hérodote, Manethon, Diodore ne s'accordent et sur le nom et sur le nombre des rois d'Égypte qu'à partir de Psammétique. Pourquoi cela? parce que sous Psammétique une colonie de Cariens et d'Ioniens ayant été établie sur les bords du Nil par les soins de ce prince, et l'accès de l'Égypte commençant à être ouvert aux Grecs, ceux-ci purent en suivre l'histoire et en noter les événemens; que les prêtres postérieurs aux dévastations des Perses, n'ayant plus recours à des traditions équivoques, n'écrivirent plus arbitrairement cette histoire des derniers règnes.

(1) *Polier, Mythol. des Ind. Tom. I, p.* 89 *et* 100. *Voy. aussi le discours sur les Révol. du globe, par M. Cuvier, p.* 180 *et Seq.*

Voici ce qu'en dit Hérodote : « Depuis leur éta-
» blissement (des Cariens et des Ioniens) en
» Égypte, les Grecs ont entretenu avec eux un
» commerce si étroit, qu'à partir du règne de
» Psammétique, *nous savons avec certitude* tout
» ce qui s'est passé dans ce pays » (1).

Ce n'est donc que depuis le successeur des douze rois, que l'histoire d'Égypte devient un peu moins problématique, qu'elle prend quelques couleurs de vérité et présente des faits que la critique peut admettre. Avant ce terme, tout est vague et indécis, et dans le peu qu'en dit Hérodote, sur le rapport des prêtres et des personnes les plus instruites de Thèbes, d'Héliopolis et de Memphis, on voit dominer le mensonge, l'amour du merveilleux, la vanité nationale et la superstition.

Lorsque l'histoire d'Égypte est si obscure avant Psammétique, que peut-elle être pour les temps antérieurs à Sésostris? Ici nous ne trouvons dans le récit des prêtres, qu'une simple énumération de rois qui règnent pendant cent trente siècles, dont on ne peut citer aucune action; qui sont supposés avoir passé sur l'Égypte comme un sommeil profond, et dont le premier et le dernier, seulement, ont consacré leur nom par d'utiles travaux.

---

(1) *Hérod.* II, § 154.

L'histoire d'Égypte ne fut écrite, en Egypte même, qu'à l'époque où les Grecs furent maîtres de cet empire. S'il en eût existé une seule avant l'invasion des Perses, Hérodote n'eût pas manqué de la consulter : il ne parle que des notes prises par le grec Hécatée, venu à Thèbes quelques années avant lui (1). Les Cariens et les Ioniens établis par Psammétique dans l'endroit qu'on appelait *les champs*, conservaient les fastes des temps contemporains ; et c'est sans doute sur ces documens, qu'Hécatée, Hérodote et les historiens grecs qui ont écrit après eux, ont tracé la chronique des événemens survenus dans cette contrée. Pour bien apprécier la profondeur des ténèbres qui couvraient les temps antérieurs à Sésostris, nous n'avons qu'à voir quelles contradictions renferme le peu de mots qui nous soient parvenus sur le père de ce même Sésostris, personnage cependant que les reflets de la gloire de son fils auraient dû mettre dans la plus grande évidence. Joseph, qui nous a conservé, avec sa propre opinion sur ce prince, les fragmens de trois différens historiens, commence par lui contester la qualité de roi. Manethon et Chéré-

(1) Pline ne cite lui-même, à propos des pyramides, que des historiens grecs. J'engage le lecteur à méditer avec réflexion ce que dit le savant M. Cuvier, sur ce sujet, dans son discours sur les Révol. du Globe, de la pag. 180 jusqu'à la pag. 206.

mon, qui lui donnent le nom d'Aménophis, en font un prince pusillanime et superstitieux, fuyant devant des lépreux révoltés, parce qu'un oracle lui a prédit que ces lépreux doivent être maîtres de l'Egypte pendant treize ans. Lysimaque ne parle pas de cet Aménophis, et son silence fait supposer à Joseph que, comme lui, il tient ce roi pour apocryphe.

Manethon et Chérémon, d'accord sur le double fait de l'existence du roi Aménophis et de sa fuite en Ethiopie, diffèrent ensuite dans tout ce qui se rapporte à ce dernier événement. Pendant que, suivant le premier, Aménophis, partant pour l'Ethiopie, confie à un ami nommé Sethos, son fils Ramsès, âgé de cinq ans, Chérémon veut qu'au moment de cette fuite la reine fût grosse, et qu'elle accouche dans une caverne de ce fils, qui, devenu grand, reconquit les états de son père. Chérémon, venu deux siècles après Manethon, prêtre égyptien comme lui, et, de plus, auteur d'un traité sur les hiéroglyphes, avait donc pour son travail d'autres matériaux qu'il regardait comme plus certains que l'histoire de son devancier ; et ni l'un ni l'autre ne s'étayaient du témoignage des monumens. Diodore qui recuse à son tour l'autorité de Manethon, qu'il comprend, comme prêtre historien, au nombre de ceux qui ont écrit des

choses au moins invraisemblables ; Diodore nous présente le père de Sésostris sous l'aspect le plus propre à captiver notre confiance. Suivant lui, ce n'est pas un prince lâche et sans caractère, abandonnant son trône sur la terreur d'un songe, ou sur les rêveries d'un prêtre imposteur ; c'est un monarque plein de sentimens généreux, qui sait préparer de loin la gloire de son fils, gloire qui devra nécessairement réjaillir sur lui-même. A la naissance de ce fils, son âme, vraiment royale, conçoit le plus grand de tous les projets. Il réunit tous les enfans males nés dans ses états le même jour que le jeune Ramsès, les fait élever et nourrir à ses frais, et leur fait donner à tous, concurremment avec son propre enfant, une éducation uniforme et toute militaire. Qui pourra être surpris, après cette haute conception du père, que le fils ait été le plus grand des héros. En montrant le premier comme un prince occupant dignement le trône, Diodore rend bien plus croyables que Manethon, Chérémon et tous ceux qui les ont suivis, les actions éclatantes de Sésostris. On voit alors dans cet Aménophis, dans ce prince qui a déjà tant fait pour la prospérité de son peuple, un roi qui poursuit noblement sa tâche ; qui prépare de hautes destinées à son fils, en réunissant autour de son berceau ceux de cette foule d'enfans qui, devenus hom-

mes, doivent lui être d'autant plus dévoués, que tous le regarderont comme un frère. C'est par une conséquence naturelle de cette sublime conception d'Aménophis, que le plus grand nombre des familles de l'Egypte, auxquelles de près ou de loin tenaient tous ces enfans, dut avoir l'amitié la plus tendre pour Sésostris; c'est là, sans contredit, ce qui explique d'une part la distribution des terres que celui-ci fait aux familles égyptiennes, de l'autre la haine si unanime qu'inspira la perfidie de son frère Armaïs, les regrets universels qu'excita sa mort, et l'empressement de tous à l'honorer comme un Dieu.

Les plus anciens des grecs qui aient voyagé en Égypte nous signalent les Egyptiens comme des hommes remplis de l'instruction la plus solide, et leurs temples comme le foyer de ce feu sacré qui civilisait les nations. Ceux de ces mêmes grecs qui visitèrent cette contrée durant ou après la domination des Perses, ne nous montrent plus dans ces mêmes hommes qu'orgueil, contradictions et fanatisme. Sous l'empereur Adrien, les Égyptiens ne sont plus que des hommes vains, légers, pleins de jactance, et grands amateurs de chansons et de toute nouveauté (1): d'où naît cette différence?

(1) *Vopis. in Satur.*

Déjà, du temps d'Hérodote, leur ignorance sur certains points était intolérable. Cet historien se montre plus habile que leurs prêtres, en expliquant d'une manière au moins naturelle la cause des débordemens du Nil, ce dont pas un d'eux ne peut lui donner aucune raison, bonne ou mauvaise (1). Il nous apprend que tous les systèmes pour expliquer ce phénomène viennent des Grecs. Quant aux sources de ce fleuve ou à son origine, le prêtre de Saïs qu'il interroge, ne répond que des sottises. La nullité de ces prêtres en géographie et en physique est démontrée par cet étonnement dans lequel les jette notre historien, en leur apprenant que la Grèce n'est pas fécondée par des débordemens de rivières, à la manière de l'Égypte, mais par des pluies, météore dont ils ne connaissaient même pas l'existence.

Plus on médite sur l'histoire de l'Égypte pharaonique, plus on en vient à se persuader que ces prêtres si célèbres qui tenaient, en quelque sorte, les archives du monde depuis les temps les plus reculés, ne se transmettaient leurs remarques qu'au moyen de notes énigmatiques, aussi impénétrables pour ceux qui n'en avaient pas la clef, que celles qui concernaient la religion. On ignore jusqu'à quels excès furent portées les fureurs de

---

(1) *Herod.* II, § 19.

Cambyse contre le culte des égyptiens, mais tout prouve que c'est de cette époque que date la décadence de la philosophie égyptienne. Par amour-propre, et pour ne pas avouer leur ignorance relative, les prêtres de l'époque postérieure, qui n'avaient plus le secret de leurs ancêtres, se mirent à forger des contes pour expliquer ce qu'ils ne comprenaient plus, et ils s'y livraient déjà du temps d'Hérodote qui en donne de nombreuses preuves (1).

Les anciens égyptiens avaient l'habitude de considérer leurs rois comme successeurs des dieux dans le gouvernement de l'Égypte, et, en cette qualité, comme participant eux-mêmes de la nature divine. C'est de cette déification que les Grecs, qui avaient emprunté aux Egyptiens leurs dieux et leurs cérémonies, prirent sans doute l'idée de placer au rang des immortels ces héros qui, dans leurs propres temps fabuleux, avaient rendu de grands services aux hommes. L'ignorance dans laquelle étaient tombés les prêtres égyptiens, sous le joug des Perses, leur fit regarder comme de véritables dieux les rois que leur ancêtres n'avaient peut-être honorés que comme des demi-dieux. La haine qu'ils portaient à des maîtres sacriléges, la comparaison des temps où, sous

(1) *Liv.* I, § 182. II, § 28, 121, 122, 126, 131. III, § 16.

l'empire de leurs propres rois, la religion locale fleurissait et la prospérité régnait dans le pays, avec ceux où, courbée sous le despotisme le plus barbare, l'Égypte avait vu ses animaux sacrés mis à mort, ses temples ruinés et ses trésors passer sous la main des étrangers, dut enraciner plus profondément encore le culte qu'on portait à ces princes, auteurs de tant de biens, objets de tant de regrets. Les rois grecs succèdent aux Perses et rendent à l'Égypte désolée ses temples, ses dieux, ses institutions, sa liberté première ; ils s'attachent à faire oublier les maux que ceux qu'ils venaient de chasser avaient fait peser sur cette contrée; ils mettent, par politique, un grand intérêt à protéger les prêtres, à faire terminer les constructions délaissées, à relever les temples détruits par Cambyse, Xerxès et Ochus ; ces princes, qui se rendaient si ressemblans à ceux que l'amour national avait placés au rang des dieux, furent considérés comme des dieux eux-mêmes, par les Egyptiens, qui commençaient à respirer à l'ombre de leur trône.

Les ravages exercés par les Perses avaient forcé les Ptolémées à relever les temples abattus, à restaurer ceux qui n'étaient qu'endommagés, à restituer les statues : telle fut la cause du renouvellement, tant d'une partie de ces statues, que des décorations qui couvrent les murs des édifices, et

voilà la raison pour laquelle la plupart des sculptures et autres objets d'art portent ce caractère évidemment grec, qu'on ne saurait attribuer à l'art égyptien de l'époque la plus reculée.

L'histoire de l'art vraiment égyptien se partage en deux époques bien distinctes : la première commence aux temps les plus reculés et dure jusqu'à Psammétique; la seconde descend de ce prince jusqu'à Cambyse. Je doute fort qu'il existe réellement de nos jours quelque objet d'art des temps antérieurs à Sésostris, et même à peu près de son époque, si ce n'est les sarcophages des chambres sépulcrales des pyramides; mais ce ne sont que de vastes cuves de granit, rectangulaires, d'une forme extrêmement simple et sans aucun ornement Sésostris fit élever à Memphis, devant le temple de Phta, quatre colosses, dont le sien et celui de sa femme avaient trente coudées de haut; mais Memphis a disparu en entier, et dans ce qui subsiste encore de Thèbes, rien n'indique des productions du même siècle.

L'époque de Psammétique est celle où Dédale, forcé de quitter la Grèce, vint en Égypte. Psammétique devient unique possesseur du trône, par le secours des pirates cariens et ioniens, qu'un hasard heureux avait amenés dans les bouches du Nil. Ce prince remarque la grande différence qu'il y a entre ces étrangers et son peuple, et, hom-

me de grand génie et à vastes idées, il conçoit le projet de régénérer en quelque sorte son pays, en le mettant en rapport avec la Grèce qui avait déjà donné l'élan aux beaux arts, et qui commençait dès lors à être l'école du goût. Il récompense les services de ses auxiliaires grecs, par l'abandon de terres dont il les met en possession sur les rives du Nil, non loin de la mer; ces grecs y fondent une colonie avec des ports. De ce moment, l'Égypte est en rapport avec la Grèce qui y entretient un commerce assidu. Un prince comme celui-là pouvait-il ne pas accueillir avec les distinctions les plus flatteuses, un artiste du mérite de Dédale?

A l'époque de ce statuaire, l'art par excellence avait fait de grands pas vers la perfection. Cymon, qu'on regarde comme l'auteur des premières beautés en peinture, avait vécu un siècle avant Dédale, et dans le cours de ce siècle, l'impulsion communiquée par Cymon ne s'était pas ralentie. L'exactitude des formes, la pureté des contours avaient passé de la peinture dans la sculpture, et Dédale était le premier qui eût donné une sorte de vie aux statues. Abandonnant les formes roides et toujours uniformes que ses devanciers avaient empruntées aux égyptiens ou qu'ils en avaient reçu au moyen des colonies sorties de ce pays, ses figures se distinguent par des attitudes variées. Fondateur de l'école d'Athènes, Dédale fut donc

le point initial de cette perfection à laquelle les Phidias, les Miron, les Polyclètes, les Lysippe, les Praxitèle portèrent ensuite l'art d'animer les marbres et les métaux. Son arrivée en Égypte devait nécessairement y produire une révolution dans les arts dépendans du dessin. Si les Egyptiens n'avaient pas été cloués dans leur système de décorations monumentales par une convention religieuse qui les empêchait de s'écarter de certaines formes, de ce moment ils auraient pu marcher sur les traces des Grecs et les atteindre peut-être; mais, ni Dédale ni Psammétique n'étaient maîtres de vaincre cet obstacle. Les figures des bas-reliefs continuèrent à se montrer comme de face quand l'attitude du personnage devait les faire paraître de côté, et le costume typique s'y conserva toujours, même sous les Romains. L'art statuaire et l'architecture se ressentirent seuls de l'influence du génie de Dédale (1).

(1) Hérodote cite la beauté des sculptures des propylées du temple de Bubastis; mais qui attestera que ces figures dataient de l'époque de la construction du temple. Ce monument, qui avait plus de 2000 ans peut-être du temps d'Hérodote, avait nécessairement dû se renouveler de ses parties dégradées par le temps, dans un aussi immense intervalle. Il est plus que probable que les propylées étaient de ce nombre, parceque les portiques, supportés par des colonnes, sont toujours, par cela même, les premières parties d'un édifice qui éprouvent les ravages du temps.

Que cet artiste ait fait époque en Égypte ; on n'en saurait douter quand on voit les honneurs qu'il y reçut et la vénération que l'on conserva toujours pour sa mémoire. Suivant Diodore, le peuple de Memphis lui voua une statue qui fut placée dans le temple de Phta, et pour prix de sa supériorité dans son art, ainsi que de ses nombreuses inventions, il reçut les honneurs divins; « et maintenant encore, ajoute cet historien, on » voit dans une des îles de Memphis, un temple » qui lui est consacré ».

Ce n'est pas seulement dans le dessin de la figure que Dédale avait porté la correction, il s'était encore attaché à l'avancement de l'architecture; et le même Diodore cite comme un ouvrage de la plus grande beauté, le Pylone que cet artiste fit construire devant le temple de Phta. C'est encore lui, sans contredit, qui chargé par Psammétique de l'achèvement du labyrinthe commencé quelques années auparavant par les douze rois, sut en faire une des merveilles du monde; enfin, c'est à son génie que l'Égypte fut redevable de l'introduction dans l'architecture, de ces belles colonnes imitant des plantes indigènes, dont le style, de près ou de loin, se ressent toujours de celui des Grecs. Sous ce rapport, un passage de Strabon est fort remarquable : « On » trouve encore à Héliopolis, dit-il, comme à

» Memphis, un édifice soutenu par un grand » nombre de colonnes, d'une construction bar- » bare; car excepté que les colonnes en sont » grandes, nombreuses et à plusieurs rangées, on » n'y voit que du travail inutile, mais rien de » gracieux, rien qui sente l'art du dessin (1) ».

A partir du siècle où vécut Dédale, les temples et les palais, au lieu d'être encore de cette construction barbare que vient de leur reprocher Strabon, furent dessinés avec art. Leur plan, bien qu'asservi toujours aux convenances locales, et tout en conservant ce caractère mystérieux qu'exigeaient les idées religieuses des Egyptiens, n'exclut ni l'élégance ni le bon goût; les colonnes même en furent calquées sur les formes que la nature offrait le plus fréquemment aux regards sur le sol égyptien. Hérodote a vu l'imitation du palmier dans celles du temple de Says, bâti par Amasis, et les membres de la commission d'Égypte ont reconnu la tige et les fleurs du lotus dans les colonnes du *tombeau d'Osymandias.*

Une partie des édifices de l'Égypte porte des marques de non achèvement, et dans un grand nombre il existe des lacunes dans les décorations des murs. Sans doute quelques-uns des tableaux qui devaient les couvrir, commencés sous les

---

(1) *Strabon*, *liv.* XVII.e, *trad. de M. Letrone.*

derniers rois du pays et interrompus par l'invasion des Perses, ont pu rester inachevés, quoiqu'il répugne de le penser. Si les premiers Ptolémées qui cherchaient à fonder leur domination sur la bienveillance et l'amour des Egyptiens, et qui, pour s'en rendre les prêtres favorables, prenaient à tâche de protéger le culte national, de faire relever les temples, de terminer les ouvrages dont la force des circonstances avait fait suspendre l'exécution, en ont négligé quelques-uns, du moins ces exceptions ne durent pas être nombreuses. La plus grande partie des bas-reliefs qui décorent les murs des temples et des palais, datent donc du temps des Grecs, et il n'est pas surprenant qu'une composition plus gracieuse, plus d'habileté dans l'exécution s'y fassent remarquer. Les villes de Thèbes et de Memphis, plus populeuses et plus considérables que les autres, durent être celles sur lesquelles se porta principalement la sollicitude des rois grecs. Il ne reste plus rien de la dernière, mais Thèbes conserve encore les superbes ruines d'une foule de monumens sur lesquels vous pouvez faire l'application de ce que j'avance. Comparez, M., les bas-reliefs des temples attribués aux prédécesseurs de Sésostris, avec ceux des édifices de même sorte bâtis par les Grecs et par les Romains à Dendera, à Ombos, à Philæ et autres lieux, et

vous verrez si ces décorations n'appartiennent pas toutes à la même école.

On avait cru que ce genre de décorations des murs était très-long à exécuter, et qu'il n'était pas étonnant alors que les rois grecs n'eussent pu faire terminer tout ce que les rois égyptiens avaient laissé d'imparfait en ce genre. Cette difficulté est résolue par M. de Rosière, dans son mémoire sur les carrières qui ont fourni les matériaux des édifices de la Thébaïde. Ce savant, après avoir dit que les grès qui ont servi à la construction des monumens égyptiens s'égrennent facilement, ajoute : « Pour m'en convaincre, j'ai eu recours » à l'expérience. J'ai essayé d'imiter sur ces grès » divers hiéroglyphes, en grattant seulement la » pierre à l'aide d'un fer tranchant, et j'ai » toujours été surpris de la facilité, de la promp- » titude avec laquelle cette matière cède à l'effort » de l'outil, se laisse entamer en tous sens, et » reçoit les formes qu'on veut lui donner.

» Je ne crains pas d'assurer que le temps et » la dépense employés par les Égyptiens pour » revêtir de sculpture tous les édifices de l'É- » gypte, auraient suffi à peine pour en couvrir » la cinquième partie, s'ils eussent été construits » en marbre, comme ceux de la Grèce. »

Dans une note, le même savant fait remarquer que les décorations exécutées sur les grès de cette

espèce, comme à Dendera, sont d'un travail plus parfait que celles exécutées sur des grès durs et cassans, comme à Ombos. Ici, le travail devenant plus difficile, les bas-reliefs ont en général plus de roideur et quelque chose de lourd. Nous devons donc conclure de cette importante remarque, que la perfection du travail dans des ouvrages contemporains, peut dépendre uniquement de la qualité de la pierre que l'artiste avait à sculpter.

Les ornemens hiéroglyphiques n'étaient tracés que long-temps après l'achèvement des monumens; c'est un fait qu'a mis en évidence l'examen attentif des murs du pylone du grand temple de Philæ. Là, se trouvent des signes hiéroglyphiques ébauchés, et confondus avec des inscriptions, en caractères grecs, qu'ils devaient recouvrir : « ainsi, » dit l'auteur de la description, voilà des ins- » criptions grecques antérieures à la sculpture » d'une partie du pylone, et ce fait est indépen- » dant de toute espèce de conjecture et d'expli- » cation. » (1). Ce qu'on a pu recueillir de ces anciennes inscriptions, prouve qu'elles avaient été tracées par des voyageurs grecs qui étaient venus visiter ces monumens.

Dans tout ce que je dis sur l'époque présumée

(1) *Descrip. de l'Ég. Mém. sur les inscript. anc.*, tom. II. A.

de l'exécution des décorations qui couvrent les murs des édifices, ne croyez pas, M., que j'aie en vue de contrarier votre sentiment sur la haute antiquité du système hiéroglyphique. Ce système est réellement très-ancien, quoique la plupart des monumens qui portent des hiéroglyphes le soient moins. Hérodote et Diodore citent les inscriptions des figures de Sésostris, gravées sur les colonnes qu'il faisait élever dans les pays qu'il subjugait, et le premier, qui a vu de ces figures sur des rochers de l'Ionie, en déclare les caractères *égyptiens et sacrés*. Mon seul objet était de prouver que l'usage de faire une application générale de cette sorte de décoration aux édifices, n'avait pas commencé très-long-temps avant l'arrivée de Cambyse. L'absence totale de tout caractère sacré dans les chambres des grandes pyramides, l'inscription extérieure de celle de Chéops en caractères ordinaires, la grande rareté de ces mêmes hiéroglyphes dans les ruines de Méroé, où ces signes ne furent guères (1) qu'ébauchés, en sont la preuve.

Les noms d'Aménophis II et d'Armessès, que vous trouvez sur des tableaux de batailles, vous font regarder, M., ces deux rois comme des prin-

---

(1) *Voyage à Méroé et au Fleuve Blanc, par M. Cailliaud, tom. II, ch.* 30.

ces magnanimes et conquérans. Je ne puis me persuader, je vous l'avoue, que si avant le grand Sésostris il avait existé deux princes sous qui l'Éypte se fût agrandie, et dont le règne eût été illustré par de grandes victoires, les historiens anciens n'en eussent pas fait mention? Les monumens ne sauraient parler, quand après eux l'histoire est restée muette. Pour que leur langage fût historique, il faudrait qu'ils datassent de l'époque contemporaine, et nous voyons que cela ne peut être. Si la tradition qui a fourni le sujet de ces tableaux avait offert quelque garantie de vérité, les historiens n'auraient pas, tous sans exception, gardé le silence sur des événemens si mémorables pour l'Egypte. Hérodote, ni Diodore, ni Manethon lui-même, ne parlent de ces victoires célèbres, et ce dernier, en décrivant la XVIII.ᵉ dynastie, ne fait qu'énumérer les rois qui la composent, sans rien dire de particulier sur aucun d'eux, avant Sethosis-Ramessès ou Sésostris. Parvenu à celui-ci, il entre dans quelques détails sur les dispositions qu'il prit pour l'administration du royaume pendant son absence, sur ses voyages militaires et ses actions guerrières. Cependant Manethon n'était pas homme à dissimuler la gloire qui aurait appartenu aux ancêtres du grand roi. L'explication la plus vraisemblable qu'on puisse, selon moi, donner de ces apparentes contradic-

tions, c'est que, à une époque postérieure à Psammétique, la vétusté des anciens monumens força d'en renouveler plusieurs. On en usa alors à l'égard des vieux rois du pays, comme les grecs étaient dans l'habitude d'en user à l'égard de leur Promethée, de leur Deucalion, de leur Hellen, de leur Ogygès, de leur Cécrops et de tous leurs plus anciens rois et héros, dont l'existence n'étant connue pendant long-temps que par la seule tradition, fut par la suite embellie des fictions des poètes et devint le sujet sur lequel se plut à s'exercer le génie des artistes de toutes les époques. Peu connus pendant a plus grande partie de la durée de la monarchie égyptienne, les vieux rois et les vieux Pharaons, prédécesseurs de Psammétique et de Sésostris, dont la tradition avait aussi conservé un vague souvenir, devinrent des héros nationaux qu'on célébra par esprit de patriotisme. On les célébra aussi parce qu'on les regardait comme des demi-dieux, ayant succédé aux dieux mêmes, dans la domination de l'Égypte. Dans cela encore, on ne peut méconnaître le génie de la Grèce, qui s'était glissé en Égypte au moyen de son commerce intime et de ses relations soutenues avec les Egyptiens, sous les derniers rois autoctones. Ce génie s'y impatronisa définitivement après l'établissement des Lagides sur le trône de cet empire. Le nom

des vieux rois, tracé sur des tableaux de batailles exécutés sous Nécao, sous Apriès ou sous Amasis, s'y lit par la même raison que les noms des héros grecs se lisent sur des tableaux exécutés du temps des Romains. Ces tableaux égyptiens, comme la peinture des hauts faits de Thésée, de Persée, d'Hercule, de Jason, se rapportent donc, non à l'histoire propre de l'Égypte, mais à la partie mythologique de cette histoire; les artistes et les poètes pouvaient célébrer ces faits, les historiens les laissaient prudemment à l'écart.

Sésostris a échappé aux embuches que lui tendit son frère à son retour : tous les historiens en conviennent; ils ne diffèrent que sur les moyens. Est-ce aux dépens de la vie de deux de ses enfans, comme le dirent à Hérodote les prêtres de Memphis, est-ce comme le raconte Diodore? Cette circonstance ne dut pas être oubliée dans les tableaux de sa vie, et les colosses élevés devant le temple de Phta, *en mémoire de cet événement*, par le héros lui-même, auraient dû fournir des éclaircissemens précis sur ce salut miraculeux. Ces colosses existaient encore du temps d'Hérodote; ils avaient donc disparu du temps des Ptolémées, ou bien, ce qui est plus vrai, ils n'étaient couverts d'aucun hiéroglyphe, ainsi que les chambres et les sarcophages des pyramides, ouvrages à peu près contemporains de ces statues,

Sésostris fut de tout temps le héros de l'Égypte, et cette contrée est partout empreinte du souvenir de ses exploits. Perdant son nom primitif de *Mitzraïm*, le sol lui-même en prit un nouveau qui devait attester éternellement qu'il avait enfanté les conquérans du monde. Le mot *Égypte*, dérivé, dit-on, d'un surnom de ce prince, et qui me paraîtrait plutôt avoir été le type de ce surnom, semble désigner la terre des guerriers (1).

---

(1) Ce mot *Égypte*, me semble venir de אגף, troupe de cavaliers, et de תאה, circonscrire, limiter.

Je dois faire ici quelques remarques sur l'emploi exclusif du copte, dans la recherche des étimologies égyptiennes.

Il n'est pas douteux que le copte ne soit formé des débris de l'antique égyptien, mais comme tel, il ne peut être, par rapport à cette ancienne langue, que comme l'italien le serait aujourd'hui par rapport au latin des premiers siècles de Rome. Le copte doit, sans contredit, être mis en première ligne pour la recherche des mots de l'égyptien des derniers siècles; mais pour les temps les plus reculés, il faut nécessairement lui adjoindre l'hébreu, qui, avec l'éthiopien, l'arabe et le syriaque, durent avoir une origine commune, et conserver la plus grande affinité. Une foule de mots égyptiens qui se trouvent dans les livres de Moïse, ne peuvent être interprétés qu'au moyen de l'hébreu.

Quelques personnes ont contesté à Moïse la connaissance de la langue égyptienne et l'orthographe de cette langue. Mais, à qui persuaderait-on qu'un homme élevé avec le plus grand soin, ignore les principes de la langue qui a servi à faire son éducation?

Chéri de ses peuples pendant sa vie, honoré par tous comme un Dieu après sa mort, c'est en son honneur que furent élevés les plus grands édifices; ce sont ses actions belliqueuses que représentent, à ce qu'il paraît, les tableaux de batailles qui décorent les murs des palais. Partout on retrouve son nom; les temples, les statues, les habitations royales l'étalent à l'envi. Tous les monumens de l'Égypte, de la Nubie, de l'Éthiopie même, se parent de sa légende hiéroglyphique: seul de tous les rois d'Égypte, Sésostris avait régné en Éthiopie; les Ethiopiens le regardaient comme un de leurs princes : ils avaient adopté sa gloire et s'honorèrent de ses triomphes (1). Ce nom, qui se reproduit sous tant de formes, se retrouve sur divers colosses, ce qui prouve bien que ces colosses étaient son image, et on le voit sur tous les temples, même sur ceux le plus authentiquement reconnus pour appartenir à l'époque romaine.

Pour bien juger du véritable sens de certaines inscriptions hiéroglyphiques qu'on voit sur les édifices et les obélisques, il faudrait avoir une parfaite connaissance des formules employées par

(1) Il en était alors de Sésostris, par rapport à l'Éthiopie, comme il en est aujourd'hui de Napoléon, pour l'Italie, dont il avait aussi fait la conquête, et qui s'énorgueillit de ses succès.

les anciens Egyptiens, dans leur style lapidaire; formules qui, consacrées par la religion, furent, ainsi que le costume des personnages des bas-reliefs, toujours les mêmes dans tous les temps. Sans doute elles nous expliqueraient les apparentes contradictions qui existent entre l'âge des monumens et certaines dédicaces qui paraissent attribuer à tel ou tel prince, une construction qui ne peut remonter jusqu'à lui.

Les obélisques sont, avec les pyramides, les seuls monumens qui pourraient reconnaître une très-haute antiquité; mais les obélisques sont ornés d'hiéroglyphes, tandis que l'intérieur des pyramides n'en offre aucune trace. Pline en citant le trait, vrai ou apocryphe, de ce roi qui, faisant élever le grand obélisque de Thèbes, fit attacher son propre fils à l'extrémité du monolithe, ne nomme point ce roi, ce qu'il aurait fait infailliblement, si ce nom, gravé sur cette pierre, était parvenu jusqu'à lui. En parlant de deux autres obélisques attribués aux rois qu'il nomme *Smarrus* et *Erapius*, le même écrivain dit qu'ils étaient sans signes hiéroglyphiques, *sine notis*. Celui que Nectanebès avait fait tailler, et que Ptolémée fit élever à Alexandrie, était aussi nu d'ornemens; enfin, nous en connaissons plusieurs sur lesquels il reste encore de grandes surfaces sans hiéroglyphes. Il n'est pas douteux que si les rois qui

les firent tailler y avaient fait graver eux-mêmes leur nom (je parle des prédécesseurs de Psammétique), Pline qui comme navigateur avait pu visiter les ports de l'Égypte, mais qui, dans tous les cas, ne pouvait manquer de documens précis sur un pays qui était une des provinces de l'empire, aurait su à qui ces obélisques appartenaient réellement; il ne nous aurait pas cité un Smarrus, un Érapius, un Mesphès, un Semnesertus, dont ne parle aucun des historiens que nous connaissons, et dont il a dû prendre le nom dans quelqu'une des histoires d'Égypte que nous ne possédons plus. Ces écrivains savaient donc que les noms qu'on lit sur les obélisques ne dataient pas de l'époque de leur fabrication, puisque pouvant les lire aussi facilement que nous déchiffrons un *rebus*, ils n'en ont fait aucun usage, ils savaient aussi que les inscriptions tenaient à certaines formules qui n'avaient aucun rapport avec l'histoire, et c'est ce que démontrent jusqu'à l'évidence celles du grand obélisque de Sésostris, dont la traduction faite par Hermapion, nous a été conservée par Ammien-Marcelin (1).

(1) I.° Voici ce que nous avons donné au roi *Ramestès*, à lui qu'aime le soleil qui régit avec joie toute la terre habitable. Puissant Apollon, ami de la vérité, engendré de *Héron* (*), issu des dieux, fondateur de la terre habi-

(*) *Héron*, c'est-à-dire *le Générateur*, de הרה *concepit*, *generavit*. Lex. heptagl.

Au nombre des édifices dont vous attribuez, M., la construction à Aménophis II, se trouve celui connu sous le nom de *Memnonium*.

---

table, que le soleil a choisi : le roi *Ramestès*, vaillant fils de Mars, qui s'est assujéti toute la terre par sa force et par son courage : roi *Ramestès*, fils du soleil vivant éternellement. II.e Le puissant Apollon zelateur de la vérité, seigneur du diadême, qui a glorieusement illustré l'Égypte, sa propriété, qui a rendu magnifique la ville du soleil et a fondé le reste de la terre, et qui a honoré avec beaucoup d'éclat les dieux établis dans la ville du soleil, lui qui est aimé du soleil. III.e Le puissant Apollon, fils du soleil, tout lumineux, que le soleil a préféré et qu'a doté le vaillant Mars, dont les bienfaits dureront dans tous les temps, qu'Amon aime, qui a comblé de biens le temple du Phœnix : à qui les dieux ont accordé une longue vie. Apollon puissant, fils de *Héron*, *Ramestès*, roi de la terre habitable, qui par ses victoires a gardé l'Égypte contre les autres nations : lui que le soleil aime : à qui les dieux ont accordé une longue vie; *Ramestès*, seigneur de la terre habitable, vivant éternellement. IV.e Le soleil, le plus grand des dieux, maître souverain du ciel : je t'ai donné une vie exempte d'inquiétudes, Apollon puissant, seigneur du diadême incomparable, à qui le maître de l'Égypte a dressé des statues, dans ce royaume, qui a décoré la ville du soleil et le soleil lui-même, seigneur du ciel; le fils du soleil, roi vivant éternellement, a achevé un bon ouvrage. V.e Le dieu soleil, seigneur du ciel, a donné au roi *Ramestès* l'autorité et la puissance sur toutes choses, à lui qu'Apollon, l'ami du vrai, l'arbitre des temps, et Vulcain, père des dieux, ont choisi à cause de Mars : roi plein de toute joie,

Je ne sais pas s'il serait physiquement possible que des édifices, élevés sous le règne de Sésostris et avant lui, eussent pu résister au poids de plus de trente siècles qui s'étaient écoulés jusqu'au moment où la conquête de l'Égypte par nos armées permit de les dessiner; s'ils auraient pu se conserver aussi frais que le plus grand nombre de ceux qu'on fait remonter aussi haut. On conçoit que des obélisques, des pyramides qui n'offrent qu'une masse solide dans la disposition la plus favorable pour assurer la durée d'un monument, aient pu arriver jusqu'à nous dans un état à peu

---

fils du soleil et chéri du soleil. VI.e Le grand dieu céleste de la ville du soleil, Apollon fort et puissant, fils de *Héron*, que le soleil éleva, que les dieux honorèrent, roi de toute la terre, que le soleil a préféré, roi fort à cause de Mars, qu'Amon chérit, et tout lumineux, il a choisi un roi éternel ». *Les autres inscriptions manquent.*

De ces inscriptions, la fin de la IV.e seule parle de l'achèvement d'un bon ouvrage sans spécifier quelle sorte d'ouvrage c'était, et sans qu'on puisse deviner à quoi se rapportent ces mots. On voit bien clairement, par la contexture de ses inscriptions; 1.o que ce n'est pas le roi *Ramestès* qui les a faites graver; 2.o qu'elles ne sont pas contemporaines de ce roi; 3.o que ce style sacerdotal prouve qu'elles sont dues aux prêtres qui identifient presque toujours leur personnage avec Apollon ou Horus, et qu'elles ont pu être placées sur cet obélisque, à quelque époque que ce soit, après la mort du prince divinisé. Il en est de même sans doute de l'inscription mentionnée à la page 26, de la 1.re lettre à M. de Blacas.

près parfait de conservation. Mais quelle différence entre des massifs terminés en pointe et des édifices percés à jour, et offrant au temps rongeur des surfaces immenses portées sur des colonnes ou des piliers, quelque forts d'ailleurs que soient ces supports, isolés les uns des autres.

L'édifice de Thèbes, désigné sous le nom de *Memnonium*, ne me paraît pas remonter au-delà de la XXVIe dynastie. Je ne crois pas que dans l'origine, ce mot *Memnonium* ait été destiné à exprimer que tout édifice portant ce nom, aurait été bâti nécessairement par le roi Memnon ou Aménophis : il spécifiait seulement un monument construit de certaine manière, sur un modèle qui pouvait reconnaître pour type un premier édifice bâti par un Aménophis, soit roi, soit architecte. Diodore parlant du Memnon dont le père fonda la ville de Suze, dit : « Memnon bâtit, dit-on, » dans un lieu élevé une maison royale qui subsista jusqu'à l'empire des Perses, et qu'on » appela *Memnonia*, de son nom. Les Éthiopiens qui appartiennent à l'Égypte (les Nubiens » sans doute), prétendent que Memnon était de » leur pays, et ils montrent son palais, qu'aujourd'hui encore on appelle *Memnonium.* » A propos de la ville d'Abydus, Strabon dit : « On voit dans cette ville le *Memnonium*, palais » admirablement bâti tout en pierres, et de la

» même construction que nous avons admiré dans
» le labyrinthe, excepté toutefois qu'il n'y a point
» cette multitude de pièces. » Il semble donc que les palais Memnoniens étaient des maisons royales existantes dans certaines villes, du même genre que le palais du labyrinthe, mais moins grandes, et on en voyait une à Thèbes, une à Abydus, une en Nubie, et même une chez les Perses, bâtie probablement par les artistes égyptiens envoyés par Cambyse. Le même Strabon ajoute : « Si, comme on le dit, Memnon est
» appelé *Ismandès* par les Égyptiens, le laby-
» rinthe serait aussi un *Memnonium* et un ouvra-
» ge de ce même prince, auquel appartiendraient
» encore les monumens qu'on voit à Abydos et
» à Thèbes, puisqu'il y a dans ces deux villes des
» édifices qui portent le nom de *Memnonia*. »
Le même écrivain en parlant du labyrinthe dit qu'*Ismandès* y est enterré. De ces divers passages, qui ne sont pas exempts de quelque confusion, il résulte cependant deux choses : Que le Memnon des Égyptiens était appelé *Ismandès* par le peuple, et que le *Memnonium* de Thèbes, si sa fondation est de la même époque que le labyrinthe, appartient à Psammétique, qui fit terminer l'édifice entrepris concurremment par les douze rois (1).

(1) *Herod. II.*

Près des ruines du Memnonium de Thèbes se voient encore deux colosses, dont l'un, devenu très-célèbre par l'espèce de son qu'il rendait au lever du soleil, est désigné sous le nom de statue de Memnon. Cette statue et celle qui l'accompagne remonteraient donc aussi au règne du VIII.e roi de la XVIII.e dynastie.

L'opinion des auteurs de la description de Thèbes est que ces deux colosses faisaient partie de l'immense édifice du Memnonium, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques vestiges. Sans doute que ce palais, entrepris par Amasis, était resté inachevé (1). Comme c'était une maison royale, et non un temple, les Ptolémées ne mirent aucun intérêt à l'achever ou à restaurer ce qui avait été dégradé par les ordres de Cambyse. Strabon en parlant des deux colosses, fait entendre que déjà, de son temps, ils étaient isolés des bâtisses, et Philostrate, dans la vie d'Apollonius, les peint comme au milieu de ruines où l'on aperçoit encore, dit-il, des fragmens de colonnes et des vestiges de murailles.

Les deux colosses étaient enfouis d'environ

---

(1) Hérodote attribue à Amasis les travaux les plus gigantesques. Ce prince fit tailler dans les carrières d'Éléphantine les monolithes les plus considérables. L'historien cite un colosse de Memphis, qui n'avait pas encore été dressé sur sa baze, et dont la longueur était de 75 pieds grecs.

cinq pieds neuf pouces, en l'année 1800; où MM. Jollois et Devilliers les examinèrent. Le nivellement fit connaître à ces Messieurs, que les monumens de Karnac, ainsi que les Sphinx, sont enfouis de cette même quantité, ce qui prouve, 1.° que les colosses, quoique plus rapprochés de la montagne libyque, sont cependant sur le même niveau que les édifices de Karnac, plus voisins du fleuve; 2.° et par conséquent, que ce niveau est le sol de la butte factice sur laquelle s'élevait la ville de Thèbes. Le point de cette butte où se trouvent les colosses, fut donc atteint par les inondations, au moment où les eaux commencèrent à surmonter ce monticule.

M. Girard, dans ses recherches sur l'exhaussement du sol de l'Égypte, trouve au pied des colosses 34 centimètres de limon de plus que MM. Jollois et Devilliers; il porte à 1,924 millimètres la quantité dont les piédestaux étaient enfouis. Les fouilles qu'il fit exécuter au pied de la statue de Memnon, montrèrent que ces énormes monolithes reposent sur des blocs de grès, qui formaient probablement le pavé de la cour du Memnonium.

Ce savant pense qu'on ne peut porter qu'à 100 millimètres par siècle, l'exhaussement du terrain au pied des colosses, par la raison que cette partie de la plaine de Thèbes n'a pas toujours été

exposée aux inondations annuelles, « soit parce
» que c'était le dessus d'un monticule factice,
» soit parce que c'était le prolongement du talus
» de la montagne libyque. » Mais ces colosses
ne peuvent être que sur le même monticule factice qui supportait la ville de Thèbes dans sa totalité, et dont le niveau, au-dessus de la plaine vierge, devait être égale sur les deux rives du fleuve, ainsi qu'en convient M. Girard. Quand les inondations se sont assez élevées par l'effet de l'exhaussement du sol, pour qu'elles commençassent à surmonter le plan de ce monticule, la nappe d'eau n'a pu que s'étendre également sur toute sa surface, et atteindre aussi bien les points les plus éloignés que les points les plus rapprochés des berges du fleuve. L'application de l'exhaussement du sol ne doit pas être moindre dans une partie que dans l'autre. En admettant la distinction de M. Girard, et divisant par 0,100 mètres, l'épaisseur de 1,924 de limon, on aurait pour le moment où les inondations commencèrent à le déposer sur la butte factice de Thèbes, l'an 1924 avant la dernière année de notre siècle, ou l'an 124 avant J.-C., c'est-à-dire, la fin du règne de Ptolémée-Evergète, ce qui n'est pas possible. Si au contraire nous calculons cette même somme d'exhaussement sur l'échelle de 0,126 millimètres, nous avons pour quotient 1525, qui rétranchés

de l'an 1800, nous portent à l'an 275 de J.-C., ou vers la première année du règne de l'Empereur Tacite.

Cette époque est la seule qu'on puisse assigner à l'abandon dans lequel tombèrent les monumens de l'Égypte. C'est celle où l'empire romain entrant en décadence, avait à lutter, d'une part, contre les révoltes des peuples, de l'autre, contre l'attaque des barbares qui, sur tous les points, cherchaient à le démembrer. Dans l'espace d'un quart de siècle, de l'an 250 à l'an 275, une quinzaine de généraux ou de préfets de provinces, s'étaient tour-à-tour fait déclarer empereurs dans les Gaules, en Italie, en Orient ou en Égypte, et n'avaient joui que très-éphémérement de ce fruit de leur rébellion. On conçoit très-bien qu'à cette époque, l'entretien des édifices consacrés à une religion vieillie ne devait plus occuper les préfets de l'Égypte. Absorbés par le soin de leurs propres intérêts, ces magistrats s'inquiétaient peu de l'encombrement des temples et des monumens d'un culte que personne, à peu près, ne suivait plus. L'argent qu'ils levaient sur des villes qui se dépeuplaient tous les jours, devait servir à se créer des partisans, à stipendier des satellites, à soulever les provinces, payer les artisans des révoltes et subvenir aux frais des guerres qu'ils suscitaient. Il arriva alors ce qui était arrivé déjà quand

Sésostris fit relever les chaussées; l'inondation s'étendit sur ces chaussées, et les habitans des villes, qui n'avaient plus les moyens d'ajouter à la hauteur de ces monticules, se réfugièrent sur les édifices même que le manque d'entretien faisait tomber en ruines : ils y construisirent ces masures qui s'y sont renouvelées de siècle en siècle.

Des deux colosses du Memnonium, il n'y a que celui dont la partie supérieure fut brisée par les ordres de Cambyse qui porte le nom de statue de Memnon, quoique la légende hiéroglyphique d'Aménophis soit gravée sur l'un aussi bien que sur l'autre.

On a beaucoup controversé sur l'espèce de son que rendait cette statue, et MM. Jollois et Devilliers, auteurs de la description générale de Thèbes, en attribuent eux-mêmes la cause à quelque supercherie des prêtres. Il me semble pourtant que ces Messieurs ont donné, en parlant des monumens de Karnac, l'explication la plus naturelle de ce phénomène : je rapporte leurs propres expressions. « Il nous est plusieurs fois arrivé, lorsque » nous étions occupés à mesurer les monumens » ou à dessiner les bas-reliefs dont les parois des » murs sont couvertes, d'entendre, à la même » heure, après le lever du soleil, un léger craquement sonore qui se répétait plusieurs fois. » Le son nous a paru partir des pierres énormes

» qui couvrent les appartemens de granit, et » dont quelques-unes menacent de s'écrouler. Ce » phénomène provient, sans doute, du change- » ment de température presque subit qui se fait » au lever du soleil ». Ne doit-on pas appliquer, par analogie, à la masse restante du colosse brisé, ce qui s'applique ici aux pierres des édifices, et ne voir qu'un effet naturel dans ce bruit qu'ont entendu tant de personnes dignes de foi, et dont quelques-unes, l'empereur Adrien entre autres, ont bien dû s'assurer que la fourberie sacerdotale n'y entrait pour rien.

Pour découvrir quels sont les personnages que représentaient les statues de Memnon et d'Osimandias, il est indispensable de jeter un regard critique sur la succession des rois qui gouvernèrent l'Égypte, avant l'invasion de Cambyse.

Vous accordez, M., toute confiance au canon chronologique de Manethon, et vous avez trouvé dans les manuscrits du musée égyptien de Turin un tableau qui confirme le système de ce prêtre (1). De son côté, Joseph déclare que Manethon est assez exact quand il suit les historiens plus anciens que lui, qu'il ne débite des fables

(1) Lettre écrite de Turin le 6 novembre 1824. *Revue Encyclopédique du même mois, et Moniteur du 25 décembre, même année.*

que quand il parle d'après lui-même. Comme, dans l'objet du travail de Joseph, les fables ne sont relatives qu'à l'origine du peuple hébreu, il semble que nous devrions, en effet, adopter Manethon comme le guide le plus fidèle. Discutons ce point important.

« Je pense avoir assez clairement fait voir que « lorsque Manethon suit les écrits des anciens, « il ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité. Quant » à ce qu'il ajoute et confesse lui-même n'avoir » pas tiré des livres égyptiens, mais de quelques » auteurs anonymes, je ferai voir clairement que » ce sont des mensonges sans aucune vraisem» blance. » Telles sont les paroles de Joseph, dans deux passages différens de sa réponse à Appion, dont j'ai dû intervertir l'ordre.

Quels sont les écrits des anciens qu'avait pu consulter Manethon? Ce qu'il a extrait des livres sacrés, Joseph ne pouvait pas le savoir, puisque ces livres n'existaient que dans les archives des temples. Ce qu'il convient avoir puisé dans des ouvrages anonymes, est argué par Joseph de mensonges sans vraisemblance : les auteurs suivis avec fidélité sont donc les historiens d'Égypte. Mais avant l'invasion de Cambyse, il n'existait en Égypte aucune histoire écrite, ainsi que je l'ai démontré. Ce n'est donc que les historiens grecs, que Manethon, très-versé dans la langue grecque,

comme nous l'apprend Joseph, a pu suivre (1). Ceux-ci avaient reçu, de la colonie greco-égyptienne, des renseignemens précis sur ce qui s'était passé en Égypte depuis le règne de Psammétique; aussi ai-je fait remarquer déjà qu'à partir de cette époque, les historiens grecs et les prêtres égyptiens sont parfaitement d'accord et sur le nom, et sur le nombre des rois, jusqu'à Amasis.

La différence extrême qu'on trouve entre Manethon et les historiens venus après lui, ne semble pas de nature à justifier, M., la confiance entière que vous donnez au premier. Pourquoi serions-nous plus faciles que ne l'ont été les anciens; pourquoi accorderions-nous aujourd'hui à ce prêtre historien le crédit qu'ils lui ont refusé, eux qui étaient juges bien plus compétens que nous dans un pareil procès, puisqu'ils possédaient tous les documens dont nous sommes privés : qu'avec

(1) Il demeure bien prouvé, pour celui qui médite sur l'histoire des plus anciens peuples, que les Grecs sont les premiers qui aient recueilli ces annales universelles. Les inexplicables contradictions qui existent entre les historiens grecs qui ont écrit sur les premières époques des Indiens, des Egyptiens, des Assyriens, de tous les peuples de l'Orient et de l'Occident, prouvent, jusqu'à l'évidence, qu'ils n'ont suivi aucune histoire écrite, qu'ils ont recueilli seulement les traditions locales. Ici encore je renverrai aux inappréciables recherches de l'illustre M. Cuvier, sur les révolutions de notre globe.

l'intelligence entière de l'écriture hiéroglyphique et de l'écriture démotique, ils savaient parfaitement ce que nous sommes réduits à deviner? Et cependant, malgré tous ces avantages, ils n'ont pu parvenir à s'assurer de l'exactitude des faits; ils n'ont pu y parvenir, quoiqu'ils fussent à même de comparer entre eux les divers écrivains, de comparer ces écrits avec les monumens. Ni Diodore, ni Chérémon, ni Lyzimaque, ni Joseph, ni Pline n'ont suivi Manethon, quoique venus tous après lui, quoique le second et le troisième fussent égyptiens comme lui, et que Chérémon, prêtre lui-même, et prêtre d'Héliopolis où se trouvait le collége le plus renommé, eût de plus composé un traité sur les hiéroglyphes. Ces historiens ne croyaient donc pas Manethon un guide infaillible. Objecteriez-vous qu'un grand prêtre, qu'un gardien des archives sacrées devait être mieux instruit que qui que ce soit, de l'histoire de son propre pays? Pas mieux qu'un autre, puisque les traditions des temples n'étaient pas uniformes sur les faits antérieurs à Psammétique, et que, à partir de cette époque, ce sont les historiens grecs, depuis le premier Hécatée jusqu'à Denis, que Manethon a dû suivre lui-même.

L'histoire d'Égypte n'était pas écrite en caractères vulgaires avant l'arrivée des Perses; elle ne l'était pas non-plus en hiéroglyphes sur les murs

des monumens, ainsi que je crois en avoir donné suffisamment la preuve. Les notes que les Grecs conservèrent, depuis leur établissement en Égypte, n'embrassaient pas la généralité de l'histoire; elles ne portaient, du moins pour les premiers temps, que sur les événemens qui se passaient au voisinage de leur colonie, et sur la succession des rois au trône. La preuve en est dans l'incertitude qui règne encore sur des faits de la plus haute importance, qui se sont passés immédiatement après le règne de Psammétique. Comment concevoir, si ces notes avaient été générales, et si les murs des monumens avaient contenu les pages de l'histoire, qu'on pût douter qui, de Sésostris ou de Nécao, avait fait travailler au canal de jonction des deux mers ? Cet ouvrage était, certes, d'un intérêt assez grand, d'une importance assez majeure, d'une hardiesse assez remarquable, pour mériter qu'on en notât l'époque avec exactitude, tant dans les archives, que sur les murs des temples. Cependant, tandis qu'Hérodote l'attribue à Nécao, fils de Psammétique, Aristote veut qu'il ait été l'ouvrage de Sésostris; et Strabon, écrivain en général assez réfléchi, après avoir donné comme certain, dans son premier livre, que ce dernier roi entreprit et abandonna cet ouvrage, hésite, dans le dix-septième livre, entre ce prince et Nécao. « Ce

» canal, dit-il, fut creusé d'abord par Sésostris,
» avant la guerre de Troie; selon d'autres, il
» fut entrepris par le fils de Psammétique, qui
» n'eut que le temps de le commencer, parce
» que ce prince mourut peu après. »

Voilà donc tout l'intervalle qui sépare Sésostris de Nécao franchi d'un seul pas, sans que dans cet intervalle il se trouve aucune note certaine; voilà aussi, pour ne comparer Strabon qu'à Hérodote, deux points très-importans sur lesquels l'histoire du second âge égyptien ne s'accorde pas, 1.° la construction de ce canal attribuée par les uns à Sésostris, par les autres à Nécao; 2.° son interruption, que Strabon, d'après les historiens ou les prêtres qu'il avait consultés, veut avoir été causée par la mort de ce dernier prince, tandis que, suivant les prêtres de qui Hérodote tenait ses renseignemens, ce n'est qu'après avoir renoncé à cette entreprise hérissée de trop de difficultés, que Nécao se livra aux expéditions militaires et scientifiques qui illustrèrent son règne. Quand une si grande incertitude pèse sur l'histoire des faits, comment la chronologie pourrait-elle en être exempte?

Hérodote qui a recueilli les opinions des prêtres les plus instruits des trois principales villes d'Égypte, compte 330 rois entre Ménès et Sésostris; Manethon n'en compte que 202 depuis

ce même Ménès jusqu'au prince qu'il nomme Sésostris. Mais ici, obscurité et contradiction : ce Sésostris n'est pas le grand Ramsés. Pour arriver à celui-ci, à qui il attribue tout ce qu'a fait le Sésostris d'Hérodote et de Diodore, il faut compter encore 281 rois, ce qui porte à 483 le nombre des princes intermédiaires, et ce qui, à raison de 33 ans par génération, met un intervalle de 15,939 ans entre ce conquérant et le commencement de l'empire égyptien. Ainsi, entre Hérodote et Manethon voilà une différence de 150 rois et de 4950 ans, pour les temps inconnus; voilà donc de la confusion et de l'embarras dans le système même de Manethon.

Les prêtres de qui Hérodote recevait son instruction plaçaient parmi les 330 rois antérieurs à Sésostris, 18 éthiopiens et une seule reine égyptienne, qu'ils nommaient Nitocris. Diodore compte 470 rois égyptiens, quatre éthiopiens et cinq reines; Manethon nomme quatre reines et trois rois éthiopiens, qui même n'ont pas précédé Sésostris; et il les fait régner successivement et sans interruption, tandis que, suivant Hérodote, les 18 que comptaient les prêtres de son temps ont régné à des intervalles plus ou moins éloignés, et que Diodore déclare expressément qu'ils ne se sont pas succédés les uns aux autres, mais qu'ils se sont emparés du trône à différentes reprises.

En confrontant Manethon avec la vieille chronique, qui date aussi du temps des Ptolémées, on ne trouve entre ces deux chronologies aucun rapport, ni dans le nombre des rois, ni dans la durée de leurs règnes. Si à la description de la XVIIIe dynastie, suivant ces deux chroniques, on oppose celle de la table d'Abydus, on y remarque encore de la différence : la vieille chronique la compose de 14 rois, Manethon de 17, et la table d'Abydus de 13, qui même n'y sont pas désignés par leur nom propre, mais par un simple prénom : le seul Ramsès-Sésostris fait exception à cette règle. Les noms propres des prédécesseurs de Sésostris étaient donc inconnus aux prêtres d'Abydus, et le système chronique de ce temple différait du système des temples de Memphis, d'Héliopolis et de Thèbes, d'après les canons d'Hérodote et d'Eratosthène.

Un fait qui paraît incontestable, c'est que le second des Ptolémées, qui aimait et protégeait les lettres, et à qui l'on dut la fondation de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, voulant avoir l'histoire d'Égypte et la chronologie des anciens rois, chargea de ce travail le prêtre Manethon que nous savons avoir connu à fond la langue grecque. Soit que celui-ci n'ait consulté pour son travail que les archives de son temple, soit plutôt qu'il ait recueilli le sentiment des prêtres

des villes capitales de nomes, ce que semble attester la confusion qui règne souvent dans sa chronologie, il rédigea, sur des matériaux incohérens, un travail dont l'exactitude fut contestée dès le règne suivant. Tout glorieux sans doute de la confiance du prince, il crut lui en témoigner dignement sa reconnaisance en inventant des fables que l'adulation pouvait seule inspirer. Sous sa plume officieuse et courtisane, l'antique théogonie se pliant au mensonge, fit naître d'Osiris et d'Isis un *Macédona*, qui fut mis par son père sur le trône du royaume de Macédoine auquel il donna son nom (1); et le père d'Agathodæmon, le second Thot, devint la souche d'où descendaient les Ptolémées (2). Doit on s'étonner, après cela, de voir figurer dans la XVI.e dynastie de ce Manethon, un

(1) *Euseb. prép. évangel.* II, 1.

(2) *Syncelli Chronog.* Cette complaisance de Manethon fut peut-être l'origine de l'altération que l'ancienne mythologie éprouva sous l'empire des grecs. Ce qui ne laisse aucun doute sur l'intention adulatrice de ce prêtre, c'est ce qu'il ajoute, à propos de ce prétendu *Macédona*, que ce fut lui qui consacra Apis et Mnévis, *qui furent honorés publiquement comme des dieux par les égyptiens* (*prép. évang.*). Comment Apis serait-il venu de la Grèce en Égypte, et comment les Égyptiens auraient-ils accueilli des pratiques religieuses inventées hors de leur pays, à l'époque où il n'existait aucun rapport d'intérêt entre leur pays et celui des Grecs, encore barbare ?

grand nombre de pasteurs hellènes? Il fallait bien que les Grecs, compatriotes des nouveaux souverains de l'Égypte, se trouvassent un peu partout, dans un travail commandé par le second des rois de cette nation. Les Égyptiens, courbés sous la verge des Perses, avaient contracté le goût des esclaves, celui de flatter leurs maîtres.

Si les dynasties de Manethon ne sont qu'un amalgame du sentiment chronologique des divers colléges, le plus souvent très-opposés les uns aux autres, il n'est pas surprenant que ne se laissant pas imposer par l'étalage des prétendus titres authentiques sur lesquels il aurait fondé son travail, les historiens venus après lui n'y aient eu aucun égard (1). Diodore ne le suit pas, et Joseph accuse son auteur d'y avoir introduit un Aménophis apocryphe. Il paraît qu'en matière de chronologie, il n'y avait pas deux historiens qui s'accordassent, et Pline nous en a donné la preuve en en citant douze qui donnent chacun des noms différens aux auteurs des pyramides.

Déjà, sous le successeur du Ptolémée qui avait donné sa confiance à Manethon, le travail de celui-ci semble avoir perdu toute estime. Erathosthène, que Ptolémée-Evergète chargea d'inter-

---

(1) Le seul écrivain de l'antiquité qui cite Manethon comme historien, c'est Joseph, et seulement pour le combattre.

prêter en grec les noms appellatifs des anciens rois de Thèbes, n'aurait-il pas dû, en effet, prendre pour guide son devancier ? il n'en fait rien. La liste qu'il dresse, au lieu de contenir 143 rois depuis Ménès jusqu'à Sésostris, suivant le compte des dynasties diospolitaines de Manethon, n'en porte que 43, dont les noms sont presque tous différens de ceux donnés par le prêtre de Sebennytès.

On pourrait dire peut-être que ce prêtre historien qui avait la clef de tous les noms, prénoms et surnoms divers du même prince, ne pouvant les placer tous dans sa liste a dû se borner à un système quelconque, et qu'il a choisi de préférence les noms qu'il trouvait inscrits dans les archives de son temple. Mais Ptolémée, qui venait de fonder une bibliothèque à Alexandrie, ne voulait pas y déposer, sans doute, une nouvelle histoire d'Egypte aussi énigmatique que celles qu'on avait déjà. Le Prince qui faisait traduire en grec les livres des Hébreux, pour que chacun pût les lire facilement, devait vouloir aussi que l'histoire locale qu'il faisait rédiger fût plus positive, plus authentique que celles qu'il avait lues, et dans lesquelles il avait remarqué tant d'obscurités et de contradictions. Aucune de ces histoires, toutes écrites par des grecs, ne s'accordait sur la chronologie des vieux rois et sur le nom des prin-

ces auteurs d'ouvrages mémorables. Ptolémée dut croire qu'en confiant à un prêtre du pays, qui avait à sa disposition les archives sacrées et à qui la langue grecque était aussi familière que la langue égyptienne, le soin de composer une histoire nationale, il atteindrait le but qu'il se proposait. On devait donc s'attendre à ce que cet historiographe, qui allait écrire pour des gens qui n'avaient pas la faculté de comparer les noms vulgaires avec ceux rapportés dans les archives des temples, mais qui avaient sous les yeux les monumens qui portaient des noms royaux, ne consignerait dans sa chronologie que ces noms, et surtout les prénoms, s'il est vrai que le nom pouvant être commun à plusieurs rois, c'était le prénom seul qui pouvait les distinguer. Pas du tout : loin d'avoir une règle fixe, c'est tantôt le nom, tantôt le prénom de ces princes que Manethon inscrit sur sa liste, ce qui fait que sur dix-sept rois dont se compose sa dix-huitième dynastie, il n'y en a que six dont le nom soit conforme à ceux que vous avez reconnus sur les monumens. Manethon qui aurait dû être d'une clarté sans égale dans la description de la dynastie supposée la plus illustre de toute la monarchie égyptienne, aurait donc fait volontairement tout le contraire. J'en prends à témoin le tableau suivant.

ORDRE des Noms.	NOMS DES ROIS SUIVANT MANETHÔN, d'après Joseph.	NOMS DES ROIS suivant LES MONUMENS. *
1	Thémosis.	*Aménof tep.*
2	Chébron, son fils.	*Thoutmosis* I.
3	Aménophis.	*Ammon-Mai.*
4	Amessès, sa sœur.	Amensè.
5	Mephrès.	*Thoutmosis* II. (*Mœris*).
6	Mephramuthosis.	*Aménophis* I.
7	Thémosis.	Thoutmosis III.
8	Aménophis.	Aménophis II.
9	Horus.	Hôr.
10	Akenchrès, sa fille.	*Tmauhmot.*
11	Rathotis, son frère.	*Ramsès* I.
12	Ancencherès.	*Ousireï.*
13	Acencherès *l'autre.*	*Mandoueï.*
14	Armaïs.	*Ramsès* II.
15	Ramessès.	Ramsès III.
16	Armessès-Meiamoun.	Ramsès IV Meïamoun.
17	Aménophis.	*Ramsès* V.

Je le demande maintenant à vous-même, M., peut-on regarder votre liste comme véritablement identique avec celle de Manethon? N'est-ce pas une liste nouvelle substituée à celle de ce prêtre pour lequel vous voulez nous inspirer toute confiance? et, dans le cas où la vôtre serait la seule

* 1.re Lettre à M. de Blacas.

authentique ; chose que personne ne saurait affirmer, puisque le classement de ces noms ne repose que sur des probabilités et non sur des certitudes, je vous demanderais encore si Manethon considérait ces noms comme bien certains, lorsqu'il n'en fait pas usage.

Mais, ces problématiques dynastes n'auraient-ils pas été, comme leur titre même semble l'attester, des princes administrant souverainement une certaine étendue de territoire, sous une dépendance quelconque, *théocratique* peut-être, des rois de Thèbes, *seuls Pharaons*? On concevrait alors qu'Erathosthène ne se soit occupé que de ceux-ci, les seuls qui intéressassent véritablement les nouveaux rois, tandisque Manethon aurait inscrit les noms, tant de ces rois, que de tous les dynastes qui gouvernaient collatéralement les diverses tribus ou nomes de l'Egypte (1). Ce

(1) Le mot grec *dynaste* a été substitué par Manethon au mot égyptien correspondant. Les Hébreux, qui, comme je le dirai plus tard, avaient modelé leur gouvernement sur celui sous le régime duquel ils avaient l'habitude de vivre, et le seul qu'ils connussent, avaient aussi leurs chefs de tribus, dont le nom שרי *sharei*, était emprunté aux Égyptiens.

Il en est de la liste des dynasties de Manethon, comme il en serait d'une liste où l'on voudrait faire figurer, par exemple, toutes les familles qui ont possédé les provinces dont se compose aujourd'hui la France, sous la suzeraineté du roi, *seul chef du royaume*.

système expliquerait pourquoi les XV.e et XVI.e dynasties de pasteurs figurent au nombre des dynasties égyptiennes, en même-temps que celles des dynastes du pays, qui avaient conservé leurs provinces; pourquoi les rois pasteurs se trouvent intercalés entre la XIII.e dynastie des diospolites et la XVIII.e de ces mêmes diospolites, concurremment avec la XIV.e des Xoïtes, qui n'avait pas cessé d'exister, ou qui se forma peut-être d'une portion du territoire envahi, et qui aurait secoué le joug avant les autres; pourquoi la XVII.e est composée en même-temps de pasteurs et d'indigènes anonymes, mais diospolites sans doute, parceque la moitié du nome thébaïque ou diospolitain aurait été reconquise aussi, et que des princes du pays auraient régi cette portion, tandisque les étrangers auraient continué à régir l'autre. Timaus, cité par Manethon comme le prince sous qui eut lieu l'invasion, et qu'il ne nomme pas dans son canon, aurait été le Pharaon dépossédé par la horde envahissante, et ce prince était sans doute le dernier des anonymes de la XIII.e dynastie diospolitaine. Enfin, Alisfragmoutophis, étranger aussi à ce même canon, et probablement le dernier des anonymes diospolitains de la XVII.e dynastie, étant parvenu à reconquérir ce qui avait été enlevé à ses ancêtres, finit par resserrer les anciens vainqueurs dans la

ville d'Avaris. On devinerait ainsi pourquoi Thoutmosis, succédant à son père, négocia avec ces pasteurs l'évacuation du dernier asyle qui leur restât, au lieu de les en chasser de vive force avec une simple partie des troupes de l'Egypte, alors si populeuse, s'il en avait été véritablement l'unique souverain. Ce même système expliquerait encore pourquoi tous les nomes n'honoraient pas les mêmes dieux, ainsi que l'atteste Hérodote; tandisque la religion aurait dû être la même dans toute l'Égypte, si l'Égypte n'avait formé qu'un empire homogène et indivis; pourquoi les Hébreux ne se trouvent pas employés aux travaux publics dans toute la vallée, mais seulement dans les environs de la province de Tanis, voisine de la terre de Gessen, et dont était dynaste leur oppresseur. Cette manière de voir se trouverait encore corroborée par les prophètes Ezéchiel et Jérémie, qui parlent sans cesse de Tanis; par le roi David, qui donne les prodiges de Moïse comme opérés dans cette même ville de Tanis (1); nous ne serions plus surpris alors d'entendre Isaïe dési-

(1) *Psal.* 77.

Joseph confond les pasteurs avec les hébreux, et suppose que c'est de ceux-ci que parle Manethon, à propos de l'invasion de l'Égypte sous le Pharaon Timaus. Mais l'arrivée en Égypte des enfans de Jacob est postérieure à cet événement, et la preuve en est dans le verset 34 du 46.e chap. de la Génèze.

gner comme conseiller du Pharaon, le prince auquel il donne le titre de *Sharei*, réellement correspondant par conséquent à celui de dynaste (1); nous saurions enfin, pourquoi les prophètes, en menaçant l'Egypte, nomment toujours certaines villes, comme Migdol, Tachpanchès, Noph ou Moph (Memphis), Pathros, No-Amoun (Thèbes), Sohan ou Sin (Tanis), capitales sans doute de ces dynasties.

Parmi les précieux fragmens manuscrits qu'à force de peines, de soins et de patience vous êtes parvenu, M., à déchiffrer dans le musée royal égyptien de Turin, se trouvent des actes portant la date du règne de certains dynastes cités dans le canon de Manethon : cette découverte est loin d'être contraire à ma conjecture. Si Manethon a recueilli les listes chronologiques des divers chefs-lieux de dynasties, pour en dresser une liste générale, il est évident que les noms de ces dynastes doivent se trouver sur les écrits. Ces dates attestent avec toute certitude que tel ou tel prince a existé, mais elles n'établissent pas qu'il ait vécu dans tel ou tel siècle; elles nous laissent, par conséquent, toujours dans la même incertitude sur l'époque de ces règnes.

(1) Le mot *Sharei*, comme celui de *Dynaste*, exprime ce chef d'une certaine étendue de territoire. Le substantif משרה *Mishrah*, signifie principauté, province.

Plusieurs fois, sans doute, des dynastes puissans avaient envahi les nomes de leur collègues qui restaient unis aux leurs, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances amenassent, soit une nouvelle séparation de la province envahie, soit le démembrement d'une autre petite souveraineté; de là, cette dynastie des Thinites que nous voyons éteinte de très-bonne heure; ces dynasties Memphites et Saïtes, que nous voyons reparaître par intervalles; ces dynasties d'Eléphantins, d'Héracléotes, de Xoïtes, de Bubastites, qui n'ont qu'une durée passagère.

Quelquefois différens dynastes se réunirent pour gouverner l'Égypte en une espèce de congrès royal, comme les douze princes qui, ayant chassé les Éthiopiens, après la mort de Sethos (1), s'emparèrent de l'autorité. Hérodote en disant qu'après ce dernier roi, successeur de Sabacos, l'Égypte recouvra sa liberté, fait assez entendre que le prêtre Sethos avait été imposé à l'Égypte

(2) Après Sethos, Manethon fait régner *Taracus*, dont Hérodote ni Diodore ne parlent pas. M. Bankes a retrouvé ce nom sur la face intérieure du propylée de Médine-Tabou, et il conjecture qu'il a été gratté *soigneusement* des autres endroits où il avait été placé, pour y substituer celui d'un Ptolémée. Si ce nom a été gratté si *soigneusement*, comment ce voyageur a-t-il pu reconnaître que c'était celui de Taracus plutôt qu'un autre? cette conjecture ne peut faire autorité.

par le conquérant même, au moment de son départ. En ceci, il se trouve d'accord avec Manethon, qui donne effectivement pour successeur à Sabacos, Sévécus, son fils, qui régna vingt-quatre ans (1).

(1) Taracus ou Taraka, dont ne parlent ni Hérodote ni Diodore, a régné en Égypte, c'est un fait certain, puisque son nom se trouve à Médine-Tabou, et que l'écriture sainte le cite à propos de Sennachérib.

Il paraît que les règnes de Sévécus et de Taraka ont eu lieu concurremment, et qu'il s'en est écoulé la plus grande partie du vivant de Sabacos, leur père; et il y a confusion dans Hérodote et Manethon, relativement à l'occupation de l'Égypte par les Éthiopiens. Manethon dit qu'après la mort de Taraka, Sabacos revint en Égypte, où il régna encore dix ans. Sévécus régna, suivant lui, 24 ans et Taraka 18, ce qui ferait 86 ans de règne pour Sabacos. Hérodote dit qu'Anysis, qui régnait au moment de l'invasion de Sabacos, s'enfuit dans les marais à l'approche du conquérant, et vint reprendre sa couronne après le retour de celui-ci en Éthiopie, ce qui fait qu'Anysis aurait encore régné entre Sabacos et Sethos-Sévécus. C'est donc ici le même événement, avec changement de rôle des personnages. Voici ce que je suppose de vrai. Sabacos vient en Égypte et fait périr Boccoris, dynaste de Saïs. Anysis, que Manethon nomme Nécao, effrayé de cette action, et dans l'impossibilité de résister au conquérant, s'enfuit dans les marais. Après un certain nombre d'années de séjour en Égypte, Sabacos a sa vision qui le détermine à retourner en Éthiopie. Il laisse pour gouverner le pays conquis ses deux fils, Sethos-Sévécus et Taraka. C'est après ce départ du père qu'a lieu l'ex-

Le fait de la réunion des douze rois que chassa enfin Psammétique, en retenant pour lui toute l'autorité, ne saurait être révoquée en doute :

---

pédition de Sennachérib, contre lequel marche Taraka. Il est probable que celui-ci mourut avant son frère, qui continua à occuper le trône. Le premier avait régné 18 ans, Sethos-Sévécus lui survécut encore six ans, ce qui fait ses 24 ans de règne. Comme Taraka était le cadet des deux frères, c'est une raison pour que Manethon l'inscrive le dernier, dans son canon chronologique. Il faut croire que la durée de 50 ans, qu'on donne au règne de Sabacos, n'est pas relative à l'Égypte seulement, mais que c'est la totalité de son règne sur les deux pays réunis. Quand Sabacos quitta l'Égypte, il dut ramener en Éthiopie une partie de ses troupes. L'ancien roi égyptien, Anysis-Nécao, crut qu'il pourrait facilement ressaisir sa couronne, et il sortit de ses marais, comme dit Hérodote. Il est probable que cette entreprise ne réussit pas. Manethon dit que Sabacos le fit mettre à mort. Le même historien prétend que Sabacos régna encore 10 ans en Égypte, après la mort de son fils Sethos-Sévécus, ce qui ne paraît pas vraisemblable. Sabacos, s'il vivait encore, devait être alors beaucoup trop vieux pour quitter son pays, et aller courir de nouvelles chances chez l'étranger. Il est plus probable qu'il y a ici erreur de noms; que c'est Sethos-Sévécus, qui régna encore 10 ans après la mort d'Anysis-Nécao. Ici, Hérodote et Diodore deviennent plus croyables que Manethon; ils peignent l'Égypte comme livrée pendant deux ans à l'anarchie, après la mort de Sethos. Cette anarchie était le résultat des efforts que faisaient les Égyptiens pour expulser entièrement les Éthiopiens, et c'est à cette anarchie que mirent enfin un

c'est à parvenir à ce résultat que furent employés, par ce prince, les pirates cariens et ioniens qui fondèrent en Égypte la première colonie grecque. Cependant Manethon n'en parle pas, et il met, entre Sévécus et Psammétique, cinq rois qui faisaient sans doute partie des douze; le nom des autres ayant été négligé, omis ou ignoré. Je trouverais un autre exemple de ces congrès royaux, dans les 70 anonymes qui composent la VII.[e] dynastie, et qui, pendant une guerre civile, aussitôt dépossédés qu'inaugurés, ne régnèrent qu'un jour. Comment supposer autrement, qu'il y ait eu successivement 70 princes qui n'aient régné chacun que vingt-quatre heures?

D'autres fois aussi, certains dynastes purent subjuguer toutes les provinces, et régner seuls sur la totalité de l'Égypte. Le premier de tous fut peut-être l'aïeul de Sésostris, cet Armessès ou

---

terme les douze rois, du nombre desquels était Psammétique.

Si, comme je le pense, le placement systématique des noms royaux sur les monumens n'est, le plus souvent, qu'une espèce de canon chronologique tenant à quelque formule religieuse, comme en donnerait la preuve la table d'Abydus, un des rois sucesseurs de Psammétique a très-bien pu, en faisant bâtir ou retablir le propylée de Médine-Tabou, y faire inscrire, parmi ses prédécesseurs, Sabacos, Sévécus et Taraka, qui, quoique étrangers, avaient réellement régné sur l'Égypte.

Ramsès-Meiamoun, dont les ancêtres avaient préparé la puissance en augmentant peu à peu leur apanage, et qui, lui-même, sut amener le règne glorieux de son petit-fils, son successeur (1). Ce serait alors de ce prince que les prêtres auraient parlé à Hérodote, sous le nom de Mæris. Sésostris, maître de la couronne après lui, soumit d'abord l'Éthiopie entière qu'il conserva pendant tout son règne, de sorte que les Ethiopiens durent le compter au nombre de leurs rois, comme les Egyptiens comptaient Sabacos parmi les leurs; ainsi le nom du héros égyptien devait se trouver sur les murs des édifices éthiopiens, par la même raison que celui du héros éthiopien se trouve sur ceux de l'Égypte. Après la mort de Sésostris, son vaste empire se disloqua, et l'Éthiopie fut à jamais perdue pour ses successeurs : Hérodote remarque bien que ce prince fut le seul roi d'Égypte qui ait régné sur les Ethiopiens. Peu de successions après le grand roi, l'Égypte se par-

(1) C'est peut-être encore à une obscure tradition de cet événement, passé entièrement dans le domaine de la mythologie, comme l'expédition des Argaunotes, chez les Grecs, la mort de Méléagre et tant d'autres sujets de bas-reliefs dont le sujet était plus que douteux; c'est, dis-je, à une obscure tradition de ces conquêtes de l'aïeul du grand roi, que furent dus peut-être les tableaux de batailles dans lesquels figure son nom.

tagea encore en plusieurs dynasties : de ce nombre furent celles des Tanites et celles des Bubastites. Mais à cette époque, l'organisation suprême de l'Égypte n'était plus la même que dans l'ancien temps; le Pharaonat avait cessé d'exister, et les dynastes particuliers n'étaient plus sous la dépendance de ceux de Thèbes ou de Memphis.

Hérodote ne met que huit rois entre Sésostris et l'invasion de Sabacos; Manethon compte dix-sept princes diospolitains dans cet intervalle. Mais d'une part, Larcher et le président Bouhier soupçonnent, dans le texte d'Hérodote, une lacune qui fait disparaître quelques règnes; de l'autre, Manethon compte parmi ses dix-sept diospolites, douze anonymes qu'on pourrait peut-être réduire à un moindre nombre, en sorte que ces deux auteurs finiraient par se rencontrer. Serait-il étonnant qu'en perdant le nom de ces rois, on eût perdu aussi le souvenir exact de leur nombre? Ces pertes doivent reconnaître pour cause les discordes civiles qui désolaient l'Égypte, et qui la démembraient sur divers points. Nous voyons en effet dans cet intervalle, outre les dynastes Diospolites, Tanites et Bubastites, parmi lesquels le nom de six princes se trouve aussi perdu, un dynaste Saïte, Boccoris, qui, plus voisin de l'Éthiopie, fut le premier vaincu par Sabacos, et que celui-ci fit brûler vif, suivant Manethon,

sans doute pour intimider les autres et éprouver de leur part moins de résistance dans son invasion. Ce n'est qu'à la faveur de ces dissensions civiles, que le monarque éthiopien put subjuguer l'Égypte entière, et y consolider sa puissance pendant plus d'un demi-siècle.

Les douze princes qui parvinrent enfin à délivrer leur pays des Ethiopiens, aimèrent mieux gouverner ensemble toute l'Egypte que de se la partager en nouvelles dynasties. Psammétique les supplanta tous et gouverna la totalité du pays; depuis ce moment il n'y eut plus de démembrement de la monarchie.

Tous les historiens s'accordent à placer Ménès à la tête des rois d'Égypte. Avant de mourir, ce Ménès partagea son royaume entre ses quatre fils, dont l'aîné, Athotis, régna à Thèbes. Voilà, sous une couleur fabuleuse, l'aveu des dynasties collatérales, et voilà l'indice de leur origine.

Après Ménès, commence la longue série des rois fainéans, c'est-à-dire, l'histoire des temps dont la tradition même n'avait pas conservé le souvenir.

Ératosthène, chargé par Évergète d'interprêter en grec la signification des noms des rois qui avaient régné à Thèbes, traduit celui d'Athotis par *Hermogénes*, c'est-à-dire engendré d'Hermès ou Thot. Ménès, qualifié de *Dionios* ou fils de

Jupiter, est donc le même personnage que le second Thot, l'Hermès *trismégiste* des Grecs. Voilà, dans le système d'Ératosthène comme dans celui de Manethon, un personnage allégorique placé, dès le début de la chronologie, au nombre des rois d'Égypte. Chacun sait que l'être idéal auquel on donnait le nom de Thot, était celui à qui on attribuait tout ce qui était inventé par les prêtres égyptiens. Manethon fait encore honneur au fils d'une partie de la science du père, en le constituant auteur de certains livres d'anatomie : peut-être voulait-on exprimer par là, que c'était sous ce prince qu'avait commencé l'art des embaumemens.

Ce Thot ou Ménès, fils de Jupiter, qui transcrivit les inscriptions de la terre sériadique, paraît immédiatement après le déluge ; et comme c'est lui qui, le premier des mortels, a succédé aux Dieux dans l'empire de l'Égypte, il reporte le règne de ceux-ci aux temps antidiluviens. Si nous cherchons à découvrir qui est ce Ménès ou Thot, point initial d'une longue série de princes vaguement connus, qui finit à Mœris, nous le trouvons dans le personnage que les traditions chaldéennes plaçaient à la tête du genre humain, après le déluge, dans Noé, ainsi qu'on l'a soupçonné souvent, sans en approfondir la vérité. Ce nom de Noé, que Moïse écrit *Nohh*, offre l'image du calme

parfait : c'est celle du repos de l'arche qui porte l'espoir de la répopulation de la terre. Ce mot *Noé*, quelque éloigné qu'il paraisse de celui de *Ménès*, n'est pourtant qu'un dérivé du verbe dont celui-ci est un substantif (1). Les ancêtres de Moïse, issus des Chaldéens, ne pouvaient pas avoir d'autres idées sur l'origine du monde et sur sa répopulation après le déluge, que celles de leurs ancêtres; et les Egyptiens, qui avaient reçu leurs traditions de la même source que les Chaldéens, devaient nécessairement se rencontrer avec les Hébreux, en bien des points de leurs croyances.

Hérodote nous donne des renseignemens précieux sur le changement du cours du Nil attribué à Ménès. Suivant les prêtres, ce personnage fabuleux aurait détourné de sa pente naturelle le fleuve qui, avant lui, coulait *le long de la montagne sabloneuse qui est du côté de la Lybie*. Ayant comblé le coude qu'il forme du côté du midi, et construit une digue au-dessus de l'endroit où fut bâti Memphis, Ménès mit à sec l'ancien lit du Nil, et fit prendre aux eaux une nouvelle direction, au moyen d'un canal prolongé jusqu'à la mer. Comment vérifier aujourd'hui un fait aussi important?

---

(1) Le verbe נוח *nohh*, signifie se reposer, et מנח *menahh*, lieu de repos, l'endroit où le pied se repose.

Hérodote cite le changement du cours du Nil comme un fait positif, et il nous assure que de son temps, les digues construites dans cet objet étaient entretenues avec le plus grand soin : « et » encore aujourd'hui, sous la domination des » Perses, on a une attention particulière à ce » même coude du Nil, dont les eaux, retenues » par les digues, coulent d'un autre côté, et » on a soin de les fortifier tous les ans ».

Nous savons qu'il existe à l'ouest du Delta, derrière la chaîne lybique, au milieu du désert, deux vallées sablonneuses, dont l'une renferme les lacs de Natroun, et dont l'autre reçoit des Arabes le nom de *Bahr-el-bela-ma*, c'est-à-dire de fleuve sans eau. Il est bien démontré que le fond de ces vallées a servi de canal à un cours d'eau considérable. Le Nil a donc passé par là; mais y passait-il en totalité ou seulement en partie;

Le personnage allégorique auquel Hérodote attribue le changement du lit du Nil, Ménès, n'a pas détourné la masse entière des eaux de leur première direction; il ne fit que dévier de son cours naturel la branche occidentale de ce fleuve, celle qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de Bahr-Joussef. Cette branche, au lieu de continuer à se porter vers les vallées du Bahr-el-bela-ma et des lacs de Natroun, fut dirigée vers le bassin du nome Arsinoïte, et elle versa ses eaux dans l'in-

mense réservoir qu'on leur avait préparé, sous le nom de lac Mæris (1).

Les digues mentionnées par Hérodote sont depuis très-long-temps enfouies sous le limon, et on ne peut plus deviner aujourd'hui en quel endroit elles existèrent. Les soins assidus, la sollicitude constante qu'elles exigeaient encore sous la domination des Perses, prouvent qu'elles n'avaient pas une origine aussi reculée qu'on l'avait dit à Hérodote. De Ménès, jusqu'au temps où les Perses furent maîtres de l'Egypte, il s'était écoulé, suivant les prêtres, 11,900 ans, et ces digues n'étaient point encore recouvertes par les inondations. Quelle était donc la hauteur à laquelle elles auraient été portées? En ne calculant la quantité dont le sol a dû s'exhausser que, sur le pied de 4,500 ans, au lieu de 11,900, suivant la correction de M. Saint-Martin (2), il aurait été de 5,670 millimètres, ou 16 pieds 7 pouces, à l'époque de l'invasion de Cambyse. Ainsi, même avec cette réduction, la plaine de Memphis aurait dû surmonter de plus de six pieds, la hauteur totale des chaussées de la ville de Thèbes : on sait que cette butte factice n'eut jamais plus de

(1) Voyez, sur ce lac célèbre, le très-important mémoire de M. Jomard. *Descript. de l'Eg.*, A. M., *tom.* 1.

(2) *Journal des Savans. nov.* 1823.

dix pieds de hauteur totale au-dessus du sol vierge. La construction de ces digues ne remontait donc pas à une antiquité bien élevée, du temps d'Hérodote, puisque les inondations ne les couvraient point encore. Pour empêcher les eaux du lac de s'échapper, il suffisait qu'on eût donné aux barrages une hauteur égale à celle des monticules qui devaient mettre les villes, même, au-dessus de l'atteinte des inondations. Ces travaux appartenaient donc au prédécesseur de Sésostris, au Pharaon surnommé Mæris. Pour procurer aux terres de la partie inférieure de la vallée du Nil le bénéfice de l'arrosage pendant les mois des basses-eaux, ce prince avait créé le lac qui porte son surnom. Ces travaux avaient donc, quand Hérodote les visita, environ 900 ans, temps auquel cet historien évalue l'intervalle qui s'était écoulé entre son voyage et la mort de ce Mæris. Le sol s'étant élevé d'environ trois pieds trois pouces, dans ce laps de temps, il est probable que le niveau des inondations ne laissait plus à découvert qu'une petite portion de ces digues, ce qui motivait la nécessité de les fortifier tous les ans.

Les prêtres attribuaient à deux personnages différens les ouvrages exécutés sur la rive gauche du Nil : à Ménès, le changement de lit du fleuve; à Mæris, l'établissement du grand lac ; mais ce

travaux sont nécessairement contemporains et subordonnés les uns aux autres. En effet, sans un but d'aussi grande utilité que celui de former un réservoir capable de contenir l'eau nécessaire à l'irrigation, pendant les mois de sécheresse, le changement de lit du fleuve n'aurait été qu'une dépense extravagante; avec ce motif, c'était une haute conception, digne d'un prince ami de ses peuples et protecteur de l'agriculture. Hérodote et tous les historiens accordent à Mœris la gloire d'avoir établi ce réservoir, c'est donc encore lui qui a barré le coude du Nil par des digues.

Mais, qui est ce Mœris que Diodore inscrit sept générations avant Sésostris, qu'Hérodote et Eratosthène font son prédécesseur immédiat, et que Manethon ne nomme pas, ou qu'il place douze successions avant ce prince, si c'est celui que vous soupçonnez?

J'ai déjà parlé du peu de confiance que m'inspire le canon chronologique de Manethon, et j'en ai rapporté pour preuve la différence qui existe entre cet historien et tous ceux qui ont parlé, avant ou après lui, de la succession des rois d'Égypte :

1.° Avec Hérodote qui avait visité ce pays dans un temps où la domination grecque n'y était pas encore établie, et qui nous a donné le sentiment chronologique des prêtres de son temps;

2.° Avec la vieille chronique, antérieure à son travail, et avec laquelle il ne s'accorde pas;

3.° Avec la chronologie d'Eratosthène, qui vécut peu d'années après lui, qui, bibliothécaire d'Alexandrie, avait nécessairement sous sa main le travail commandé par le roi d'Égypte, et qui n'eût pas manqué de le suivre, s'il l'avait cru exact;

4.° Avec Diodore, qui, venu deux siècles après lui, aurait dû pareillement le suivre, s'il avait cru ce travail inattaquable;

5.° Enfin, avec les historiens qu'ont suivi les autres écrivains grecs dont parlent Joseph et Pline, presque tous postérieurs encore à ce même Manethon.

Si le canon chronologique du prêtre de Sebennytès n'offre, comme je le pense, que le nom des dynastes qui ont régi souverainement et indépendamment, une portion quelconque de la vallée du Nil, concurremment avec les rois de Thèbes, seuls et véritables Pharaons de l'Egypte; si dans la manière dont nous sont présentés tous ces noms, successivement et comme par ordre d'hérédité, nous soupçonnons un peu de cette supercherie dont Hérodote, Diodore, Joseph, Plutarque accusent les prêtres égyptiens de ne s'être pas défendus, quand il s'agissait de l'antiquité ou de la gloire de leur pays, nous pourrons considérer la XVIII.e dynastie de Manethon comme

celle des princes ayant occupé le trône de Thèbes avant le grand roi ; nous pourrons chercher dans cette famille, que de titres mythologiques dont je parlerai bientôt recommandèrent plus particulièrement à la vénération religieuse des Égyptiens, des personnages dont le nom, révéré pendant toute la durée de la religion primitive, se trouva placé sur tous les monumens. Là aussi, nous découvrirons l'auteur du lac célèbre qui assurait encore la fertilité à l'Égypte, quand l'absence de toute humidité semblait devoir frapper de mort toute végétation; nous y reconnaîtrons celui à l'honneur de qui furent élevés les deux colosses, celui dont le nom, corrompu à dessein par Homère, se transforma en celui de Memnon.

Le surnom de Mæris a pu être celui de plusieurs rois, si, comme vous le prouvez, M., ce mot signifie, *donné par le soleil*, ou *don de Ré* ou *Phré*. Dans la liste d'Eratosthène, on lit deux noms très-ressemblans l'un à l'autre : *Marès*, qui est le neuvième roi de cette liste, et *Maris*, qui en est le trente-quatrième. Le dernier de ces noms n'est pas interprété, mais le premier est traduit par *Héliodore*, ou *don du soleil*, comme votre *Mephrès*. Quel est maintenant celui des deux qui fut le Mæris d'Hérodote et de Strabon, le Myris de Diodore ?

Quelque ressemblance qu'aient entre eux les

noms de Marès et Maris, il est certain que la simple différence d'une lettre en apportait beaucoup dans la signification de ces deux mots. Pendant que le premier exprime un don du soleil, le second ne se rapporte qu'à un opération d'agriculture (1), or, le lac Mæris ayant été destiné à

(1) Dans ce nom de Mæris, qui devait être écrit מאריס, il se trouve deux lettres, dont l'une, l'א, qui était une aspiration insensible, avait un son variable qu'elle empruntait souvent à la voyelle la plus voisine; ainsi elle se prononçait *a* dans אדם Adam, *e* ou *œ* dans אלהים *OElohim*; *o* dans און *On* (Heliopolis) ou bien *u*, comme dans אורים *Urim*, etc.; l'autre l'י, conservait le son déterminé de notre *i*, avant qu'on l'eût rendue consonne. Ainsi, quand on voulut transcrire en grec, l'égyptien מאריס, on put écrire également *Maris*, *Mœris*, *Myris*; mais non pas *Mares*, *Mœres* ou *Myres*.

Maintenant, sachant que le personnage qui porta ce surnom fut l'auteur de l'ouvrage le plus considérable que les hommes aient entrepris dans l'intérêt de l'agriculture, si nous cherchons la signification de ce mot dans les langues hébraïque et arabe, qui durent avoir une origine commune avec l'antique égyptien, nous trouvons que la racine רס, entraîne l'idée de toute préparation de la terre pour la rendre productive, et dans le mot אריס, nous rencontrons les mots *jardinier*, *laboureur*, *agriculteur*. Le verbe arabe مرس signifie macérer dans l'eau; مرص *traire, exprimer le lait des mamelles;* أرس, *labourer, exercer l'agriculture.* (*Vide lexic. heptagl.*).

Les prêtres de Thèbes comptaient un peu moins de go[illegible]

rassembler une grande masse d'eau pour les besoins de cette même agriculture, le roi qui le créa reçut, de la reconnaissance des peuples, une honorable épithète qui exprimait le plus grand de ses bienfaits.

Quelque bornées que soient les notions qui nous sont parvenues sur le prédécesseur du grand Ramsès, elles suffisent néanmoins pour nous convaincre que ce fut un homme non moins extraordinaire que son successeur. Réunissant, nous a dit Diodore, tous les garçons nés dans ses états le même jour que Sésostris, il en avait fait les compagnons, et comme les propres frères de celui-ci. Il y a loin de ce récit à celui de Manethon, qui fait descendre le plus grand roi de l'Égypte d'un homme aveuglé par la superstition, et incapable d'aucune pensée généreuse. Le père que lui donne Diodore était un prince magnanime, fait pour s'élever aux plus hautes conceptions. Celui-ci seul, était capable d'avoir imaginé un projet aussi colossal que celui du lac Mæris : Diodore se trouve donc forcément d'accord avec Hérodote et Eratosthène; dans aucun cas, ce lac et ce barrage du Nil ne sauraient être le fait

ans entre la mort de Mæris et le voyage d'Hérodote. Cette circonstance nous reporte encore au nom de *Maris*, puisque pour remonter à Marès ou Méphrès il en faudrait compter 236 de plus.

du Mephrès de Manethon. Arrière petit-fils, ou troisième successeur du prince qui n'avait pu forcer les pasteurs dans Avaris, ce Mephrès ne pouvait avoir acquis, en aussi peu de temps, ni assez de puissance, ni assez de moyens pour se livrer à un pareil ouvrage.

Parmi les rois les plus rapprochés de Sésostris dans la ligne ascendante, il s'en trouve un dont la reconnaissance du peuple égyptien consacra de tout temps la mémoire : c'est celui que Manethon nomme Armessès, nom que vous prouvez incontestablement, M., être identique avec celui de Ramsès. Je serais assez porté à croire que la puissance des prédécesseurs de cet Armessès s'étant accrue de règne en règne, ce prince, à son avènement au trône, s'était vu en état de soumettre à sa domination, toute l'Égypte et une partie de l'Éthiopie. Maître d'un vaste empire et d'un grand nombre de captifs, qu'il pouvait occuper à des travaux d'intérêt général, il put alors donner cours à ses immenses projets.

Ce Ramsès-Meiamoun fut le père de Sésostris, s'il n'y a pas entre eux identité de personnage, et s'il est vrai qu'Aménophis n'est qu'un roi apocryphe, comme le déclare Joseph. Peut-être ne fut-il que son aïeul, si la mort d'Aménophis, survenue avant celle d'Armessès, avait laissé tomber la couronne, immédiatement, de la tête de

l'aïeul sur celle du petit-fils, sentiment qui concilierait alors Joseph avec Manethon. Quoi qu'il en soit, la construction du lac Mæris ne saurait être portée plus haut que le règne de ce prince, tant à raison de l'exhaussement du sol, qu'à cause de l'état peu prospère où se trouvait l'Égypte, sous les premiers rois de cette race.

Hérodote, qui attribue à Mæris l'établissement de ce lac, fait remonter à une époque beaucoup plus reculée, la fondation des digues qui changèrent la direction du cours du fleuve. Il est vrai que pour être conséquens, les prêtres qui lui avaient fait ce conte ajoutaient que Ménès, aussi, avait fait creuser un lac qui recevait ses eaux du Nil. Mais, comme il n'y a jamais eu qu'un seul et même lac dans cette partie de l'Égypte, que son emplacement s'accorde en tout avec les indications d'Hérodote, que les recherches de M. Jomard ne laissent aucune incertitude sur l'identité de ce lac avec celui du Fayoum, il est bien mathématiquement démontré que le lac Ménès et celui de Mæris ne sont qu'un.

La fondation de Memphis fut une conséquence de la déviation du Nil, suivant les prêtres du temps d'Hérodote. Cette ville, disaient-ils, fut bâtie « dans l'endroit même d'où il avait dé- » tourné le fleuve, et qu'il avait converti en terre » ferme ». Mais si le fleuve coulait *entièrement*

le long de la montagne sablonneuse de la Lybie, avant d'être détourné, il devait prendre son cours vers les vallées des lacs de Natroun et du fleuve sans eau, bien au-dessus de Memphis. M. le général Andréossy, qui, chargé de protéger des recherches dans ces vallées désertes, a écrit lui-même un mémoire inséré dans la description de l'Egypte, reconnaît au Nil une tendance à se jeter à l'ouest. Ce sentiment, partagé par plusieurs autres membres de la commission d'Egypte, se trouve d'une bien plus grande autorité, dans cette question sur l'histoire physique de ce pays, que le rapport des prêtres. Si une grande partie de ces eaux, ou leur totalité, suivait cette direction, elle ne descendait donc pas vers le Delta, et l'endroit où se trouva Memphis ne pouvait pas être son ancien lit. Si au contraire, comme tout l'atteste, le Nil se partageait en deux branches, dont l'une enfilait les deux vallées désertes, et dont l'autre descendait vers le point du Kaire, Memphis aurait pu exister sans qu'on eût été obligé de reporter plus à l'est le lit de cette ... Ce qu'on peut conjecturer de plus vrai- ... cette contradiction, c'est que le ... cette ville était marécageux, ... le lac Mœris, ... la branche ... devint la

a
m
pai
et a
occupe
alors de
Ce Ram
s'il n'y a p
et s'il est vrai
cryphe, comme
fut-il que son a
survenue avant celle
ber la couronne, im

seule qui charriât les eaux directement à la mer.

C'est donc Mæris qui barra le coude du Nil, qui établit le grand lac et fonda Memphis. Diodore, en attribuant cette fondation au roi qu'il nomme *Ogdoas-Uchoræus*, semble nous indiquer ce même Mæris, car tous ces surnoms sont synonymes (1).

Sésostris, de retour de sa grande expédition, et paisible possesseur de la couronne, marcha sur les traces de son prédécesseur; il s'occupa d'une manière particulière du desséchement des marais de la Basse-Égypte, et de la prospérité de l'agriculture. C'est au creusement des canaux et à l'exhaussement des chaussées, qu'il soumit les nombreux captifs qu'il avait ramenés des différentes contrées qu'il avait parcourues. Déjà ce prince avait rendu ses sujets propriétaires fonciers par le partage des terres. Sésostris fut donc, par ses conquêtes et par ses bienfaits, le héros de l'Egypte; c'est lui, dont la vénération des peuples consacra à jamais la mémoire, que le sanctuaire adopta comme Dieu, à l'honneur de qui on éleva, à toutes les époques, des temples [illegible] statues, et qui, sous une foule de noms,

---

[illegible] Wakara en [illegible]

, labou-

de prénoms, de surnoms, de titres et d'épithètes, se trouva mentionné sur tous les édifices et sur tous les ouvrages de l'art.

Le mot *Osymandias* ne fut ni un prénom ni un nom de roi, mais un de ces nombreux surnoms qu'on donnait à ces princes. L'inscription de sa statue atteste elle-même, que ce surnom était énigmatique : « Je suis Osymandias, roi des » rois, si quelqu'un veut savoir *quel je suis* et » où je repose, qu'il détruise quelques-uns de » mes ouvrages ».

Ce surnom d'*Osymandias* ou *Ismandès* était, selon Strabon, celui par lequel les Egyptiens désignaient vulgairement Memnon, et Pausanias a entendu des Egyptiens donner le nom de Sésostris, à celui que représentait le colosse Memnonien. Il se trouverait donc une triple identité entre Osymandias, Memnon et Sésostris. Ce rapport d'identité entre le deux derniers existait même du temps d'Hérodote, puisqu'en parlant de cette figure de Sésostris gravée sur des roches de l'Ionie, il dit : « Quelques-uns de ceux qui » ont examiné cette figure conjecturent qu'elle » représente Memnon, mais ils sont fort éloignés » de la vérité ». Hérodote, qui dans tout le cours de son ouvrage ne nomme pas une seule fois le Memnon égyptien, qu'il paraît n'avoir pas connu, ne peut avoir en vue dans cette dénégation, que

le Memnon des Grecs, duquel il a l'occasion de parler; puisque c'est pour des Grecs qu'il écrivait son histoire, et que ceux dont il parle, comme ayant examiné cette figure, ne peuvent être eux-mêmes que des Grecs. Il confirme donc, en cela, l'identité de cette figure avec le Memnon égyptien.

Ce nom de Memnon, inconnu en Égypte avant l'arrivée des Grecs, ce que semble prouver le silence d'Hérodote, fut forgé par Homère, qui, voulant faire figurer au siége de Troie l'Aménophis dont il avait appris le nom dans son voyage d'Egypte, le déguisa sous ce diminutif. Comme ses écrits firent autorité parmi les Grecs, pour les temps demi-fabuleux, ceux qui vinrent après lui, reconnaissant dans ce Memnon un naturel des bords du Nil, en firent un monarque éthiopien, ce dont Homère lui-même ne dit mot : de là ensuite toutes les fables poétiques.

Le titre de *roi des rois*, attribué à Osymandias par l'inscription de son monument, ne peut convenir qu'au grand Ramsès ; et c'est à lui que Diodore la donne quelques pages plus bas, en rapportant les inscriptions des figures de ce conquérant, gravées sur les colonnes qu'il faisait ériger dans tous les pays qu'il soumettait à ses armes.

Le nom d'Aménophis, que Manethon donne au père de Sésostris, paraît patronimique dans

sa famille, et peut avoir été porté par le grand Ramsès, comme par son père et plusieurs de ses aïeux. Ce prénom indiquait que celui à qui il était donné, était placé sous la protection d'Amoun-Knef, tout comme ceux qui s'appelaient Thoutmosis, l'étaient sous celle de Thot. Dans tous les cas, il paraît bien certain que c'était l'image du prince le plus puissant, le plus illustre et le plus glorieux de l'Égypte, qu'on avait voulu reproduire dans les deux colosses qui portaient également l'un et l'autre, la légende hiéroglyphique d'Aménophis; mais ce n'était plus Sésostris homme : c'était l'homme déifié et comparé au Dieu éternel, inné et immortel, protecteur spécial et *palladium* de la ville de Thèbes.

Le rapport intime qui existe entre les actions de Sésostris et celles que la mythologie attribue à Osiris, a déjà fait regarder, par plusieurs savans, ces deux personnages comme identiques. Il est certain que l'analogie ne saurait être plus parfaite. Osiris et Sésostris règnent à Thèbes: tous deux quittent l'Egypte à la tête d'une nombreuse armée, pour aller faire la conquête du monde, et tous deux érigent des colonnes dans les contrées qu'ils subjuguent; les mêmes événemens signalent leur absence et nécessitent leur retour : un frère perfide, profitant de leur éloignement, cherche à s'emparer de la couronne et

chasse du trône la reine régente ; chez l'un, ce frère est Typhon ; chez l'autre, c'est Armaïs. Informés de la trahison par un ami fidèle, chef du sacerdoce, l'un et l'autre reviennent de la Thrace en Egypte, et des embûches les attendent aux frontières de leurs états. Tranquilles enfin dans leur patrie, l'un et l'autre s'occupent exclusivement du bonheur de leurs peuples, enrichissent les villes de monumens et font prospérer l'agriculture. Il n'y a pas jusqu'à leur char, attelé l'un et l'autre par des bêtes féroces, qui ne se ressemble. Le fond de l'histoire est donc le même ; la différence ne git que dans les embellissemens dont les fictions poétiques ont enrichi la fable d'Osiris, et dans les allégories, célestes et terrestres, que la science sacerdotale accomoda à cette fable.

Que les prêtres aient, suivant le sentiment de M. Guigniaut (1), *rapporté à Sésostris tout ce que la tradition racontait d'un Memnon, d'un Osymandias, d'un Ménès*, ou bien, que dans la composition de la philosophie énigmatique, ces mêmes prêtres aient combiné leurs allégories sur les principaux traits de la vie de ce roi, en y ajoutant certaines circonstances indispensables pour les faire cadrer avec les phénomènes du ciel

(1) *Religions de l'antiq. tom. I.*

et de la terre; avec l'histoire naturelle, civile et agraire de leur pays, toujours est-il bien certain que si ce grand roi ne fut pas Osiris, Memnon et Osymandias, du moins les Egyptiens de toutes les époques l'ont confondu avec eux.

Osiris fut, suivant Hérodote, le seul immortel que la généralité des Égyptiens honora de la même manière. Divisés de sentiment à l'égard de tous les autres Dieux, tous les colléges de prêtres ne s'accordèrent que sur le culte à rendre à Osiris : cela devait être. Avant Sésostris, l'Égypte étant partagée en une foule de dynasties, dont les peuples étaient étrangers d'origine les uns aux autres, chacun avait apporté de son pays son culte particulier et ses cérémonies. Sésostris réunit sous sa loi l'Égypte entière, la Nubie, l'Éthiopie, l'Arabie et une partie de la Lybie; il fait le bonheur de tous pendant un règne de plus de cinquante ans, et emporte tous les regrets après sa mort. La nouvelle mythologie qui se forma à cette époque, ne pouvait que réunir tous les suffrages, comme l'être qui en était le type avait réuni tous les sentimens en sa personne. Le culte institué en son honneur, émanant d'un point central, devait donc être reçu par tous les colléges, et le rite s'en trouver le même dans tous les temples.

Si le culte d'Osiris avait existé avant la sortie

des Hébreux d'Égypte, on en trouverait quelque indice dans les livres de Moïse; mais rien, dans le Pentateuque n'a, de près ou de loin, le moindre rapport avec cette divinité. Le sabéïsme formait, à cette époque, la partie principale de la religion tant des Égyptiens que des peuples de l'Afrique et de la Syrie. C'est du soleil, de la lune, de tous les corps célestes, sous le nom de *milice des cieux*, que parle le législateur d'Israël; c'est leur représentation allégorique, et celle des animaux qu'on leur avait consacrés, qu'il défend d'adorer (1).

Mais avant tous ces dieux matériels et créés, les Égyptiens plaçaient un Dieu suprême, immatériel, fabricateur de l'univers, principe spirituel de toutes choses, qui s'appela d'abord *Bahal* ou *Bel*, et qu'on trouve plus tard sous les noms d'*Amoun* ou *Amen* et de *Kneph* ou

(1) Tous les dieux nommés dans le Pentateuque appartiennent au Sabeïsme et à ses allégories. *Molok* et *Bahal*, c'est-à-dire, le *seigneur* et le *dominateur*, sont les titres du soleil, qui, comme principe de toute reproduction, prend ensuite différens noms, et constitue les divinités impudiques que Moïse anathématise : *Chmosh*, *Hastoret* ou Astarté, *Shikuts*, *Tochabath*, *Kdeshim*, *Balaam*, etc. Les attributs du soleil se trouvent dans le *Nerghal* des chutéens, *l'Ashima* des hamatéens, et *l'Adra-melek* ou *seigneur resplendissant*, des spharvéiens, qui adoraient aussi la lune, sous le titre de *Ilhana-Melek* ou la dame nébuleuse.

Nef, *Knoph* ou *Nof*, *Chnoubis*, *Ichnoubis* ou *Ichonoubis* (1).

Ce Dieu, auteur de la création, le même que le JEHOVAH des Hébreux, que la tradition patriarchale avait fait connaître à tous les peuples de l'orient, plus ou moins matérialisé, plus ou moins dénaturé dans son essence, s'y conserva toujours. C'était cette divinité première, à laquelle les Grecs, et ensuite les Romains, à leur exemple, donnèrent, quand ils la trouvèrent chez les divers peuples, le nom de *Zeos* ou Jupiter, le père, le maître suprême de tous les Dieux.

Les Égyptiens ne s'étaient pas contentés d'adresser leur encens à *Bel*-Amoun, et aux principaux astres. A ces divinités, ils avaient encore associé, dès les temps les plus reculés, certains animaux éminemment utiles à l'homme, suivant les diverses localités. Chacun de ces animaux, spécialement et individuellement consacré à l'une d'elles, d'abord considéré comme son symbole vivant, finit ensuite par usurper lui-même les honneurs attribués au Dieu.

(1) Le nom de *Bahal* ou *Bel*, que les Egyptiens avaient donné au Créateur du monde, fut transporté au soleil, par les autres peuples, qui attribuaient à cet astre la formation de l'univers, ou qui le confondaient avec le dieu suprême.

Pour la manière dont le mot *Kneph*, devenait *Nef*, *Nouh*, *Noum* par la prononciation, voyez le système hiéroglyphique de M. Champollion, page 89.

Sésostris avait été l'ami, le père de ses sujets. Après leur avoir partagé les terres du domaine royal, il avait fait creuser de nombreux canaux pour dessécher les marais de la Basse-Égypte, et porter l'arrosage encore plus loin que ne l'avait fait Mæris; il s'était occupé de l'embellissement des villes, après les avoir mises pour long-temps à l'abri des inondations; il avait pourvu à la sûreté de l'Egypte, par une ligne de fortifications, depuis Péluse jusqu'à Héliopolis. La gloire qu'il s'était acquise par ses conquêtes s'étendait jusqu'au fond même de l'Éthiopie, dont les habitans s'énorgueillissaient de l'avoir eu pour roi. Les richesses des peuples vaincus avaient reflué sur l'Égypte, et les innombrables captifs, ramenés des pays lointains, avaient été soumis à des travaux d'utilité publique, de sorte qu'il n'en avait coûté ni peine ni dépenses, aux Egyptiens, pour voir s'exécuter toutes les merveilles dont leur pays s'était rempli : des inscriptions l'attestaient (1). Comment un tel prince n'aurait-il pas été l'idole de son peuple!

La manière dont ce héros finit ses jours est inconnue; quel qu'ait été le genre de sa mort, elle fut regardée comme un malheur public par l'Egypte entière. La douleur populaire, égale à

(1) *Diodore* II.

la reconnaissance qu'on lui devait et à l'amour dont il avait été l'objet, chercha sa consolation dans l'idée que celui dont la vie avait été la gloire de la patrie et la félicité des peuples, ne pouvait être qu'un Dieu.

En complétant l'histoire de l'homme par quelques traits de celle du Dieu, qui ne peuvent se rapporter qu'au premier, on retrouve une partie des circonstances qui amenèrent son apothéose.

Avant de partir pour son expédition, Sésostris avait confié l'administration du royaume à la reine sa femme, auprès de laquelle il laissait, pour conseil et pour guide, le plus sage, le plus fidèle, le plus éclairé de ses amis, celui qu'on qualifia de second Thot ou Hermès *trismégiste*. Cet homme, chef du sanctuaire égyptien, et qui, suivant Elien, aurait même été le précepteur du prince (1), fut celui qui l'informa de la trahison de son frère, et hâta son retour. Ce fut lui encore, qui, après la mort de ce roi, profita de la douleur universelle que cette perte avait fait naître, pour proposer sa déification. De concert avec la royale veuve, il institua en son honneur des sacrifices avec des pratiques mystérieuses, auxquelles les initiés seuls pouvaient être admis (2).

(1) *Variar. hist.* XII, 4.
(2) *Diod.* I.

Le culte nouveau, introduit par Thot, était fondé sur une sorte de commémoration de la mort du grand roi et de l'extrême affliction de sa veuve. Les cérémonies de ce douloureux anniversaire, dans lequel les femmes jouaient un des principaux rôles, en poussant des cris lugubres, en s'arrachant les cheveux et se meurtrissant la poitrine, furent augmentées des allégories relatives au mouvement des astres, et à la coïncidence de ces mouvemens avec les phénomènes des accroissemens du Nil. Ces allégories, qu'on avait accomodées aux circonstances de la vie du héros protecteur de l'agriculture, formèrent alors une théologie énigmatique, et constituèrent la philosophie occulte des temples. Les fêtes mystérieuses de ce nouveau culte, dans lesquelles figuraient au premier rang les lamentations des femmes (1), transportées dans la Grèce et à Rome, y furent célébrées sous les noms de mystères isiaques, éleuziaques, dyonisiaques et bacchanales.

Ce qui prouverait encore, au besoin, que le mystère d'Osiris ne fut arrangé qu'après le départ des Hébreux, c'est ce que Plutarque rapporte de l'origine des Juifs, suivant certains prêtres

(1) Plutarque nous apprend que dans les temples égyptiens il y avait même certains endroits qui étaient construits en manière de tombeaux.

égyptiens. « Et quant à ceux qui disent que Ty-
» phon, après la bataille perdue, s'enfuit sept
» journées dessus un âne, et que s'étant sauvé
» il engendra deux enfans, Ierosolymus et Ju-
» dæus, il est tout manifeste qu'ils veulent tirer,
» à toute force, les histoires des Juifs en cette
» fable ». Ainsi, voilà Typhon, le frère d'Osiris
ou Armaïs, le frère de Sésostris, confondu avec
Moïse, vaincu dans un combat et forcé de s'enfuir,
allant fonder Jérusalem et donner naissance au
peuple juif.

Le premier des dieux des Egyptiens, l'auteur de la création, *Bel*-Amoun, avait produit le chaos sous la forme d'un œuf. De cet œuf était sorti le principe plastique de toutes choses, réunissant en lui les deux sexes, et origine de tout ce qui existe dans l'univers. Quand la philosophie égyptienne vint à faire des progrès, ce principe créateur fut regardé comme un principe élémentaire, spirituel, cosmogonique, âme et cause de tout, répandu dans tout l'univers, animant et vivifiant tous les êtres : en ce sens, il reçut le nom de *Phtah* (1), tandis que le principe masculo-fé-

(1) *Phthah*, en syriaque, brûler, allumer, illuminer; en chaldéen, פטיות *phtioth*, lumières, flambeaux.

Le mot arabe زطه, a même une signification très-remarquable, relativement au système de cosmogonie univer-

minin, matérialisé en particulier, prit celui de *Neith*. Ce feu vivificateur, personnifié dans *Phtah* ou *Phta*, fut, par la suite, matérialisé de plus en plus par les Grecs, qui n'avaient pas sur l'origine des choses des idées aussi profondes que les Égyptiens : en leur empruntant leurs Dieux, ils n'en avaient reçu que la théologie vulgaire, sans chercher à en pénétrer la partie mystérieuse et cachée, sans se soucier de savoir si des allégories profondes n'étaient pas voilées sous l'apparence de ces personnages offerts à l'adoration des hommes (1). Aussi, Phta ne présenta à leurs yeux, sous le nom *d'Hephaistos* ou Vulcain, qu'un Dieu du feu, dont ils finirent par faire un Dieu forgeron et ridicule. *Neith* fut pour eux une divinité d'abord hermaphrodite, puis tout à fait femelle, qu'on appela *Aphrodite* ou Vénus.

Le feu élémentaire, vivificateur éternel, le Dieu Phta prit de nouvelles formes, ou, autrement, donna lieu à deux nouvelles allégories, suivant la manière dont on l'envisageait. Considéré dans son essence créatrice d'une manière abstraite, et

---

selle par l'action du feu. Voici comment l'interprète Edmond Castel, dans son lexique heptaglotte : *tempus quo nondum creati homines*, *quo saxa fuere liquida* (*aut nondum obduruerant*) alias *sæculum Noæ. Ingens ignis.*

(1) Voyez, pour preuve, ce que dit Pausanias de Saturne, *Arcadie*, chap. 8.

comme âme du monde, il constitua un être vague, indéfini, imperceptible aux sens. Cet être, tout spirituel, matérialisé par les Grecs, forma chez eux une divinité femelle qu'ils appelaient *Estia*, et dont les Latins firent leur *Vesta*. Pris d'une manière moins absolue, comme principe actuel et plastique de tout ce qui existe, ce même feu élémentaire porta le nom de *Thoth*, Hermès ou Mercure. Il fut l'action principiante, en quelque sorte le point initial, de tout ce qui a lieu, de tout ce qui s'exécute, et toute chose subissait nécessairement sa loi (1). Ainsi, le premier mois de l'année, étant le commencement de la période

---

(1) Le tableau suivant facilitera l'intelligence des différentes allégories ressortant de *Phta*, ou, autrement, des différentes formes de cette divinité.

BAHAL, BEL, JUPITER-BELUS OU JEHOVAH, produit l'œuf chaos, duquel sort

PHTAH,

Principe plastique et âme du monde, feu élémentaire, spirituel, cosmogonique (Mythras, Estia, Vesta), qui se montre sous trois nouvelles formes, ou, autrement, qui donne naissance à trois nouvelles allégories ; ce sont :

Phtah,	*Neith*,	*Thoth*,
Feu matériel : (*Hephaistos*, *Vulcain*.)	Principe masculo-féminin, source matérielle de toutes choses : (*Aphrodite*, *Venus*.)	Principe actuel, commencement de tout, et par conséquent, source de toutes sciences, de toutes découvertes, de toutes inventions : (*Hermès*, *Mercure*.)

qui constitue la révolution solaire, porta le nom de Thoth, et le premier jour, principe à la fois de ce mois et de l'année, lui fut consacré. La première lettre de l'alphabet, commençant aussi la série des caractères graphiques, fut consacrée pareillement à ce Dieu, et exprimée hiéroglyphiquement par un ibis (1), oiseau qui appartenait à Thot; en ce même sens encore, Manethon put dire mystérieusement, que ce Dieu était la souche des Ptolémées, et trouver une flatterie officieuse dans un des élémens de la théologie occulte. De plus, comme toutes les sciences, toutes les découvertes, toutes les inventions nouvelles ressortent forcément de ce même principe, Thot en fut déclaré l'inventeur. « C'est pourquoi, » dit Jamblique, nos ancêtres inscrivirent leurs » propres livres sous le nom de Thot, lui fai- » sant ainsi honneur de leur sagesse ». Par une conséquence inévitable de ces idées, le même Thoth dut être supposé le principe actuel de la nouvelle théologie; aussi lui en prêta-t-on l'institution. L'on désigna même sous ce nom, l'ami de Sésostris, vrai principe de toutes ces nouveautés.

A votre exemple, M., MM. Creuzer et Guigniaut (2) assimilant la mythologie égyptienne à celle des

(1) *Plutarque*, *Sympos.* IX, 3.

(2) *Religions de l'antiq. tom. I.*

Indiens, regardent Osiris comme une incarnation d'Ammon. Cela peut être vrai en ce sens, que le père de Sésostris, portant le nom d'*Aménophis*, qui n'est que celui d'Ammon, l'enfant peut être obliquement considéré comme issu du Dieu; mais ce n'est pas exact dans le sens que les Indiens attachent au mot *incarnation*, car dans les anciens écrivains, et surtout chez Plutarque, qui s'est occupé particulièrement du mythe d'Osiris, on ne trouve rien qui prouve que les riverains du Nil, eussent, sur ce mystère, les mêmes idées que les souverains du Gange. Ce sentiment est même combattu par Hérodote, qui déclare tenir des prêtres, que jamais aucun Dieu ne s'était manifesté à l'Égypte, sous une forme humaine.

L'antique Dieu des Egyptiens, celui que les rois de Thèbes honoraient toujours d'un culte spécial, et qui, suivant Plutarque, fut l'unique divinité des temples de cette capitale, *Bel* ou *Bahal*, devenu, sous les Grecs et les Romains, un *Jupiter-Belus*, était, ai-je dit, le fabricateur de l'univers, le *Démiourgos* des Grecs, le *Jehovah* des Hébreux. A ce nom de *Bel*, il joignait les titres d'*Amoun* et *Kneph*, c'est-à-dire de *créateur et conservateur* (1); et ces titres, réunis

(1) M. Champollion interprète le mot *amoun* par *gloria*, *sublimitas, celsitudo*. (l'Égy. sous les Phar.) Plutarque, d'a

en un seul mot, Amoun-Kneph, ou Amen-Knoph, et, par contraction, *Amenoph*, fournirent des prénoms à des rois et à des particuliers.

Après le grand cataclysme qui, suivant les traditions orientales, effaça de la terre toutes les générations humaines, il fallut repeupler le globe. Alors parut Osiris, qui vint refaire l'ouvrage *d'Amoun*, ou du créateur (1).

Le type de Sésostris déifié était donc le premier être qui parut après le déluge; en ce sens, on

---

près Manethon, le traduit par *absconditus*, ce qui est tout opposé. Il me semble qu'en remontant à la source, on trouve la signification de ce titre dans le mot même אמן, qui veut dire *opifex*, *artifex*; *Amoun* est donc l'équivalent du *Demiourgos* des Grecs.

Quant au mot *Knef*, dont le copte n'offre pas l'analogue, il paraît avoir la même origine que l'arabe كنف, qui signifie garder, conserver, protéger, couvrir, et que le chaldéen קנוף *Knof*, qui signifie, *tente*, parce qu'elle protège, conserve. Or, *créateur* et *conservateur* ont toujours été, dans l'Orient, les titres attributifs de l'Être Suprême.

Bel, dieu de la création, est aussi celui de la génération, *Heron*, duquel l'inscription, interprêtée par Hermapion, fait naître *Horus*.

(1) Quelquefois Osiris est confondu avec Amon lui-même, et alors il opère la première création. Pour que les hommes soient à jamais heureux, il place dans l'œuf du chaos 12 pyramides blanches; mais *Bebon*, *Smy*, *Shetan* (le Satan des hébreux) ou Typhon, pour que le mal soit inséparable du bien, y glisse furtivement douze pyramides noires.

a pu avec raison le prendre pour Noë. J'ai déjà dit qu'on ne doit pas être surpris de voir figurer, dans la Mythologie égyptienne, le réparateur de l'espèce humaine suivant le système des Hébreux, puisque Moïse ne peut qu'exprimer, sur cette matière, la doctrine des Chadéens, c'est-à-dire des *lettrés* assyriens (1), dont ses pères étaient issus, et que la même tradition, qui avait appris à ceux-ci les circonstances du déluge et celles de la repopulation de la terre, en avait pareillement porté la connaissance dans l'Égypte. Ainsi, les deux noms de *Noé* et de *Ménès*, que nous savons dérivés l'un de l'autre, ont dû être également familiers aux plus anciens assyriens et aux plus anciens égyptiens ; ils se sont transmis jusqu'à nous, avec une différence apparente, qui disparaît dès qu'on remonte à l'origine de ces noms célébres. Quant à

(1) Le mot כשדים, rendu par *Chaldéens*, vient de כרש, qui exprime tout ce qui est de la nature du feu, et, au figuré, tout ce qui est spirituel. Le mot אור, *Ur*, dont on a fait une ville, signifie, lumière, splendeur, éclat : c'était l'endroit où se réunissaient, et où résidaient peut-être, les *lettrés*, les *spirituels*, les philosophes, en un mot. La Genèse ne me paraît dire autre chose, sinon qu'Abraham descendait de la *caste des lettrés* ; de là, toutes les connaissances dont il était pourvu, et qu'il transmit à ses descendans, en ligne *patriarchale*, jusqu'à Moïse. Il n'est donc point question de l'adoration du feu par les Chaldéens, comme l'ont prétendu quelques-uns.

celui d'*Osiris*, qui indique la force (1), il serait bien impossible aujourd'hui de découvrir si, avant Sésostris, c'était déjà un des titres attributifs du dieu *créateur et conservateur*, ou s'il ne fut donné qu'au nouveau dieu. Quoi qu'il en soit, les Arabes en accueillant ce nouveau dieu égyptien, lui donnèrent le nom sous lequel il a été le plus particulièrement connu des occidentaux, celui de *Bacchus*, qui signifie le *conquérant* (2).

(1) *Sar*, qui forme la racine de ce mot, exprime tout ce qui est fort, puissant, redoutable.

(2) بكس, *subjuguer*.

Le règne de Sésostris avait été trop glorieux pour que, tant ses propres peuples que ceux qu'il avait subjugués, ne s'empressassent pas d'adopter les idées du sanctuaire égyptien. Il fut proclamé dieu, et son culte remplit bientôt l'univers de nouvelles divinités. Les Ethiopiens, les Arabes, les Lybiens l'adoptèrent, et il fournit aux Grecs, chez qui Orphée en transporta la connaissance, une foule de divinités célèbres. Comparé au soleil bienfaisant, il fut le type de *Phœbus*, qui éclaire le monde. Comme soleil d'été qui lance des rayons brûlans, il fut *Apollon*, et comme soleil destructeur, par la trop grande ardeur de ses feux, il fut le dieu de la dévastation, et par conséquent de la guerre. La femme de Sésostris, que M. Champollion nomme *Nané-Ari**, reçut aussi le surnom mystique d'*Isis*, que le même

* Ce nom est lui-même allégorique. *Nah*, *ne*, expriment également ce qui est beau, jeune, aimable. *Ari*, s'élève sur la racine أر, qui exprime l'ardeur amoureuse, la reproduction. (*Fabre d'Olivet*).

Osisis, réorganisateur du monde après le déluge, est donc le même que Ménès; mais, comme principe actuel de la nouvelle génération des hommes, et ressortant, sous ce rapport, de la seconde des formes de Phta, c'est-à-dire, de Thoth, (on se souvient que l'enfant de Ménès est *Athotis* ou l'engendré de Thot), il recueille les inscriptions de la terre sériadique. Ce n'est en effet que par Ménès-Thoth ou Noé, que les connaissances acquises dans les sciences ou dans les arts, par la race des hommes qui venait de finir, pouvaient être transmises à la nouvelle race, dont ce Ménès-Osiris était la souche.

Ératosthène, interprêtant le nom sous lequel Sésostris se trouvait inscrit dans le catalogue des rois de Thèbes, l'appelle *Syphoas-Hermès, fils de Vulcain*. Il est facile de voir que le mot soumis à l'interprètation, manque dans ce passage. Ce n'est pas celui de *Syphoas*, lequel n'est encore

savant écrit *Hesi*, ce qui semblerait signifier, *silencieux*; or, suivant Plutarque et tant d'autres écrivains anciens, Isis ayant été comparée à la lune, comme Osiris l'était au soleil, cette épithète lui convient très-bien. Comparée à la terre fécondée par Osiris, elle fut *Rhée*, *Cybelle* et *Cérès*; prise pour l'air, elle fut *Héra* ou Junon; comme lumière du jour, elle fut *Héméra* ou Diane, etc. *Voyez Apulée, métam. liv. III. Voyez aussi les inscriptions du grand obélisque de Rome, où Sésostris est identifié avec Apollon*

qu'un des innombrables surnoms donnés au grand roi, et qui paraît aussi faire allusion à ses exploits (1). Le nom interprêté, et qui est resté inconnu, exprimait donc en égyptien, l'idée *d'Hermès, fils de Vulcain.* Sésostris est donc pris encore ici pour Thot, ou Hermés, et c'est à bon droit qu'en cette qualité il est dit fils de Vulcain, puisque Thot n'est, comme nous venons de le voir, qu'une des formes de Phta, le Vulcain des grecs (2).

Il me semble avoir suffisamment démontré l'analogie qu'il y a entre Sésostris et Osiris, et prouvé que ce dernier, quoique très-distinct d'Amon, de Ménès et de Thot, était cependant

---

(1) Le mot *Syphoàs* paraît formé de סיף, dont les Grecs ont fait *xiphos*, épée; et de واص, jeter, renverser, ou ودس, briser, broyer, rompre, fouler aux pieds. Ce nom équivaut donc à *épée terrible*, *épée victorieuse*, surnom qui se rapporte bien au génie des peuples orientaux.

(2) SÉSOSTRIS, Vainqueur du Monde,

Surnommé *Syph-Ouas*, c'est-à-dire, l'épée victorieuse, est déifié sous le nom mystique d'*Osiris* (le fort) ou *Bacchus* (le oonquérant). Il est comparé à

AMOUN,	MÉNÈS (Noé),	THOTH,
(*Le Créateur.*) Glisse 12 pyramides blanches dans l'œuf Chaos.	Surnommé *Dionios* (fils de Jupiter). Refait l'ouvrage d'Ammon après le déluge.	Ou *Hermès*, *fils de Vulcain.* Recueille les inscriptions de la terre Sériadique, apprend aux hommes les sciences, les arts, etc.

quelquefois confondu avec eux, dans les nombreuses combinaisons de la fable isiaque.

Dans la nouvelle théologie, inventée par l'ami de Sésostris, ce prince étant devenu le type de tout ce qui est bien, son frère Armaïs devait être, sous celui de Typhon (1), le type de tout ce qui est mal. Ces deux frères formèrent ainsi les deux principes opposés, comme Orosmade et Arimase, chez les Perses.

Ce personnage de Typhon, que les mythologues dépeignent comme un homme petit, roux de poil et très-gros, et que les monumens typhoniens représentent sous un aspect presque difforme, pourrait encore être invoqué à l'appui du sentiment qui fait naître le mythe d'Osiris, de l'histoire de Sésostris. Armaïs, frère du grand roi, sur qui était modelé ce Typhon, paraît avoir été en effet un homme que son excès d'obésité fit comparer à un tonneau, et qui en porta le sobriquet : c'est ce que témoigne évidemment ce surnom même de *Danaus* (2). C'est également

---

(1) Si Sésostris, comme *Osiris* et *Ménès*, est le réparateur de l'espèce humaine, son frère, comme *Typhon*, en est le destructeur : c'est le déluge même. Le verbe *touph*, en chaldéen, signifie *inonder*, *déborder*. Le syriaque *atouph* signifie *immerger*.

(2) דנא *Dana*, sans la déterminaison étrangère, dont les Grecs firent *dinos*, tonneau.

loin de regarder les deux colosses comme des représentations d'anciens rois, leur offre des sacrifices comme à des Dieux; l'un est le soleil éthyopien, l'autre Memnon-*Eous*. Ces deux noms étaient ceux que les prêtres égyptiens donnaient à ces statues, ainsi que l'affirme Philostrate. La qualité de fils de l'aurore, que prodiguent au colosse memnonien tous ceux des Grecs et des Romains qui ont vu cette statue, atteste bien que jamais, dans l'antiquité, personne ne l'avait regardée comme l'image du roi Aménophis.

L'établissement du culte d'Osiris avait changé la face de la mythologie existante. Une théologie nouvelle s'était emparée des temples, régulière, sagement combinée, savante par la profondeur de ses allégories, par l'art avec lequel elle embrassait dans ses énigmes tous les mystères du ciel et de la terre, par l'artifice avec lequel elle les rapportait tous à un petit nombre de personnages, dont la reconnaissance publique voulait consacrer à jamais les bienfaits, ou dont la haine nationale voulait flétrir éternellement la mémoire. Alors, la philosophie des temples devint une véritable science, une science très-compliquée. Toutes les merveilles de la création, toutes les opérations de la nature furent matérialisées, et réparties sur ce peu de personnages qui furent ainsi, sous les différentes formes qu'on leur prêta,

l'emblême de tout l'univers. La manière dont les astres font leur révolution céleste, la marche du soleil le long de l'écliptique, son passage successif dans les différens signes du zodiaque; son influence sur les saisons; les phénomènes qui signalent les débordemens du Nil, les périodes de sa crue et de son abaissement, les causes naturelles qui, en rendant les inondations plus ou moins considérables, produisent l'abondance ou amènent la stérilité; toutes ces circonstances furent personifiées, et formèrent un corps d'histoire énigmatique, dont le sens fut toujours inaccessible au vulgaire (1). Ce vulgaire, en effet, ne

---

(1) La *Genèse*, telle que nous l'a donnée Moïse, n'est que la cosmogonie des lettrés assyriens (*chaldéens*), transmise aux hébreux par Abraham, issu de cette haute caste. Cette même cosmogonie devait être celle des égyptiens, puisque nous la retrouvons chez les phéniciens. Court de Gebelin, dans son *monde primitif* qui au milieu de beaucoup de choses hasardées contient de grandes vérités, a démontré incontestablement, que la cosmogonie de Sanchoniaton, *in porphyro*, est identique avec la *Genèse*. Une seule phrase le prouvera; et servira en même temps à faire connaître la manière dont les orientaux déguisaient ce qui appartenait à la religion, en le personifiant.

Sanchoniaton dit : « En ce temps là vivait *Élioyn*. Sa » femme s'appelait *Berouth*. — D'eux naquit *Épigée* ou » *Autochton*; qui fut depuis appelé *Uranus*. — Celui-ci » eut, des mêmes parens, une sœur qui s'appela *Ghé* ». —

vit jamais dans Osiris, qu'un Dieu victime des fureurs du barbare Typhon, dans Isis, qu'une déesse recherchant de tous côtés les lambeaux du corps de son époux; la vérité n'était manifestée qu'aux seuls initiés, c'est-à-dire, au petit nombre d'esprits forts reconnus dignes de la comprendre. Osiris, Isis, Typhon furent les trois principaux acteurs de ces fables mystérieuses; les autres furent, ou des divisions de ces personnages typiques, ou des accessoires nécessaires pour la marche du drame allégorique.

Je n'entrerai pas dans l'explication de ce drame;

Élioyn n'est autre que *l'OElohim* de Moïse, ce que nous traduisons par le mot *Dieu*. *Berouth*, vient du verbe *bara*, dont se sert Moïse pour signifier *créer*: c'est donc la *création* qui est la femme *d'Élioyn*. *Uranus* et *Ghè* sont les noms grecs du ciel et de la terre. La phrase de Sanchoniaton n'est donc que ce début de Moïse: « au commen» cement Dieu créa le ciel et la terre ». (*Voyez monde primitif*, *alleg. de Sat.*).

On a voulu conclure de cette ressemblance des deux cosmogonies, que les Phéniciens avaient emprunté la leur aux Hébreux. Ce n'est pas possible : à cette époque les livres sacrés de ceux-ci n'étaient connus d'aucun étranger. Cette ressemblance ne peut venir que de la communauté de source à laquelle avaient puisé les plus anciens peuples. La différence dans la manière d'exprimer ensuite un même fait, constitue précisément celle entre le récit nu et simple, et celui qu'on avait revêtu de formes personnifiées.

je ne pourrais prétendre, en me livrant à de pareilles recherches, à mieux faire que vous, M., et que MM. Creuzer et Guigniaut (1). Mon unique objet, en parlant du culte d'Osiris, était d'en constater l'origine, et de montrer qu'il n'est pas aussi prouvé que l'ont pensé quelques savans, et M. Guigniaut lui-même, 1.° Que chez les Egyptiens aucun mortel n'avait été élevé au rang de Dieu, ce qui est contraire au sentiment d'une foule d'écrivains, et principalement de Diodore, qui dit, livre premier, chapitre XIII.[e] : « Sur les » autres Dieux nés des premiers, les Egyptiens » disent que ce furent des *mortels portés à l'immortalité* par leur sagesse et leurs bienfaits envers » le genre humain »; et en cela, cet auteur n'est point en opposition avec Hérodote, qui ne dit autre chose, sinon qu'en aucun temps, aucun Dieu *ne s'était manifesté* en Égypte, *sous une forme humaine*; — 2.° Qu'Osiris n'avait pas son type parmi les rois d'Egypte. Le parfait accord entre l'histoire de ce Dieu et celle de Sésostris, avoué par ceux même qui contestent à celui-ci d'avoir fourni le canevas sur lequel on broda l'histoire du Dieu, n'est-il pas confirmé encore par l'inscription de l'obélisque de Rome, qui compare sans cesse Ramestès à Apollon, c'est-à-dire *Orus*, qui n'est qu'une des formes d'Osiris?

(1) *Panth. Egypt. de M. Champ.* — *Relig. de l'ant. tom.* I.

La théologie égyptienne, telle que nous l'ont faite connaître les Grecs, n'est pas celle qui existait avant l'avènement des Ptolémées au trône d'Egypte. L'antique théologie de Thoth perdit de sa pureté sous la domination étrangère, et c'est pour n'avoir pas assez fait attention à cette différence de temps, qu'on s'est cru fondé à relever tant de contradictions entre les historiens des diverses époques. Les Dieux de l'Egypte avaient été transportés, très-anciennement, dans la Grèce, où ils avaient formé une nouvelle famille, qui n'avait pas tardé à se séparer de celle dont elle tirait son origine. Le génie des Grecs ne pouvait pas se contenter des attributions données, en Egypte, aux Dieux qu'ils en avaient reçu. Chacun de leurs poètes avait encore, dans ses fictions, augmenté l'apanage de ces divinités, de sorte qu'au moment où, avec les rois grecs, ces Dieux rentrèrent dans leur ancienne patrie, ils s'y montrèrent avec une physionomie *aliénigène* qui rendait leur identité presque impossible à constater. Aussi, quoique Phta fut le type bien reconnu *d'Hephaistos*, *Hephaistos*, ou Vulcain, figura comme un dieu différent de celui-ci dans la mythologie gréco-égyptienne; quoique Isis fut bien avouée pour la même déesse que *Demeter*, il y eût en Egypte une *Demeter* ou Cérès, autre qu'Isis. Le sanctuaire égyptien dévoué alors aux

Grecs, et se rendant adulateur des Ptolémées, ses protecteurs, ne se contenta pas de supposer à Osiris un fils qui avait fondé le royaume de Macédoine, il admit encore d'autres divinités inconnues dans les temps anciens, ou qui n'y étaient que des formes différentes d'une même divinité. Sous les Grecs, l'Égypte eut une Junon et une Vesta spéciale (1), qu'elle ne possédait point avant leur arrivée, ainsi que l'affirme Hérodote (2); et son zodiaque reçut les dioscures, positivement déclarés par cet historien, étrangers aux rivages du Nil. A la première époque, l'Égypte n'avait pas de prêtresses. « Chez les Égyptiens, les femmes » ne peuvent être prêtresses d'aucun dieu ni d'au» cune déesse; le *sacerdoce est réservé aux hommes* (3); rien de plus précis. Et cependant, non

(1) Dans le culte primitif, ce qui donna naissance à *l'Estia* des Grecs n'était que le feu élémentaire, compris par les Egyptiens de la même manière que les Perses. Les Grecs, qui ne voulaient rien d'intellectuel dans leur culte, personnifièrent ce feu créateur en une divinité femelle.

(2) *Hérod.* II. § 50.

(3) *Ibidem.* § 35. Ce que cet historien dit des femmes *consacrées* aux dieux, dont l'une institua l'oracle de Dodone, ne contredit pas ce déni formel. En Égypte, les femmes consacrées ou vouées à une divinité n'en était nullement prêtresses. Leur consécration n'était que temporaire, et une pieuse prostitution en était l'objet et les fonctions; telles étaient les *pallades* de Belus ou Amon.

seulement Perse, Juvenal, Apulée font mention de prêtresses égyptiennes, mais la pierre de Rosette nomme particulièrement Irène, prêtresse d'Arsinoé-Philopator. Voilà donc des preuves irrécusables de la modification de l'ancien culte égyptien, sous les Ptolémées. M. Letronne a prouvé qu'une partie des cérémonies des Grecs s'était introduite dans le rit égyptien, quant aux funérailles; cela convenu, il n'y a pas de raison pour supposer qu'il ne s'en soit pas introduit pareillement dans les autres parties du culte. Si l'Égypte n'avait jamais changé de domination, si trois périodes de barbarie n'avaient pas pesé successivement sur cette contrée, nous pourrions croire que la religion et ses rites s'y étaient toujours gardés purs et sans la moindre altération; mais puisque les Perses ont exercé, par trois fois différentes, leur tyrannie sur le culte égyptien et sur les ministres de ce culte, puisque les Grecs ont régné dans cette vallée, puisque quelques-uns des dieux que nous y découvrons, dans les derniers temps, sont ceux des Grecs, et qu'un historien grec, antérieur à cette domination, désavoue ces dieux pour égyptiens, il faut bien par force reconnaître qu'ils y ont été apportés par ces étrangers, et adoptés par les nationaux (1).

(1) Suivant Hérodote, Amasis permit aux grecs qui fré-

cette différence de temps dont je viens de parler, relativement aux dieux de la Grèce transplantés en Égypte sous l'empire des Grecs, doit s'entendre aussi des usages qui se sont introduits dans cette contrée, à la même époque, et entre autres, des jeux gymniques. M. Agoub, dans un article très-recommandable (1), dit que si Hérodote avait visité l'hippodrome de Thèbes, et vu, dans les catacombes et sur plusieurs édifices, les divers bas-reliefs où sont représentés les jeux gymniques des Egyptiens, il n'aurait pas avancé que Chemmis était la seule ville où, à l'imitation des Grecs, de semblables jeux étaient célébrés; il ajoute que cet historien a dit lui-même, que des ambassadeurs éléens étaient venus soumettre à l'approbation des Egyptiens, les réglemens des jeux olympiques, ce qui prouve que ce peuple avait acquis dans ces jeux une supériorité reconnue.

---

quentaient l'Égypte, d'élever à leurs dieux des temples et des autels, et on donna le nom d'*Hellenion* au plus grand de tous ces édifices, qui fut bâti à frais communs par onze villes qu'il nomme. Outre ce temple, les Eginets seuls en bâtirent un à Jupiter; les Samiens un à Junon, et les Milésiens un à Apollon. Voilà la première origine de l'introduction des divinités grecques en Égypte. Elles se glissèrent ensuite dans les temples du pays, à la faveur de la domination grecque.

(1) *Revue encycl. janvier* 1826, au sujet de la descrip. de l'Ég.

Ces remarques, que je n'aurais pas relevées peut-être, si elles n'émanaient d'une plume très-versée dans ces matières, et si elles n'étaient consignées dans un recueil justement célèbre, ne me paraissent pas justes. D'abord, si l'hippodrome de Thèbes avait existé du temps d'Hérodote, cet historien n'aurait pu manquer de le voir. Et certes, un cirque d'une superficie aussi immense que l'était celui dont il s'agit, superficie sept fois plus considérable que celle du champ de Mars de Paris (1), et tel que ceux de la Grèce n'en approchèrent jamais, était bien de nature à fixer son attention. Notre historien n'a pas vu les catacombes, qui n'étaient point encore un objet de curiosité à cette époque, mais il a vu les monumens et observé les décorations des murs; et s'il avait aperçu quelque part des traces des jeux de sa patrie, il n'aurait pas affirmé avec tant d'assurance, que les Chemmites « se distinguaient du reste des Egyptiens par la célébration des jeux gymniques, *à la manière des Grecs* »; il n'en aurait pas témoigné de l'étonnement, et ne se serait pas enquis avec tant de soin, de la cause de cette singularité.

L'ambassade des Eléens ne prouve nullement

(1) Le Champ de Mars de Paris renferme 93,400 toises carrées; l'hippodrome de Thèbes en contient 624,380. *Voy. Description de l'Egypte*, tom. 1.

la supériorité reconnue des Egyptiens dans ces exercices, attendu que ce n'est que leur sagesse, et non leur habileté que ces grecs viennent consulter. « Les Eléens leur exposèrent *tous les réglemens* qu'il leur avait paru convenable de faire », et les Egyptiens répondirent que ces réglemens « violaient entièrement les lois de l'équité, parce » qu'il était impossible qu'ils ne favorisassent leurs » compagnons aux dépens de l'étranger. Que » si c'était là *le sujet* de leur voyage en Égypte, » *on leur conseillait d'en établir où les étrangers* » *eussent seuls le droit de combattre* » (1).

Les ténèbres épaisses qui enveloppent l'histoire d'Égypte, nous auraient laissé ignorer à jamais le titre que portaient les maîtres du gouvernement, dans les temps les plus reculés, si les livres des Hébreux ne nous l'avaient révélé eux-mêmes. Ce titre était celui de *Pharaons*. Quoiqu'on ne le retrouve plus dans aucun historien profane, les modernes l'ont toutefois adopté pour désigner les rois autoctones de l'Égypte.

Hérodote, Manethon, Érathosthène, Diodore, tous ceux qui ont écrit sur l'histoire de l'Egypte, conviennent qu'un gouvernement théocratique a précédé, dans cette contrée, l'autorité monarchique; tous s'accordent en ce point, qu'Orus fut le dernier des dieux et demi-dieux qui adminis-

(1) *Hérod.* II. 140.

trèrent ce royaume : on peut dire que cela est vrai sous un certain sens. Orus, qui n'est qu'une forme d'Osiris, en tant qu'Osiris est pris pour le soleil, ayant été mis au rang des dieux, il est évident que son successeur fut le premier des rois mortels; par la même raison, les prédécesseurs de Sésostris n'étant eux-mêmes que des dieux du 3.e ordre, ou demi-dieux, ils furent supposés avoir succédé aux dieux que les Égyptiens plaçaient idéalement en tête de leur monarchie.

Les prédécesseurs de Sésostris avaient été les lieutenans des dieux, les demi-dieux gouvernant au nom de ces dieux eux-mêmes; c'est eux que l'écriture sainte désigne sous le titre de *Pharaons*, équivalent de *Théocrates*. Chez les Hébreux, cette même qualité de *Théocrate* était exprimée par le mot *Sophet* ou juge; ces mots étaient donc synonymes. Ce qui met au jour cette vérité, c'est que la forme de gouvernement que Moïse donna à son peuple, en quittant l'Egypte, fut précisément cette même théocratie. Le législateur ne pouvait soumettre une population errante, composée d'élémens divers, qu'à un gouvernement de même nature que celui qui lui était connu, et au régime duquel elle était habituée. Déjà j'ai fait remarquer que les tribus d'Israël étaient administrées par un prince particulier, ou *Sharei*, qui est l'équivalent de *Dinaste*, et on trouve chez les

deux peuples, les mêmes grades militaires. L'Egypte devait nécessairement servir de modèle à la Judée, pour ses institutions. Les juges d'Israël ne furent donc que la copie des Pharaons de l'Egypte, tels qu'ils existaient au moment de la *séparation* des deux peuples. Ces Théocrates, nommés *Pharaons* par les uns, et *Sophtim* (pluriel de *Sophet*) par les autres, régnant au nom et de la part de la divinité, étaient, en cette qualité, les maîtres absolus de la nation, les arbitres souverains de ses destinées, comme Dieu lui-même, dont ils se déclaraient les ministres. Lorsque les Hébreux courroucés contre les fils de Samuel, voulurent avoir des rois, c'est Dieu qui se regarda comme dépossédé de la domination : « C'est moi que ce » peuple repousse, dit-il à Samuël, pour que » je ne règne plus sur lui ». A cette époque, les Egyptiens avaient des rois depuis deux siècles les Hébreux, qui avaient toujours les yeux tournés du côté de leur ancienne patrie, éprouvaient le besoin de les imiter. Le mot Pharaon, examiné lui-même dans ses différentes significations, sert encore à montrer l'analogie de cette dignité avec celle de juge ou *Sophet* : ce mot est employé plusieurs fois dans l'écriture sainte, comme synonyme de *vengeur* (1).

---

(1) L'une des significations de פרע *pharâ*, en hébreu et en chaldéen, est *vengeur*, ce qui l'identifie, à peu près,

Les Pharaons et les sophtim, étant supposés représenter sur la terre *Bel* ou *Jehovah*, se trouvaient de plein droit chefs de la religion, mais sans pouvoir remplir aucune fonction sacerdotale, toutes exclusivement réservées à la caste des prêtres. Ni chez les uns ni chez les autres, le théocratorat n'appartenait pas *nécessairement*, à cette caste ou tribu : Gédéon était de la tribu de Manassé, Jephté de celle de Ruben, Ajalon de celle de Zabulon, Abdom de celle d'Ephraïm. Le théocratorat était si bien distinct du pontificat, que, chez les Egyptiens, nous voyons un Aménophis, fils de Papius, exercer la grande prêtrise, sous un autre Aménophis, qui est Pharaon, et qui veut que son homonyme lui fasse voir les dieux (1); chez les Hébreux, Aaron est grand prêtre pendant la judicature de Moïse. Hérodote, d'ailleurs, ne tenait-il pas des prêtres

---

avec le mot שופט *sophet*, juge, par lequel on désignait le chef du gouvernement des Hébreux, avant Saül. Les composés, *phourânoth* et *sephoth*, signifient, l'un et l'autre, *supplices*, *peines infligées*, *vengeances* (*lex. heptagl.*)

Les *Suffetes* des Carthaginois étaient une imitation des juges des Hébreux et des Pharaons des Égyptiens, et probablement ils les avaient empruntés des Phéniciens, leurs pères. Tous ces gouvernemens durent être de même nature, à l'époque la plus reculée.

(1) *Joseph, contre Appion, livre I.*

qu'il y avait eu autant de *Pyromis*, titre de considération sous lequel on désignait ces pontifes, que de rois. Qu'on ne pense pas, au surplus, que la qualité de femme dût être une exclusion pour la puissance théocratique : ce qui se passait en Egypte, où nous voyons plusieurs femmes au nombre des Pharaons, se passait également en Juda, où nous trouvons parmi les Sophtim, Débora, veuve de Lapidoth.

La théocratie finit en Egypte sous Sésostris, et avec elle, le pharaonat. Cette qualification ne se trouve plus dans aucun historien profane, ce qui ne serait pas arrivé si ce titre avait été encore en usage au moment de l'arrivée de Cambyse. Jusqu'à Sésostris, le chef du gouvernement avait été en même-temps celui de la religion et celui de la nation, comme l'étaient les juges chez les Hébreux. Les voyages de Sésostris durent séparer ces deux dignités. Le dernier Pharaon partant pour une expédition qui devait durer de longues années, devait nécessairement déléguer à quelqu'un la régence de la puissance spirituelle, comme il déléguait à sa femme, sous la direction de son ministre favori, la régence de la puissance temporelle. Ce fut ce ministre lui-même, cet ami fidèle et dévoué, celui qu'on surnomma le Thoth trois fois grand, qui fut investi des attributions de chef suprême de la religion, et, à son retour,

Sésostris lui remit définitivement, et à ses successeurs après lui, la conduite des choses sacrées.

Celui qui se départait ainsi en faveur des prêtres, de toute la puissance spirituelle, pouvait-il n'être un Dieu ? La reconnaissance sacerdotale le proclama tel, et l'amour des peuples se fit un bonheur de se le persuader. Thoth, ou le chef du sanctuaire caché sous ce nom mystérieux, chef absolu de la religion, put donc travailler librement à la réforme de l'ancien culte. A la mort de son ami, il composa une nouvelle théologie qu'il était bien sûr que la nation ne désavouerait pas. Aussi, ce culte fondé sur l'affection unanime d'une masse de population devenue homogène, et sur des regrets universels, fut-il adopté avec empressement par tous les colléges, et les nouveaux dieux usurpèrent bientôt la suprématie sur les anciennes divinités, excepté à Thèbes. C'est ainsi que changea le régime du gouvernement de l'Egypte, non par un effort des peuples pour renverser l'autorité sacerdotale, devenue odieuse, comme l'ont pensé quelques écrivains (qui ne l'ont supposé sans doute que par analogie avec ce qui se passa chez les Hébreux quand ils voulurent avoir des rois), mais par concession gratuite et volontaire d'un prince, qui semble n'avoir respiré que pour accabler ses peuples de bienfaits.

Je ne pousserai pas plus loin cette discussion

sur l'origine du mythe d'Osiris. Je vais terminer cette lettre par quelques observations sur les sepultures des Egyptiens.

L'embaumement des corps, et leur dépôt dans des cryptes naturelles ou artificielles étaient pratiqués par les Egyptiens dès la plus haute antiquité. Il n'est donc pas douteux que les restes de ceux qui vécurent dans les temps les plus reculés, ne dussent se retrouver; et pourtant, il en est des momies comme des monumens : leur très-haute antiquité est plus que problématique, et de toutes celles qu'on a pu découvrir, il serait difficile peut-être d'en déterminer une seule, qui remontât seulement au siècle d'Amasis.

Avant l'invasion des Perses, l'Égypte était le coin de la terre le plus populeux. Laissant à l'écart tous ces récits exagérés qui porteraient le nombre des habitans de cette vallée à des quantités impossibles, tenons-nous-en à celui de sept millions qui, suivant Diodore, fut celui de sa population sous les Grecs. Ce nombre, loin de présenter rien de trop élevé, me paraît au contraire fort au-dessous de ce qu'il dut être. En effet, Hérodote donne à l'Égypte 20,000 villes bien peuplées, et Diodore assure que de son temps, on y comptait encore 18,000 tant villes que *grands bourgs*. Or, 7,000,000 d'habitans divisés par 20,000 ou par 18,000, ne donnent à chaque lieu

que 350 ou 389 individus, ce qui, en aucun temps, n'aurait pu mériter à ces lieux le titre de gros bourgs.

M. Champollion-Figeac, votre frère, place à l'an 1473 avant J. C., le commencement du règne de Sésostris. Cambyse fit la conquête de l'Egypte vers l'an 525 : ces deux époques laissent entre elles un laps de 948 ans.

La durée de la vie moyenne des hommes est évaluée de 25 à 33 ans. En prenant pour l'Égypte ce dernier terme, qui est celui qu'Hérodote a adopté lui-même, il se trouve 28 générations et trois quarts, dans l'intervalle de Sésostris à Cambyse. Ces 28 $\frac{3}{4}$ générations de 7,000,000 d'habitans, ont donc produit, dans ce même intervalle, 198 millions de décès.

La nécessité de conserver les morts était, chez les Égyptiens, l'un des points capitaux de leur croyance. Des raisons de salubrité publique avaient fait adopter cet usage, ainsi que l'a si bien prouvé M. le docteur Pariset; mais les prêtres avaient caché ce motif déterminant sous le voile de la religion : tant que le corps n'est pas détruit, son âme n'en cherche pas d'autres; on ne doit donc pas donner ce corps en pâture aux vers : de là, toutes les rêveries de la métempsycose. Les cadavres, après avoir été embaumés, étaient généralement enfermés dans une sorte de cartonnage, composé

de nombreuses bandes de toile ou de papyrus, appliquées et collées les unes sur les autres, de manière à former au corps une sorte d'étui qui en moulait la forme. D'autrefois on les plaçait dans un cercueil imitant ordinairement la forme du corps, et qui était inclus lui-même dans un second cercueil que renfermait un troisième et même un quatrième, ainsi qu'en a donné la preuve M. Passalacqua (1).

Une génération qui s'éteint, se compose d'individus de tous les âges, et par conséquent de toutes les tailles. Pour avoir une longueur moyenne de momie, mettant de côté ces 4.e, 3.e, et 2.e cercueils concentriques, prenons pour premier terme, les dimensions du cercueil intérieur de la momie du tombeau découvert intact par M. Passalacqua; et comme, parmi le peuple, les plus pauvres étaient déposés dans les catacombes sans aucun entourage de bois ou de carton, mais simplement enveloppés de linge par dessus leurs grossières bandelettes, prenons pour second terme, les proportions nues d'un enfant qui vient de naître; nous en fixerons la longueur à dix-neuf pouces. La moyenne entre ces deux extrêmes sera une longueur de 450 lignes, une largeur de 136 lignes et une hauteur de 156 lignes; ce

(1) *Catalogue des Antiq. Égypt.*, p. 183.

un cube de 11,456,640 lignes. Si nous supposons que les catacombes sont des galeries uniformes de neuf pieds de haut sur autant de large, comme celle découverte, pleine de ses momies, par M. Passalacqua (1), il a fallu pour les 198,000,000 de momies, chaque cube de 9 pieds en contenant environ 190, un développement de ces mêmes galeries, de 621 lieues de 2500 toises.

Si au lieu de nous arrêter à Sésostris, nous remontons à l'année 2960, à laquelle, ou environ, furent construites les chaussées de la ville de Thèbes, et que nous supposions à l'Egypte, depuis cette époque jusqu'au règne de Sésostris, le tiers seulement de la population qu'elle eut sous ce prince, et c'est bien là le terme le plus bas, le nombre de générations éteintes sera de 45, celui des décès de 103,700,000, et il a fallu pour contenir leurs restes, une nouvelle longueur de galeries d'environ 327 lieues. Ce nombre joint au premier, a donc nécessité un développement de catacombes de 948 lieues.

Quelle que fût l'étendue des catacombes préparées d'avance, au fur et à mesure que les années s'amoncelaient, cette étendue diminuait, et on devait en creuser de nouvelles. Il est à présumer que certaines personnes de l'ordre

(1) *Catalogue des Antiq. Égypt.*, p. 200.

des prêtres, étaient chargées de la direction de ces travaux. Cambyse vient en Égypte et s'empare de ce pays : de ce moment, tout y est bouleversé. La religion du vainqueur différait de celle du vaincu ; le vaincu fut tourmenté dans ses croyances, et si on lui laissa son culte, ce fut avec des modifications qui devaient tendre insensiblement à en altérer la pureté.

Le premier moment de la victoire fut terrible ; la fureur du soldat secondant celle du prince, les statues furent brisées, les temples pillés et incendiés, et on porta la flamme jusques dans la demeure des morts. Des révoltes successives ramenèrent plusieurs fois en Egypte les Perses et leur furie, et dans ces différentes invasions, leur sceptre de fer pesa cent treize ans sur la vallée du Nil : dans ce long intervalle, les conquérans eurent bien le temps de compléter leur œuvre de destruction.

Les catacombes ne furent pas plus respectées que les temples : comme eux, elles éprouvèrent l'effet de l'incendie ; aussi les voyageurs ne trouvent-ils plus, dans le plus grand nombre de ces longs et étonnans souterrains, que des lambeaux abandonnés par les flammes. L'action du feu concentrée dans un espace si resserré, et alimentée par des matières aussi éminemment combustibles, a altéré la pierre elle-même. « Le plafond, dit

» le savant M. Jomard, a été attaqué, fendillé, » il s'est éclaté peu à peu; un léger effort en » a fait tomber à terre des morceaux ». Comment pourrions-nous donc espérer de retrouver aujourd'hui des momies qui pussent dater d'une époque antérieure à l'invasion des Perses?

Xerxès, connu par la dévastation de la Grèce, fut le chef de la seconde invasion de l'Égypte. Il avait à punir les Égyptiens de leur rébellion; il acheva de ruiner ce qui n'avait été qu'endommagé la première fois. Cambyse avait déjà voué à la destruction une partie des temples et des monumens religieux, Xerxès suivit son exemple, et imita ses fureurs.

Ce prince châtia sévèrement les Egyptiens, et suivant Hérodote, *il appesantit leurs chaînes beaucoup plus que n'avait fait son père.* Deux nouvelles révoltes, l'une sous Artaxerxès-*Longue-main*, l'autre sous le féroce Ochus, ramenèrent en Egypte la guerre et ses déplorables suites. Alors les peuples de cette vallée durent voir ruiner de plus en plus ce qui avait pu échapper aux invasions précédentes, ou qui avait été rétabli par les rois égyptiens intermédiaires. Ce ne fut que sous la domination des Grecs, que les Egyptiens purent être rassurés sur le respect dû aux édifices sacrés et sur l'inviolabilité des tombeaux de leurs pères.

On peut croire, avec M. Passalacqua, que l'avarice fut la principale cause de la spoliation des tombeaux de l'Égypte par les Perses. Les Egyptiens ensevelissaient quelquefois les momies de leurs proches avec les bijoux qui leur avaient appartenu : les nombreuses et belles parures de la collection de cet antiquaire en font foi. L'or et l'argent qu'on retira, tant des catacombes publiques que des tombeaux particuliers eux-mêmes, qu'on avait aussi livrés aux flammes, ainsi que l'a parfaitement reconnu M. Passalacqua, firent sans doute nombre dans les 300 talens du premier de ces métaux, et dans les 2,300 du second, qui, au dire de Diodore, provinrent *à l'état de fusion, des incendies qui détruisirent tout.*

Les plus anciennes momies, vraies égyptiennes, qu'on puisse retrouver, ne paraissent devoir être que celles des individus morts pendant la durée de la tyrannie des Perses, et déposées dans les cryptes après l'établissement des Grecs. Peut-être est-ce le désir de soustraire les restes de leurs parens à l'avarice des premiers, qui fit naître l'usage signalé par Hérodote, de conserver dans les maisons les momies des gens riches, usage qui se conserva encore dans quelques familles, sous la domination des Grecs, ainsi que l'atteste Diodore; mais ces mêmes momies devaient finir, un jour ou l'autre, par être portées dans les cata-

combes : pour peu qu'une famille fût nombreuse, en peu de siècles il n'y aurait plus eu assez de place dans les maisons pour les contenir. La momie du tombeau particulier découvert intact par M. Passalacqua, pourrait bien être du nombre de celles préparées avant l'arrivée des Grecs. Chacun des objets trouvés dans ce sépulcre a *des formes et des caractères inconnus dans les antiquités égyptiennes :* c'est, n'en doutons pas, que nous n'avions eu jusqu'ici que des antiquités gréco-égyptiennes, car nous ne pouvons entrevoir l'Egypte primitive qu'à travers l'Egypte grecque.

Les catacombes nécessaires pour contenir les restes de la population éteinte devaient se creuser successivement, et de manière à aller au-devant des besoins des générations qui passaient. Chaque siècle voyait se fermer un certain nombre de cryptes et s'en ouvrir un certain nombre de nouvelles. N'étant pas entreprises toutes dans le même temps, les travaux ne pouvaient pas s'en pousser également. Au moment où l'on en ébauchait une, deux ou trois, il y en avait déjà, sans doute, tout autant de commencées depuis plus de temps, d'autres plus avancées encore que celles-ci, et d'autres poussées à une profondeur telle qu'elles pouvaient recevoir déjà des momies. L'invasion de Cambyse vint interrompre toutes ces opérations. Après l'incendie des anciennes catacombes,

la continuation de ces excavations devenant inutile, elle ne fut plus reprise. En effet, les vivans avaient alors, à la disposition de leurs morts, toutes les cavités qui avaient servi à la sépulture de leurs ancêtres, à partir des temps les plus reculés. Ces catacombes, ces *hypogées* ou ces *syringes*, comme les appelaient les anciens, devinrent alors un de ces objets merveilleux que les bords du Nil offraient en si grand nombre à la curiosité des étrangers. M. Jomard, qui a réuni dans les citations qui accompagnent sa description des hypogées de Thèbes, les passages des différens auteurs qui en ont fait mention, nomme Héliodore qui parle des détours tortueux des syringes; Ammien-Marcelin, qui les représente comme de vastes souterrains pleins de détours; Élien, qui les loue comme des ouvrages aussi célèbres que le labyrinthe de Crète; Pausanias, qui les place dans la Thébaïde, non loin de la statue de Memnon. Il n'est donc pas douteux que les souterrains vus et admirés par les anciens, ne soient les mêmes que ceux que voient et admirent les modernes, et que ces cryptes n'aient été les catacombes qui avaient été creusées pour la sépulture des peuples aborigènes. Il est tout aussi positif que les momies primitives qui les remplissaient, avaient été détruites par le feu avant l'arrivée des Grecs, puisque

sans cela, ceux-ci n'auraient pu voir ces excavations, ni les admirer.

En parlant de la longueur des hypogées de Thèbes, M. Jomard dit que l'un deux, à ne prendre que les développemens principaux, a plus de six cents pieds. Le plan de la grande syringe porte à 1153 pieds la totalité des développemens de cette vaste crypte à trois étages. Quant au nombre des catacombes, voici comment s'exprime M. Costaz, dans sa description des tombeaux des rois :

« J'eus un jour la curiosité de les compter.
» Je montai sur le comble du *Memnonium*, je
» trouvai que le nombre des ouvertures visibles
» de cette position était de 205. Le nombre de
» celles que je ne pouvais apercevoir est peut-
» être plus considérable ; c'est du moins l'opinion
» que j'ai prise après avoir fait dans les anfrac-
» tuosités de la montagne, des reconnaissances
» plus détaillées ».

L'étendue de la ville de Thèbes a paru à MM. Jollois et Devilliers, égale à la moitié de celle de Paris. On peut donc lui attribuer une population d'au moins 300,000 âmes, et cela, avec d'autant plus de raison, que Diodore donne ce nombre d'habitans à Alexandrie, qui n'égala jamais l'ancienne capitale des Pharaons, toujours métropole de la religion locale.

La fondation des vieilles chaussées de Thèbes date d'environ l'an 2960 avant J. C. La population accumulée sur ce point devait être déjà, à cette époque, peu inférieure à ce qu'elle fut sous le grand roi, puisque le palais de Louqsor, au pied duquel on a sondé la profondeur de ces chaussées, est presque sur les bords du fleuve. Et en effet, on doit bien supposer que les premiers habitans durent se fixer vers le point de Qournah, situé à environ 500 toises du fleuve, et hors des atteintes de l'inondation. Ce ne fut qu'à mesure que leur nombre se multiplia qu'ils s'étendirent vers le midi de ce point, en élevant, au-dessus du niveau des inondations, des buttes sur lesquelles ils bâtissaient leurs demeures. C'est ainsi que se rapprochant de plus en plus de la rive gauche du Nil, ils finirent par le franchir; qu'ils fondèrent sur l'autre rive Louqsor et Karnac, et couvrirent de maisons et d'édifices tout l'espace compris entre les berges du fleuve et la montagne arabique, au pied de laquelle est Med'Amout. Supposons donc à Thèbes une population moyenne de 200,000 habitans, de l'an 2960 jusqu'à Sésostris, et de 300,000, de cette époque jusqu'à Cambyse. Le nombre des décès aura été, pour ces deux intervalles, de 19,350,000.

La grande syringe, la crypte la plus considérable qu'on connaisse, se compose de 28 pièces

toutes d'inégale dimension. Chacune de ces pièces étant cubée séparément, je trouve que le nombre de momies que cette immense cavité aurait contenues, en en remplissant exactement, non seulement les salles, chambres et galeries, mais encore les passages, les puits et les escaliers, aurait été d'environ 48,175. Il aurait donc fallu 400 catacombes de cette même capacité pour contenir ces 19,350,000 morts. M. Costaz a compté 205 ouvertures d'hypogées, et il en suppose un nombre, peut-être plus considérable, d'inaperçues. Notre calcul s'accorderait assez avec sa conjecture, si l'on pouvait admettre que toutes les catacombes eussent été aussi vastes que celle qui vient de servir de base à cette appréciation; mais il est évident qu'il doit exister encore un grand nombre de grottes inconnues, parce que non seulement toutes n'avaient pas cette étendue, mais encore parce que les momies n'y étaient pas entassées aussi exactement que nous venons de le faire par la cubation; que les chambres n'en devaient contenir qu'un certain nombre appartenant à des personnages des castes distinguées, qui ne pouvaient pas avoir des tombeaux particuliers et isolés (1); qu'on n'en avait pas

(1) Si les chambres particulières des catacombes n'avaient pas été réservées pour certains personnages marquans, on n'eût pas, sans doute, pris la peine de les creuser à part. Le

encombré sans doute les passages, les puits de communication et les escaliers; enfin, que le nombre des momies fournies par les habitans de Thèbes s'augmentait, 1.° de celles d'une foule de personnes qui, par une dévotion spéciale, se faisaient inhumer dans la *nécropolis* de cette ville (1); 2.° de celles des villes et bourgs du Delta, qui, bâtis sur un terrain tout d'alluvion et non susceptible de recevoir des catacombes, à cause des infiltrations du Nil, devaient nécessairement partager leurs momies entre les villes de la vallée, et principalement entre Memphis et Thèbes. C'est, suivant toute apparence, au service établi sur le Nil, pour le transport de ces restes de la population des villes de la Basse-Égypte, qu'est due la fable de Caron et de sa barque, et que font allusion ces nacelles portant des momies, qu'on

---

fait seul de leur existence prouve qu'elles devaient être com- des caveaux particuliers, pour certaines familles. S'il n'a pas dû y avoir cette distinction dans les sépultures des castes et de quelques individus même dans les castes, il est proba- ble qu'au lieu de faire ces salles, ces chambres si ex- tement creusées, et dont les parois, le sol, le plafond sont dressés, polis, ornés avec tant d'art et de soin, ces puits, ces niches, ces caveaux qui se partagent l'étendue de ces superbes cryptes, on se fût borné à faire des galeries in- formes, qu'on aurait remplies à mesure des décès.

(1) Le catalogue de M. Passalacqua en contient deux exem- ples : *Voyez p.* 129 *et* 137.

voit sur certains tableaux et sur les manuscrits funéraires. Remarquez bien que Diodore, sans nommer les villes du Delta, parle de ces sépultures éloignées : « Lorsque quelqu'un est mort, » dit-il, ses parens les plus proches, qui ont souillé » leur tête en signe de deuil, se rendent en pleu- » rant *jusqu'à* la ville où le mort doit être enterré. »

Et quant au jugement des morts, dont il parle, seul de tous les écrivains de l'antiquité, non pas comme d'une chose qu'il ait vue, mais comme d'un *oui dire*, il est probable que ce jugement n'avait lieu que pour des morts de distinction, en faveur desquels on reclamait quelque place privilégiée dans les catacombes publiques; on répugne à penser qu'il y eût dans chaque ville et dans chaque bourg, quarante personnes uniquement destinées à juger les morts, et on sait très-bien qu'il n'y avait ni ville ni village, qui fut séparé de sa *nécropolis* par un étang ou un marais, comme il aurait fallu que la chose eût lieu suivant l'interprétation donnée jusqu'ici à ce passage de Diodore.

Les grottes préparées pour les momies humaines se remplissant de jour en jour, chaque siècle, ai-je dit, devait en voir creuser de nouvelles. Celles de Byban-el-Molouk, connues sous le titre de tombeaux des rois, me paraissaient être celles entreprises sous les derniers rois égyptiens.

Suivant M. Jomard, les hypogées sont « de
» longues galeries, des pièces décorées de colo-
» nes et de pilastres, ou bien de simples exca-
» tions composées de chambres étroites et basses »
L'hypogée que M. Passalacqua a eu le rare bo-
heur de découvrir plein encore de ces momie
paraît appartenir à ce dernier genre. Cet an-
quaire le décrit comme une longue galerie de ne
pieds dans les deux sens, garnie par interval
de niches, de saillies et de petites chambres taill
dans les parois. La grande syringe et les grott
de Byban-el-Molouk, se rapportent au premi
des deux genres.

Qu'on jette les yeux sur le plan de ces derniè
excavations (1), et l'on verra que ces tombe
des rois ne sont que des syringes commencée
et toutes plus ou moins avancées. Le systèm
ces excavations est toujours le même : part
des couloirs plus ou moins longs aboutissant
des salles plus ou moins vastes, avec des ch
brettes ou des caveaux particuliers sur les cô
La grande syringe semble être le modèle do
toutes les autres devaient s'approcher. Le t
beau isolé de l'ouest est déjà coudé deux f
Probablement d'autres galeries auraient été ou
tes à l'extrémité de la pièce du fond. Le III.e t

(1) *Descript. de l'Ég. A. tom. II.*

beau de l'ouest a déjà une salle faisant angle droit avec le couloir qui conduit à la salle qui la précède, et sans doute une nouvelle galerie serait partie du fond de cette seconde salle. Le IV.e tombeau de l'est offre un commencement de salle, devant former un coude à droite. Quelques inégaux, et même bisarres, que soient les plans de ces différentes excavations comparées les unes aux autres, on reconnaît néanmoins que le système général de leur construction, était constamment celui des galeries interrompues à certaines distances, par des salles ou des évasemens plus ou moins considérables.

« La longueur des catacombes royales varie, » dit M. Costaz, depuis 49 pieds jusqu'à 369. » Il y en a qui sont *achevées* et couvertes d'orne- » mens, pendant que d'autres, *à peine ébauchées*, » sont entièrement nues ». En effet, le V.e tombeau de l'est, que vous croyez avoir été celui de Ramsès-Meiamoun, est l'excavation dont les travaux avaient été poussés le plus loin. Viennent ensuite les autres, dans des progressions toujours décroissantes jusqu'au I.er de l'est, qui est l'excavation la moins avancée, et qui, sur trois chambres, n'en a qu'une seule d'achevée. Enfin, pour compléter ce décroissement, et comme pour ne laisser aucune incertitude sur la destination première de ces grottes, il se trouve au même endroit

deux autres catacombes qui ne furent qu'entam
et dont l'une est même creusée en arc, au l
de s'avancer en ligne droite dans le rocher. Tr
autres ouvertures ont laissé des doutes dans l'es
des savans français, qui les ont désignées s
le titre de *commencemens d'excavations ou gr*
bouchées. Quelques-unes de ces cryptes ont d
salles avec des piliers, des chambres, des nich
comme les autres hypogées et comme la gra
syringe; ou de petites chambres taillées dans l
parois, comme celles de la galerie décrite p
M. Passalacqua.

Diodore et Strabon visitèrent l'Égypte, l'
vers la fin de la domination des Ptolémées, l'a
au commencement de celle des Césars : écout
d'abord le premier. « Les prêtres rapportent q
» est parlé dans leurs livres sacrés de 47 sép
» cres royaux, dont 17 seulement subsist
» encore sous Ptolémée-Lagus; et de ces
» même, la plupart étaient détruits au mom
» où nous visitâmes ces lieux, en la CLXI
» Olympiade. Ce n'est pas seulement par
» prêtres égyptiens que ces choses sont rapp
» tées; mais plusieurs grecs, parmi lesquels H
» catée, qui, étant partis pour l'Égypte du temp
» Ptolémée-Lagus, en ont écrit l'histoire, s'acc
» dent avec nous sur ce point. Hécatée, qui
» fait l'énumération, dit qu'à la distance de

» tades des premiers tombeaux, dans lesquels » sont inhumées les *Pallades* de Jupiter, s'élève » celui du roi dit Osymandias ». Or, le tombeau d'Osymandias, qu'il décrit immédiatement après, était un vaste et magnifique monument. Passons à Strabon.

« Au-dessus du Memnonium, et dans des grot» tes, sont des tombeaux de rois taillés dans le » roc, et au nombre de 40. Le travail en est » admirable et digne d'être vu. On y voit des » obélisques sur lesquels sont gravées des inscrip» tions attestant la richesse des rois de cette » époque, la quantité de leurs revenus et le » nombre de leurs soldats, *qui montaient à envi» ron un million d'hommes* ».

Ce que dit ici Strabon, est certainement la preuve la plus incontestable qu'il n'a pas visité ces sépultures. D'abord, quant au nombre des tombeaux, d'où vient cette différence de 40 à 47, entre cet écrivain et Diodore? Les prêtres eux-mêmes auraient dû être d'accord sur ce nombre, qui ne pouvait pas varier. Ensuite, s'il n'en subsistait plus que dix-sept du temps de Lagus, comment s'en trouve-t-il encore quarante sous le règne d'Auguste? Mais si Diodore, qui s'annonce comme ayant vu ces tombeaux, n'en trouve plus même ce nombre de 17, comment 82 ans après lui, Strabon peut-il avancer comme

une chose certaine : « dans des grottes *sont* des » tombeaux, de rois *au nombre de* 40 »? Les savans de la commission d'Égypte n'en ont vu que 17 à Byban-el-Moulouk, en comprenant dans ce nombre les trois sur lesquels ils ont conservé des doutes, et les deux qui ne furent que commencés, et dont l'inspection n'a pu laisser aucune incertitude. Ces 17 seraient-ils ceux dont parle Diodore? mais comment les trente autres se seraient-ils effacés du même endroit. Si des éboulemens avaient comblé l'entrée de ces grottes, et qu'on regardât comme fermées de cette manière les trois que les dessinateurs français ont désignées comme grottes bouchées, on aurait toujours su quel était leur gisement, et les prêtres ne les auraient pas entièrement perdues de vue. Mais d'ailleurs, dans ce cas Diodore n'aurait pas ajouté, que de ces 17 la plupart étaient encore détruites.

Mais d'autres cryptes royales ont été retrouvées depuis le retour de l'armée française. Belzoni a eu le bonheur d'en découvrir une, la plus belle, dit-on, la plus grande de toutes. Suivant M. Pasalacqua, « de nos jours on en compte environ » 25, en partie praticables, et en partie plus ou » moins remplies de terre et de ruines ». Comment se fait-il donc que Diodore n'ait connu que 17 tombeaux, dont, même, le plus grand nombre

était détruit. Ici, ce ne sont pas des *oui-dire* que rapporte cet historien, c'est ce qu'il a vu; et afin de constater pour l'avenir l'époque à laquelle il en subsistait beaucoup moins de 17, afin qu'on puisse apprécier par la suite les nouveaux dégats qui surviendraient, il a soin de préciser la date de son voyage, qui a lieu en la 180.e Olympiade, c'est-à-dire, de l'an 60 à l'an 56 avant J. C.

Si Hécatée a pu faire l'énumération des 47 anciennes tombes royales, quoiqu'il n'en subsistât plus que 17 de son temps, ce n'est donc pas des grottes dont il parlait, ni Diodore après lui; il n'y a que Strabon qui ait été la dupe d'un mensonge.

Les prêtres égyptiens, toujours prêts à se livrer à leurs jactances, devaient savoir que Strabon n'irait pas vérifier ce qu'ils lui disaient de ces grottes prétendues royales, et ils se donnèrent beau jeu avec lui. Non seulement ils imaginent quarante cryptes royales, mais ils les décorent de beaux obélisques, portant des inscriptions très-détaillées sur l'étendue du pays, sur les revenus des rois, sur leur puissance, et sur le nombre de leurs soldats qu'ils portaient, sans hésiter, à *environ un million d'hommes.*

Mais que sont devenus ces obélisques chargés de ces fastueuses inscriptions? qui donc s'est donné la peine d'aller les arracher à un endroit

où, pour y arriver, on avait été obligé de pratiquer au ciseau, à travers les rochers, un étroit passage? M. Costaz a trouvé que ce passage n'était nullement en rapport avec les dimensions des vastes cuves de granit qui servirent de sarcophages dans ces tombeaux, et il pense qu'on a dû guinder celles-ci par dessus la montagne, pour les faire parvenir à leur destination; comment donc aurait-on pu y faire arriver des obélisques, et les en retirer ensuite! « Il n'en existe aucune » trace, dit M. Passalacqua; les entrées même » des tombeaux des rois de Thèbes ne se distin» guent en rien de l'aspect sauvage des environs ».

Quoi qu'en aient dit à Strabon les prêtres de Thèbes, les grottes de Byban-el-Molouk ne renfermèrent jamais les restes des plus anciens rois du pays. Si cet écrivain avait pu aller visiter ces grottes, il aurait dit des prêtres de qui il tenait ce qu'il rapporte, ce qu'il dit de celui d'Héliopolis, Chérémon, qu'il nous peint comme un homme vain et menteur qui se fit moquer de lui. Les vieux rois du pays ne furent point inhumés dans des souterrains, mais bien dans des monumens bâtis par la main des hommes. Les documens à cet égard ne sont pas abondans, mais enfin nous n'en sommes pas entièrement dépourvus. Hérodote nous parle des rois qui furent ensevelis dans les pyramides qu'ils avaient

fait bâtir, et nous connaissons en effet et les chambres sépulcrales et les sarcophages de ces gigantesques tombeaux. La fille de Mycerinus, qui eut lui-même pour sépulcre la pyramide qu'il avait élevée, ne fut pas déposée dans une catacombe, mais *dans une salle du Palais royal de Saïs;* Psammétique était enterré dans le labyrinthe qu'il avait fait achever; Apriès fut placé « dans le tombeau de ses ancêtres, dont la sépul- » ture est *dans l'enceinte consacrée à Minerve*, » *près du temple, à gauche en entrant.* Les » Saïtes *ont enterré dans cette enceinte tous les* » *rois originaires du nome de Saïs.* En effet, » *on y a placé le monument d'Amasis*, mais il » est plus éloigné du temple que celui d'Apriès » et ceux de ses pères (1) ». A ces témoignages, il faut encore joindre celui de Diodore, qui ne présente pas, après avoir parlé des tombeaux énumérés par Hécatée, celui d'Osymandias comme une excavation, mais bien comme un immense et superbe édifice. Ce dernier écrivain n'aurait-il pas établi une distinction entre ces genres si différens de sépulcres, si les premiers avaient été des grottes, et le dernier une construction architectonique? C'est d'édifices tumulaires conformes à celui d'Osymandias, mais beaucoup moins

(1) *Herodote* II, 169.

considérables, qu'Hécatée avait fait le dénombrement, et l'on conçoit très-bien que devant de tels monumens on ait pu élever des obélisques; mais ces obélisques même avaient disparu comme les tombeaux, et les prêtres de Thèbes pouvaient, sans crainte d'être contredits, citer à Strabon les prétendues inscriptions qui faisaient monter à près d'un million de soldats, les forces de ces princes.

Le passage d'Hérodote relatif à la sépulture des rois originaires du nome de Saïs, que je viens de citer, nous révèle encore un fait important: c'est que, quoique le siége de l'empire fût à Memphis, les rois étaient inhumés dans le nome où ils avaient pris naissance. Les rois thébains ou diospolites, avaient donc été ensevelis dans la Thébaïde. Le nombre de ces rois, dans Manethon est de 117, répartis en six dynasties. C'est donc 117 tombes royales qu'auraient dû mentionner les livres sacrés, et non 47 seulement, si la chronologie de Manethon est exacte. Si les anciens rois, ou une partie des anciens rois, avaient eu des grottes pour tombeaux, Hérodote en aurait su quelque chose; mais cet historien ne parle pas plus des cryptes que si elles n'avaient pas existé de son temps: la raison en est qu'au moment où il se trouvait en Égypte, la plaie des Égyptiens était trop récente, pour que ces hypogées si fraîch

ment veufs de leurs momies fussent devenus des objets de curiosité, vantés avec complaisance aux étrangers, comme on put le faire par la suite.

Si les hypogées de Byban-el-Molouk avaient été des tombeaux de très-anciens rois, et surtout de ceux de la XVIII.ᵉ dynastie, ne serait-il pas étonnant que l'un de ces rois, alors si puissans, puisqu'ils auraient eu un million de soldats sous les armes, se fût contenté d'un aussi modeste caveau que celui désigné sous le nom de 1.ᵉʳ tombeau de l'ouest? Ce n'est qu'un simple couloir avec une petite chambre : une foule de tombeaux particuliers sont plus considérables et plus magnifiques. Mais qui pourrait, dans ce cas, donner la raison de ces grottes commencées, et abandonnées après les premiers pas dans le rocher; de ces autres, qui déjà en train et plus ou moins avancées, ont été abandonnées à leur tour; de cette communication souterraine ébauchée entre deux tombeaux différens, le IV.ᵉ et le V.ᵉ de l'est, communication qui, dans cette dernière grotte, aboutit à une chambre qui elle-même n'a jamais été creusée complètement; de ce III.ᵉ tombeau de l'ouest qui n'a pas reçu toutes les sculptures qu'il devait avoir; de ces trois chambres du I.ᵉʳ tombeau de l'est qu'on n'eut pas le temps d'équarrir entièrement, et dont le reste, cependant, est couvert de sculptures; de ce II.ᵉ tombeau de l'est

qui, quoique non achevé aussi, puisqu'il a encore deux piliers bruts et la paroi du fond non dressée, mais qui se trouvant néanmoins beaucoup plus avancé que le précédent, n'avait pourtant reçu encore aucune décoration ? Qui pourrait nous dire enfin, quel roi aurait poussé l'attention pour ses successeurs, jusqu'à leur faire creuser des tombeaux avant même qu'ils fussent au monde; d'en faire commencer plusieurs à la fois, comme pour leur laisser la faculté de choisir ?

Ici, M., permettez-moi de vous faire remarquer une erreur qui vous est échappée. Vous regardez le V.e tombeau de l'*est*, comme celui du Pharaon Ramsès-Maiamoun; vous dites, page 22 du précis du système hiéroglyphique, que le couvercle du sarcophage que renfermait cette cavité a été envoyé en Angleterre par Belzoni; que la légende hiéroglyphique de Ramsès-Maiamoun se trouve répétée *un grand nombre de fois* dans les bas-reliefs de la grotte, et, par exemple, sur l'un des fauteuils dont le dessin se trouve dans les planches de la description de l'Égypte. Dans votre lettre de Turin (*Revue encyclop. et Moniteur*, 1824), en annonçant que vous avez découvert parmi les précieux papyrus du musée de cette ville, le plan layé de ce V.e tombeau, vous répétez que cette catacombe offre *un grand nombre de fois* le nom de ce Ramsès. « De plus, ajoutez-vous, on

» sait en Angleterre que des inscriptions grec-
» ques tracées sur les parois de cette catacombe
» annoncent que diverses personnes sont venues
» visiter ce tombeau de Ramsès-Maiamoun ».
Vous revenez ensuite sur le couvercle porté en Angleterre, que, cette fois, vous dites provenir du V.e tombeau de l'*ouest.*

D'après cette assertion, j'avais été sur le point de renoncer aux idées qui m'ont fait entreprendre ce travail. Cependant, intimement convaincu que ni les monumens ni les ouvrages de l'art ne pouvaient reconnaître une antiquité si reculée, je pris la résolution d'examiner avec le soin le plus scrupuleux tout ce qui ce rapporte à la vallée de Byban-el-Molouk, dans la description de l'Egypte (1). Je ne sais si je m'abuse, mais je ne puis trouver qu'*une seule fois*, dans cette catacombe, la légende de Ramsès-Maiamoun, telle que vous la donnez dans votre précis hiéroglyphique et dans votre première lettre à M. de Blacas : c'est précisément sur le fauteuil que vous indiquez. J'ignore si vous avez eu sous les yeux d'autres dessins de cette catacombe que ceux de la commission d'Egypte, et que vous ayez omis de les citer ; ce qu'il y a de très-positif c'est que

(1) *Tom.* II, depuis la planche 77.e jusqu'à la 92.e inclusivement.

je ne vois la légende en question que cette fois unique, dans les planches relatives à ce tombeau.

Dans cette crypte, on voyait du temps de l'expédition d'Égypte un sarcophage, mais sans couvercle; le couvercle qui est maintenant en Angleterre n'appartenait donc pas à ce tombeau: j'en ai pour garans les auteurs de la description des tombes royales, qui ont écrit ces mots : « Ce » sarcophage a dû être fermé autrefois par un » couvercle qui a disparu, et dont il ne reste pas » *un seul fragment*. Nous pouvons juger de sa » forme d'après un couvercle qui existe dans la » seconde catacombe de l'*ouest* ».

Le couvercle transporté en Angleterre, de quelque catacombe qu'il ait été tiré, et quelque ressemblance qu'il ait avec celui du plan sur papyrus, ne recouvrait donc pas les restes de Ramsès-Maiamoun, quoique le légende hiéroglyphique de ce prince s'y trouve gravée.

A l'entrée de ce même V.e tombeau de l'est se montre, devant l'image de la déesse Saté, le nom hiéroglyphique du Pharaon Thoutmosis III.e, précédé du titre : *le roi du peuple obéissant*, *seigneur du monde*. Il faudrait donc conclure de la rencontre de cet autre nom pharaonique dans cette catacombe, qu'elle a reçu les restes de deux princes qui ont vécu à 138 ans de distance l'un de l'autre, ou bien que Ramsès-Maiamoun a été

inhumé en deux endroits différens, puisque le couvercle du musée de Cambridge porte aussi son nom hiéroglyphique, quoique provenant d'une autre catacombe que celle supposée avoir dû être son sépulcre. On ne peut pas admettre en effet, qu'on se soit amusé à transporter de l'une de ces excavations dans l'autre, pour le seul plaisir de le faire, une masse de granit telle que ce couvercle, dont le poids est énorme. Ne devient-il pas évident qu'il ne faut voir dans ces noms pharaoniques qu'une simple invocation à leur divinité? Quel que fût le prince dont la V.e catacombe de l'est reçut les restes, sa sépulture fut mise sous la protection des ancêtres de Sésostris. Thoutmosis fut chargé spécialement de la garde de l'entrée du monument, et à Ramsès-Maiamoun fut confiée la garde du sarcophage, tant du personnage qui reposa dans le V.e tombeau de l'est, que de celui dont les reliques furent déposées dans la catacombe de l'ouest. Si toutes les peintures de ces grottes avaient été dessinées, il est à croire que nous y verrions encore d'autres noms de Pharaons.

Mais vous avez trouvé sur un papyrus égyptien le plan lavé de la V.e catacombe de l'est, et, de plus, *on sait*, en Angleterre, que des inscriptions grecques attestent que diverses personnes sont allées visiter ce tombeau de *Ramsès-Maia-*

moun. Quelles sont ces inscriptions qui ont échappé aux regards attentifs des savans français? je l'ignore, et ne sais pas si même elles désignent cette catacombe comme *tombeau de Ramsès-Maiamoun.* J'aurais toujours de la peine à me persuader que les élégans fauteuils dessinés dans cette excavation ne soient pas grecs; que ces harpes qu'on y admire, que la manière de les jouer remontent aux temps les plus reculés de l'Égypte (1).

La circonstance du V.e tombeau de l'est, de Byban-el-Molouk, dessiné sur un papyrus du musée de Turin, toute curieuse qu'elle est, ne prouve autre chose, si non qu'à une époque quel-

(1) Si ces harpes avaient été connues des Égyptiens contemporains du séjour des Hébreux, et jouées dans les temples en l'honneur de la Divinité, il est probable que Moïse les aurait données aussi aux prêtres de sa nation. Il n'est parlé dans le pentateuque que du *Kinnor* ou *Chynor*, du *Hhugub* et des trompettes. Le *Hhugub* n'était qu'un instrument à vent, une sorte d'orgue, ou plutôt, de flûte de Pan. Le *Chynor* était la lyre antique, celle dont l'invention remonte à la plus haute antiquité, et qui était connue des Arabes sous le nom de *Kinnara*. Le *Hashur*, instrument à dix cordes, qui seul pourrait être comparé à ces harpes, ne paraît, pour la première fois, que dans les pseaumes, et plusieurs siècles après Sésostris. Voyez, au reste, pour la musique des anciens égyptiens, le savant mémoire de M. Villoteau. *Descr. de l'Égypte*, *A. mém.*, T. 1.

conque, celui près de qui a été trouvé ce papyrus, avait levé ce plan, pour quelque raison qu'indiquait peut-être, l'écriture qui couvre le revers de cette feuille.

Ce papyrus me conduit à dire un mot des autres manuscrits dans lesquels vous avez cru reconnaître des actes passés sous les pharaons de la XVIII.e et de la XIX.e dynasties.

Ce ne serait pas ici la seule fois sans doute, que la Providence, se jouant des vains efforts des hommes, aurait fait survivre les matières les plus périssables à des monumens dont la masse et la solidité semblaient devoir défier les siècles les plus éloignés. Il n'y aurait donc rien d'extraordinaire dans la conservation de ces antiques écrits, protégés contre le temps destructeur par les tombeaux qui leur auraient servi d'asile, s'il était certain que l'art de fabriquer le papyrus fût déjà connu dès le XIV.e et le XV.e siècles avant notre ère; mais rien n'est moins prouvé.

S'il fallait s'en rapporter à Varron, l'invention du papyrus ne remonterait pas plus haut que le siècle d'Alexandre le Grand. On a opposé à ce sentiment du romain, cité par les anciens comme le plus docte et le plus érudit, les témoignages d'Homère et de Pline. Mais le poète ne parle que de l'usage d'écrire sur des tablettes, qu'on enveloppait dans quoi que ce soit, pour

les envoyer, comme lettres missives, à leur destination. Quant à Pline, pour prouver que Varron s'est trompé, il cite les livres de Numa, retrouvés l'an 181 avant J. C., et qu'on croyait écrits sur papyrus. Mais la découverte de ces livres avait trouvé des incrédules, même dans l'antiquité; et Denys d'Halicarnasse se range lui-même parmi ces incrédules, quand il dit que les écrits de ce roi, laissés entre les mains des pontifes, furent, par l'ordre d'Ancus-Martius, copiés et affichés dans le Forum, pour que chacun pût en prendre connaissance. Et dans le fait, pourquoi Numa les aurait-il écrits, lui, premier législateur d'un peuple nouveau, s'il avait dû les condamner à un éternel oubli? Au reste, ces livres pouvaient être écrits sur des peaux ou sur de la toile roulée, comme ceux des annales de Rome, car c'est sur le seul mot *volumen*, qu'on avait supposé qu'ils étaient de papyrus (1). Si le papyrus avait été connu du temps des Pharaons de la XVIIIe dynastie, Moïse, qui quitta l'Égypte dans la période de leur règne, aurait dû en faire usage; cependant il est obligé d'écrire ses lois sur des dalles de pierre, très-incommodes à transporter.

(1) Les Hébreux se servent aussi quelquefois de ce mot *volumen*, rouleau, mais c'est pour parler de livres écrits sur des peaux, comme ceux du pentateuque, qu'Eléazar envoya à Ptolémée-Philadelphe.

Puisque les Hébreux avaient emporté d'Égypte de quoi exercer toutes sortes de métiers, même celui de fondeur, à plus forte raison auraient-ils emporté de quoi écrire. C'est aussi sur la pierre que les Crétois, si voisins de l'Égypte, avaient gravé le rituel des sacrifices des corybantes (1). Nulle part on ne trouve des indices de l'existence du papyrus, à une époque très-reculée : Hésiode écrivit ses poèmes sur des lames de plomb, et pourtant Hésiode était à peu près contemporain de Numa, et si le papyrus pouvait être exporté d'Égypte en Italie, il n'est pas douteux qu'il n'eût dû s'en trouver dans la Grèce. Solon traça ses lois sur des ais de bois, et pourtant Solon les donnait aux Athéniens environ soixante-dix ans avant l'époque de Cambyse. Les Romains gravèrent aussi les leurs sur douze tables de bois ; leurs livres des destinées de Rome, aussi bien que ceux des sybilles, furent écrits sur de la toile. Or, si on appliquait le linge à l'écriture, ce ne pouvait être qu'à défaut d'une matière plus convenable. Le roi Eumenès, fondant une bibliothèque à Pergame, aurait voulu se servir du pa-

---

(1) L'usage de graver sur la pierre les actes d'administration dont on voulait favoriser l'éternelle durée, en les rendant publics, ne fut que la continuation de celui d'écrire sur cette matière avant qu'on eût connu l'art de fixer l'écriture sur tout autre objet.

pyrus pour transcrire les livres qui devaient y être placés; mais Ptolémée-Philadelphe, qui dans ce même moment établissait la sienne à Alexandrie, et qui avait besoin pour cela de beaucoup de papyrus, défendit la sortie de ce produit indigène. Alors Eumenès inventa l'art de préparer les peaux, de cette manière particulière à laquelle on donna le nom de parchemin. Cette prohibition jetée sur la sortie du papyrus, n'est-elle pas la preuve que la découverte n'en remontait pas encore bien haut à cette époque? Peu de temps après, quand l'usage en fut bien établi, et l'art de le préparer plus étendu, l'Égypte put en fournir au monde entier (1).

Vous avez vu avec étonnement, M., sur quelques papyrus du musée de Turin, des images licencieuses, ce qui vous ferait douter de la sagesse des Egyptiens, à moins, ajoutez-vous, que les papyrus sur lesquels elles se trouvent, n'aient

(1) Une quarantaine d'années plus tard, on trouve le papyrus véritablement indiqué dans ces lettres des Gracques, dont parle Pline, qui les cite lui-même comme un modèle de conservation, quoiqu'elles eussent 200 ans d'ancienneté, *ita sunt longinqua monumenta.* — *Quæ vidi annos fere post cc.* Cependant, il est prouvé par Herodote que la découverte du papyrus remontait plus haut que ne le croyait Varron, mais pas infiniment au-delà sans doute; Varron ne se serait pas mépris aussi gravement.

dans le temps, été saisis *par autorité de justice.* On ne peut guère s'arrêter, ce me semble, à cette supposition. Ces images obscènes m'étonneraient autant que vous, si elles venaient véritablement des anciens Egyptiens; mais ces turpitudes même, semblent être le cachet des temps des derniers Lagides, ou de l'époque romaine.

Le V.e tombeau de l'est n'a été décoré de ses peintures, tout au plutôt que sous l'un des rois égyptiens qui gouvernèrent leur patrie dans l'intervalle des deux dominations des Perses. C'est là ce qui peut seul expliquer ces figures de guerriers de cette nation, garrottés, et comme foulés aux pieds sur l'escabelle que l'on voit parmi les meubles représentés dans l'une des petites chambres de cette grotte.

Il se pourrait que cette V.e excavation de l'est, restée comme les autres sans emploi après l'incendie des anciennes catacombes, eût été consacrée à la sépulture de l'un des rois des derniers temps de l'empire égyptien. Cette circonstance justifierait alors parfaitement le titre de tombeau royal, donné à cette excavation, titre qui se serait étendu aussi aux autres cryptes de Byban-el-Molouk, si, comme je le pense, elles avaient servi de sépulture aux autres rois égyptiens qui moururent possesseurs du trône, avant l'anéantissement définitif de la monarchie égyptienne par

Ochus. Cette conjecture semble acquérir plus de probabilité, en considérant que ce n'est que dans un petit nombre de ces grottes qu'on a trouvé des traces de sarcophages. D'autres personnages éminens purent aussi obtenir pour leur sépulture quelqu'une de ces grottes, concédées sans doute à qui voulait faire la dépense de leur décoration.

Ces grottes, entreprises avant l'arrivée des Perses pour les sépultures générales, et devenues sans utilité depuis la destruction des momies, furent ainsi changées en tombeaux particuliers. C'est de cette manière, sans doute, qu'on transforma en sarcophage le commencement du puits pratiqué au milieu de la chambre de la première grotte de l'ouest. Un autre puits de cette même espèce, commencé pareillement dans le milieu de la salle de la troisième grotte de l'est, était trop avancé pour pouvoir être converti au même usage; il resta tel qu'il était au moment où les malheurs de l'Egypte firent abandonner ces travaux : les parois en sont à peine dégrossies.

De toutes les momies qu'on retrouve aujourd'hui, il en est bien peu qui remontent aux temps qui précédèrent l'arrivée des Grecs; peut-être même oserais-je dire qu'il n'en est aucune, si on en excepte celle du tombeau particulier découvert par M. Passalacqua, qui ne date de la domi-

nation grecque et romaine. Plusieurs circonstances le font supposer. Suivant Hérodote, tous les Égyptiens se rasaient la tête, et cependant, ainsi qu'en fait la remarque M. Jomard, à un petit nombre d'exceptions près, qui caractérisent peut-être des momies de prêtres, toutes possèdent leurs cheveux, même celles dont le nom est incontestablement égyptien. Hérodote et Diodore s'accordent pour dire que les cercueils des momies égyptiennes étaient placés debout contre la muraille (1). Cette circonstance, qu'on aurait pu regarder comme une fable, se trouve confirmée par une découverte de M. Passalacqua. Dans les nombreuses fouilles qu'il a faites, il n'a trouvé qu'une *seule fois*, dans un tombeau particulier de la *Nécropolis* de Thèbes, « trois ou quatre » cercueils purement égyptiens, dont l'un contenait encore une momie, qui se trouvaient *placés* » *debout* devant la porte d'une petite chambre » sépulcrale qui renfermait deux momies grecques »; toutes les autres sont couchées. Ainsi, voilà des grecs qui s'étaient bien positivement emparés du tombeau d'une famille égyptienne,

(1) Diodore, quoiqu'il ne s'explique pas là dessus, ne parle sans doute que de ce qui se pratiquait dans l'ancien temps, car du temps des Grecs, toutes les momies, sans exception, étaient placées couchées; et ce qui le prouve, c'est que toutes celles qu'on trouve sont de cette manière.

et ces grecs avaient assez respecté ces restes de leurs dévanciers dans ce sépulcre, pour ne pas les expulser entièrement de leur dernier asile. Ce même antiquaire a eu la conviction qu'ils n'en ont pas toujours usé ainsi : plusieurs fois il a vu, sur des débris de momies égyptiennes, d'autres momies que leurs inscriptions grecques faisaient reconnaître pour appartenir à cette nation.

Les momies des premiers égyptiens possédaient-elles de ces manuscrits funéraires comme on en trouve sur celles des derniers temps ? c'est un problême qu'il ne m'est pas donné de résoudre. Je viens de parler de l'incertitude où nous ont laissé les anciens sur l'époque précise de la découverte de ce moyen de préparer la pellicule du papyrus. De ce que cette plante est indigène en Égypte, il ne s'en suit pas que l'art de la convertir en papier ait dû être inventé dès la plus haute antiquité. De tout temps aussi on s'est servi de linge en Égypte, et pourtant jamais on n'y songea à faire de ses débris, des dépositaires de la pensée.

La momie du tombeau trouvé intact par M. Passalacqua, dont le cercueil fut placé couché, suivant l'usage qui s'est introduit sans doute sous la domination des Grecs, n'avait ni sur elle, ni autour d'elle, aucun papyrus. Celle trouvée debout en était dépourvue aussi, et une particularité

bien digne de remarque, c'est que les catacombes de Sakara, fouillées depuis tant de siècles, n'ont fourni, qu'on sache, aucun exemple de papyrus manuscrit (1). Quant aux nombreux manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, que de circonstances tendent à leur faire refuser une antiquité plus reculée que celle de l'époque grecque, au plus, puisque tous proviennent des tombeaux. L'immense quantité de fragmens que possède le musée de Turin, et que vous regardez comme pouvant être les débris des archives d'un temple, ne sauraient reconnaître eux-mêmes d'autre source que les tombeaux. N'aurait-il pas fallu des circonstances plus que miraculeuses, pour conserver les archives d'un temple, à travers les innombrables vicissitudes auxquelles l'Égypte a été en proie, depuis plus de vingt siècles? Une semblable supposition ne serait possible, que dans le cas où une invasion ayant anéanti la population d'un lieu, et détruit ses édifices, le temple de ce lieu aurait conservé, dans quelque recoin secret où on les aurait cachées d'avance, ses archives que le hasard aurait fait découvrir par la suite. Mais il n'en a jamais été ainsi pour l'Égypte. La population s'y est toujours maintenue; des prêtres ont toujours habité les temples, jusqu'au moment où

(1) *Description de l'Égypte, mémoire de M. Jomard, A. tom. II.*

le culte abandonné a fait déserter ses monumens en ruines. Mais alors même les archives n'y sont pas restées ; elles en ont été enlevées, dispersées, et les manuscrits qui les composaient, employés aux usages si nombreux et si variés auxquels les Egyptiens faisaient servir les vieux papyrus.

De ce que le nom de Sésostris et celui de quelques autres rois se trouvent sur le grand manuscrit dont parle M. Passalacqua, à la page 207 de son catalogue, il ne s'en suit pas que cette pièce ait dû être commencée sous le règne du premier de ces princes. Qui empêche que ce ne soient des notes historiques ou chronologiques, écrites sous les Grecs ou sous les Romains? Les Grecs et les Romains n'ont-ils pas composé, à toutes les époques, des histoires des temps les plus reculés?

Une foule de papyrus ne paraissant avoir aucune espèce de rapport avec le rit des funérailles, comme par exemple ces espèces de contrats dont vous parlez, M. (1), et comme cette lettre de recom-

(1) Est-ce bien réellement des contrats ; a-t-on pu s'en convaincre aussi positivement que du contrat grec, déchiffré par les savans de Berlin ? ne répugne-t-il pas de penser que des actes privés, ou d'intérêt particulier, aient été écrits autrement qu'en démotique ; qu'on y ait employé l'écriture, soit hiératique soit hiéroglyphique, qui, d'après son nom, devait être réservée à des usages sacrés, ou à des objets

mandation traduite par M. Letronne, attestent qu'on plaçait auprès du mort certains papyrus qui lui avaient appartenu ; les ustensilles d'arts et métiers enfermés pareillement avec les momies, prouvent qu'on déposait auprès d'elles ce qui avait servi au défunt pendant sa vie, soit pour l'exercice de sa profession, soit pour son délassement. Ce papyrus historique de M. Passalacqua, pourrait donc indiquer que l'individu près de qui il avait été placé originairement, était un scribe.

Les Perses avaient incendié les tombeaux particuliers, comme les catacombes générales (1). Les Grecs s'approprièrent ces mêmes tombeaux particuliers, et les Romains ont dû s'en emparer à leur tour. Mais ceux-ci commencèrent par mettre à l'écart tout ce qui portait un caractère sacré. Eux seuls ont pu entasser dans certains hypogées trouvés vides, cette foule de statuettes qu'on y rencontre. Ces figurines, dont la plupart sont en bois, auraient été détruites par les flammes, si

que consacrait la religion ? Il y a des noms et des dates ; mais qui prouve que les papyrus remontent à l'époque de ces noms et de ces dates ?

(1) M. Passalacqua a reconnu que non seulement les catacombes générales, mais les tombeaux particuliers eux-mêmes, avaient été incendiés. La chambre sépulcrale, supérieure à celle qu'il a eu le bonheur de trouver intacte, renfermait encore des charbons et des débris de cercueil, en partie consumés. *Voyez, catalogue, p.* 118.

elles s'étaient trouvées dans les cryptes au moment de leur incendie. Jouissant d'un caractère sacré aux yeux des Romains, elles furent recueillies par eux dans les tombeaux spoliés, et enfermées dans ces grottes, comme dans des *favisses*.

Quant aux tombeaux particuliers qui se trouvent en si grand nombre autour des pyramides, il est possible que les cryptes qui les forment aient été creusées par et pour d'anciens égyptiens ; mais vous ne douterez pas que ceux qui les firent décorer des sculptures peintes qu'on y voit encore n'aient été des Grecs, si les tombeaux offrent des traces de leur langue. La planche 17.ᵉ du tome V.ᵉ des antiquités de l'Égypte, montre le dessin d'une scène d'agriculture, tirée de l'un de ces tombeaux. Sur cette peinture on voit le nom hiéroglyphique de *Moskos*, écrit à côté de l'homme qui excite avec son fouet les bœufs attelés à la charrue, et au-dessus du laboureur se lit un autre nom, qui écrit *Biah*, ne peut être que *Bia* ou *Bias*. La physionomie toute grecque de ce mot, et celui de *Moskos*, incontestablement grec ; la coïncidence même de la signification de ces deux mots avec la place qu'ils occupent, *Bia*, qui signifie *force*, étant auprès du laboureur, et *Moskos*, qui signifie veau, jeune bœuf, étant au-dessus de ces animaux même, ce qui semble vouloir rendre énigmatique le sens attaché à cette légende ; toutes

ces circonstances ne sauraient laisser de doute sur la main qui traça ces décorations. Vous n'ignorez pas que c'était assez l'usage des peintres grecs, d'écrire le nom des personnages de leurs tableaux auprès de leur image, et que tant en Grèce qu'à Rome on avait l'habitude d'orner de peintures l'intérieur des tombeaux. Les hypogées de la ville étrusque de Tarquinium en sont pleins, et ces peintures offrent une analogie frappante avec celles des hypogées égyptiens (1).

Le général Minutoli faisant ouvrir une des pyramides de Sakara, vit des hiéroglyphes tracés au-dessus de plusieurs portes; les murs des chambres étaient ornés d'incrustations de porcelaine de couleurs variées (2).

Ces pyramides de Sakara, beaucoup inférieures en grandeur à la plus petite de celles de Gyseh, et sur l'époque desquelles on n'a aucune donnée, peuvent très-bien avoir été construites dans le temps où l'usage de décorer d'hiéroglyphes les murs des édifices commençait à s'introduire, et en avoir reçu ainsi quelques traces. Mais l'art des incrustations ne fut pas connu en Egypte

---

(1) *Journal des savans. Janv.* 1828.

(2) *Souv. d'Égypt. de M.me Minut.* Ces incrustations sont probablement des morceaux de *Spath-Fluor*, le *murrhin* des anciens. J.-C. Scaliger, Candan, Mariette, Caylus avaient cru aussi que les *murrhins* étaient de la porcelaine.

dans les temps les plus anciens. Cet art ne date que du temps des Romains, et ne fut très-répandu que sous les empereurs. Pline, au chapitre I.er du XXXV.e livre de son histoire, et Sénèque dans sa 115.e épître, s'élèvent fortement contre ce nouveau genre de luxe. Cette pyramide de Sakara, dont la destination est inconnue puisqu'elle ne servit pas de tombeau, et que l'intérieur en semble approprié à des initiations, fut ouverte sans doute par les Perses, avides des richesses qu'ils supposaient cachées dans ces énormes masses.

La portion de catacombes découverte par M. Passalacqua, dans son état d'intégrité, ne renfermait que des momies des derniers temps. Avant l'invasion de Cambyse, où les habitans de l'Égypte étaient partagés en castes bien distinctes, on n'aurait pas confondu dans une même grotte les rangs, les classes et les conditions. Les différentes salles, les chambres plus ou moins vastes et ornées, les cabinets, les niches, les galeries dont se composent les hypogées furent, sans nul doute, destinés à séparer les uns des autres, après leur mort, ceux que la prééminence relative de leur caste avaient séparés pendant la vie. Quelques personnages recevaient en outre, suivant le rang qu'ils avaient occupé dans l'ordre hiérarchique, des places distinguées, dans les petites chambrettes qu'on y rencontre. C'est là qu'aujour-

d'hui, quand on peut parvenir, chose très-rare, à en découvrir quelqu'une d'intacte, on trouve les plus belles momies, ayant le plus souvent quelque partie de leur corps dorée, caractère qui, suivant M. Passalacqua, est particulier aux seules momies grecques (1).

Dans cette portion de catacombe, le savant que je viens de nommer a trouvé pêle-mêle des momies de tous les états et de toutes les conditions. Là existaient, avec les restes de gens de la lie du peuple, sans cercueils et sans autre enveloppe qu'une simple toile, des hommes d'un étage au-dessus, emballés, en quelque sorte, entre des branches de palmier liées aux extrémités, pour en faire comme un cercueil. Là se trouvaient, confondues avec ces deux classes de morts, des momies d'artistes, de scribes, de pêcheurs, de soldats, de laboureurs, distingués chacun par des

(1) *Pages* 185 *et* 195 *du catalogue*. La dorure qui se trouverait sur certaines momies dont le nom serait égyptien, ne serait pas une raison suffisante pour en conclure qu'une pareille momie ne serait pas grecque. On sait que le même individu portait quelquefois un double nom, qui n'était au fond que le même, traduit dans les deux langues, tels, par exemple, que celui d'Horus-Apollo. Si ce genre de luxe avait été connu des anciens Égyptiens, Hérodote en aurait probablement parlé en décrivant les embaumemens les plus précieux.

instrumens de leur profession. Là encore se rencontraient des momies de personnes opulentes, dans des cercueils riches et ornés de belles peintures, et des momies de femmes couvertes de ces parures qui faisaient partie de la précieuse collection de M. Passalacqua. Il est bien évident que ce mélange de personnes de toutes classes, entassées *du haut en bas*, dit l'auteur que je transcris, et *suivant le mélange que la succession casuelle des décès avait combiné*, appartient à l'époque où la religion de l'Égypte ayant vieilli, et où les distinctions des castes ayant entièrement cessé, on empilait les momies dans les catacombes, sans égard aux rangs de la société.

Ce qui attesterait encore que les momies qu'on retrouve maintenant ne remontent pas au-delà des siècles des Lagides, ce sont, d'une part ces sandales, provenant de l'une des catacombes où il ne reste plus que des débris, fabriquées avec de vieux papyrus que le savant M. Letronne a reconnus pour des fragmens de pièces administratives; circonstance curieuse qui nous apprend que sous les Grecs et les Romains, on vendait, en Égypte, aux *libitinaires*, et aux cordonniers, les vieux papiers, comme de nos jours on les vend aux épiciers; d'autre part, ces débris de *cartonnages* ou enveloppes extérieures des momies, leur tenant lieu de cercueil, qui sont

composés de fragmens de manuscrits, tant Égyptiens que Grecs et *coptes*, que le même M. Passalacqua a recueillis dans des tombeaux spoliés de la *Nécropolis* de Thèbes.

Les noms royaux ne se trouvent pas seulement sur les édifices et sur les papyrus, on les voit encore sur une infinité d'autres objets, et M. Passalacqua a trouvé dans la portion de catacombe dont je viens de parler, une palette de peintre, ou plutôt une écritoire d'hiérogrammathée, avec la légende de Sésostris. Quelle conséquence devons-nous déduire de cette particularité? Que l'individu près de qui cet instrument était placé vivait du temps de ce roi, quoique ses restes fussent dans un dépôt évidemment de l'époque romaine, ou que l'écritoire s'était conservée jusqu'à lui, à travers dix-sept siècles? Une telle conservation, dans un meuble d'un usage journalier, serait certainement bien merveilleuse, et on ne concevrait pas trop pourquoi il n'aurait pas été déposé dans le tombeau de celui qui s'en servit le premier. Mais d'ailleurs, quel si grand intérêt auraient donc eu les Egyptiens à signer du nom de leur prince, les objets fabriqués sous son règne? pourquoi auraient-ils pris le soin minutieux d'indiquer par l'époque du souverain, celle où un objet quelconque sortait des mains de l'ouvrier? M. Jomard a trouvé dans un des hypogées de

Thèbes, des briques ayant servi à établir une cloison, sur deux faces de chacune desquelles était imprimée une légende hiéroglyphique dans laquelle se voit le nom de Thoutmosis. S'en suit-il inévitablement que ces briques ont été fabriquées sous le règne du VII.e roi de la XVIII.e dynastie? M. Jomard pense que cette gravure est le cachet du potier; je croirais plutôt que c'est une formule quelconque de consécration de ces briques, destinées à un usage religieux; je le croirais avec d'autant plus de raison, qu'on y lit aussi le nom d'Osiris, dieu de *l'amenti*. Ces briques, qui devaient servir à boucher une certaine étendue de cette catacombe, quand elle fut remplie de momies, furent fabriquées exprès avec ces légendes sacrées qui leur donnaient un caractère religieux en les vouant aux dieux des âmes.

Un grand nombre de scarabées à hiéroglyphes portent des noms royaux; un nombre bien plus grand n'en a pas, et on en trouve tout autant sans aucun signe hiéroglyphique. Les premiers, avec ou sans nom royal, sont placés sur la chair des momies, au-dessous de toute enveloppe; les seconds, se trouvent noyés dans le bitume noir qui remplit les cavités (1). D'où vient cette différence? Pourquoi tous les scara-

(1) *Catalogue de M. Passalacqua, page 147.*

bées ne sont-ils pas signés d'un nom royal, si chaque objet portait le cachet de l'époque de sa fabrication? Pourquoi distinguait-on par là place qu'ils occupaient, les scarabées pourvus d'hiéroglyphes et ceux qui en étaient privés? n'est-ce pas parceque ces représentations de l'insecte symbole du dieu créateur, étant des amulettes, ils recommandaient, au moyen des inscriptions dont ils étaient chargés, cette momie à quelques divinités, parmi lesquelles se trouvaient les anciens rois; les autres scarabées n'étant destinés, en cette qualité d'amulettes, qu'à sanctifier, en quelque sorte, le baume qui devait conserver le corps, n'avaient besoin de recommander à aucun dieu cet agent de conservation, et ne portaient par conséquent aucun signe sacré. Le scarabée était donc, par lui-même, un objet appartenant au culte, comme l'eau lustrale chez les Grecs et les Romains; les briques n'étant au contraire qu'un objet profane, ne pouvaient être employées à un usage religieux, comme l'était celui des sépultures, qu'après avoir été consacrées par une formule quelconque de dévotion. Les Grecs et les Romains consacraient également tous les matériaux qui devaient servir à des constructions religieuses, et l'église chrétienne a conservé elle-même l'usage de les bénir.

Voilà, M., les considérations abrégées auxquelles m'a conduit la lecture de vos inestimables

travaux. Si je ne suis pas constamment du même avis que vous, c'est, sans doute, parce que les ténèbres qui enveloppent le temple dont, le premier, vous avez enfin montré le véritable accès, sont encore trop épaisses, pour en laisser bien distinguer l'ensemble.

Si quelques-unes de mes observations vous paraissent fondées, je m'applaudirai infiniment, dans l'intérêt de la science, de vous les avoir communiquées; si elles vous semblent fausses ou erronées, je ne mettrai pas d'amour-propre à les soutenir : je ne vois aucun ridicule à convenir d'une erreur. La vérité devant être l'unique objet de toutes recherches philosophiques, je serais le premier à proclamer les preuves qui entraîneraient ma conviction. Ne voyez donc en moi, qu'un adepte qui propose quelques difficultés, à un maître pour qui il professe la plus sincère estime.

C'est dans ces sentimens que j'ai l'honneur de me dire, Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

D. M. J. Henry.

Perpignan, juin 1828.

ERRATA.

Il s'est glissé plusieurs fautes dans l'impression de cet ouvrage. Le lecteur est prié d'y suppléer ; on n'indiquera ici que celles qui pourraient altérer ou dénaturer le sens.

Page 10, *ligne* 12, *lisez :* cette opération exigea qu'on démolît les villes.

Page 24, *à la note*, *lisez :* שטן.

Page 43, *ligne* 5, *lisez :* avait nécessairement dû voir se renouveler plusieurs de ses parties.

Page 63, *ligne* 16, *lisez :* l'appréciation de l'exhaussement du sol.

Page 82, *ligne* 1, *après* prince, *ajoutez* de Tanis.

Page 103, *à la note*, *lisez :* אכר.

Page 118, *ligne* 12, *lisez :* riverains du Gange.







